

Depuis les années de guerre civile sierra-léonaise, ne recevant aucune réponse aux courriers adressés à mon cher Sirius Sahr Lebbie, j'ai écrit, durant l'automne 2004, au Principal du Lycée où Sirius exerçait. Voici la traduction française de cette lettre dont j'ignore si elle a touché son destinataire :

Monsieur le Principal,

Lorsque j'exerçais les fonctions de lecteur de français au Collège universitaire de Fourah Bay à Freetown (1984-87), mon étudiant SIRUS SAHR LEBBIE se lia si fort d'amitié avec mes propres enfants que nous le considérons désormais comme un membre de notre famille.

Par la suite, lorsque je dus quitter votre pays que nous avons tant aimé, Sirius devint professeur dans le Lycée de Koidu que vous dirigez.

Toutefois nous avons gardé un proche contact, mais cela devint de plus en plus difficile à mesure que la situation empirait en Sierra-Leone : par exemple, pendant des mois, il ne put accuser réception d'un de mes envois parce qu'il n'y avait plus de timbres disponibles à la poste ! Puis arriva la guerre civile. J'ai essayé à plusieurs reprises de lui faire parvenir de l'argent que, je le crains, il n'a jamais reçu - et finalement mes dernières lettres n'ont jamais reçu de réponses.

Il a disparu...

Que lui est-il arrivé ? Est-il toujours vivant ? Qu'advient-il aujourd'hui de sa famille ? Sirius a donné à son fils unique le prénom de mon fils cadet, Samuel, son plus proche ami. Qu'est-il arrivé à ses filles Béatrice et Rébecca ?

Comme je ne puis obtenir d'information à son sujet, j'ose vous écrire. Peut-être, en tant que Principal d'un lycée dont il est ou fut professeur, pouvez-vous m'aider à savoir ce qu'il est advenu de notre ami Sirius et éventuellement de sa famille.

En vous remerciant d'avance de votre compréhension et de votre aide, je vous prie d'agrèer, Monsieur le Principal...

Exorcisme ? Puisse cette lettre éclairer le récit suivant.

La semaine du Blanc.

Sirus, 1981.

Le courage de Sirius Sahr Lebbie m'a conquis d'emblée : seul parmi mes étudiants, il ose s'affirmer animiste. Naïveté ? Ce qualificatif d'animiste reste encore vaguement chargé de l'ancien mépris colonial, si ignorant des subtilités du paganisme africain. Sirius ne déguise pas sa religion. Il ne se prétend ni musulman ni chrétien comme la plupart de ses condisciples, initiés honteux de leurs scarifications visibles.

Il étudie les littératures anglaise et française à Fourah Bay College, Freetown, Université de Sierra Leone, Afrique de l'Ouest.

Familier de Shakespeare ou de Lamartine, il n'ignore guère de nos racines judéo-grecques, du christianisme, des structures de notre civilisation. Il pourrait facilement donner le change, comme tant d'autres, pour se glisser dans la vieille bourgeoisie créole, les Krios anglicans, maîtres du campus, du cheminement universitaire et de l'administration en général. Ce genre d'ambition le laisse indifférent.

Sirus marche avec la grâce des tribus de la danse. Ses ancêtres vinrent-ils en musique des brousses du nord vers les jungles côtières ? La plupart de ses camarades possèdent l'aplomb râblé des ethnies forestières, une taille courte propice à glisser dans le touffu végétal. Lui, promène la silhouette plus déliée des peuples pastoraux nomades, arpenteurs d'herbages aux franges sahariennes : noblesse d'un élan gothique, traits mesurés aux lèvres fines, nez discret, peau d'un brun clair sur les dents plus rieuses que carnassières.

Quel âge a-t-il ? Il l'ignore. Il naquit la saison où sa mère avait tiré le gros poisson de la rivière. On ne marque pas autrement le calendrier au village. Quand il lui a fallu obtenir des papiers officiels, s'inscrire à un examen, il a choisi une année et un jour de naissance plausibles. Au hasard. Aujourd'hui, il s'accorde donc 23 ans.

Même choix pour son curieux prénom, Sirius. Au départ, de prénom, il n'en possédait pas. En famille, nul n'en a besoin, on l'appelait simplement Sahr. Ce mot signifie : l'aîné... Cette identité ne suffit pas à l'administration. L'école réclamait au moins un patronyme. On l'a donc inscrit sous le nom d'un oncle, Lebbie. Cet oncle, frère aîné de son père, avait un peu bourlingué et ramené de ses pérégrinations ce nom de Lebbie. Il travaillait en ville, il y avait emmené l'enfant afin qu'il aille à l'école, justement.

Quand les examens universitaires, les formulaires administratifs et autres demandes de passeport exigèrent de Sahr Lebbie une identité plus élaborée, on parlait beaucoup à la radio d'un diplomate américain nommé Cyrus Vance. Ma foi, ce prénom plut au jeune candidat. Il l'adopta, l'écrivit dans les pointillés des formulaires. Comme il ne l'avait jamais lu, il l'écrivit à sa façon, Sirius.

Lorsque nous avons déménagé dans la grande maison sur la falaise, mes étudiants avaient décidé de nous aider. Les relations deviennent vite familières sur le campus, les portes restent ouvertes. Sirius n'a aucune parentèle dans la capitale, il revint plus souvent chez nous et compta vite dans la famille.

Nos deux garçons l'ont adopté comme un grand frère. Ils l'emmènent explorer la forêt au-delà du jardin. À la vérité, je me sens moins inquiet de savoir mes galopins en sa compagnie dans ce milieu sauvage. Le dimanche, nous l'emmenons avec nous en pique-nique autour de la péninsule. Lorsqu'il a eu un accès de fièvre paludéenne, nous n'avons pas supporté de le savoir à l'infirmerie, nous l'avons soigné à la maison. Il appartient désormais à notre cercle d'affection familiale. Pourtant, si proches devenus, nous n'avons jamais cédé au tutoiement. L'Afrique, continent immédiatement fraternel, n'use pas volontiers de notre pluriel de politesse, manière du français d'Europe. Lui et moi, étudiant et professeur, gardons comme une connivence supplémentaire entre nous, la courtoise distance du vouvoiement.

Il m'a invité aux prochaines fêtes de l'initiation dans son village. J'ai aussitôt accepté. Or les dates de ces réjouissances ne s'accordent pas aux vacances universitaires ni aux difficultés des transports sous les pluies. Le seul trajet prendrait alors une bonne semaine.

Nous profiterons donc des congés d'avril, encore en saison sèche, et tant pis pour les cérémonies - au rituel d'ailleurs inabordable puisque tenu secret. Et tant mieux puisque je préfère partager la vie quotidienne, la vie banale et sans apprêt, familière, la vie comme je l'aime et qui m'a déjà donné en seconde patrie le Karnataka, en Inde.

D'autres Européens ont certes traversé le village de Sirius, autrefois. Mais il y a si longtemps ! Personne de vivant ne s'en souvient. Ma visite ne s'improvise pas, elle marquera les mémoires. Mon guide a pris soin d'avertir les siens de ma venue. Une fois, dans un village reculé, me raconte-t-il, un Européen surgit inopinément : tout le monde effrayé s'enfuit dans la forêt. Vieux réflexe de gibier ? Hantise des guerres anciennes, souvenir des rafles d'esclaves ? Même pas : en plein jour, on avait pris cet étranger pour un fantôme en quête de vivants à tourmenter.

Partout dans le monde, les revenants, les spectres apparaissent en blanc, couleur de la mort. En Afrique noire, pardi, on les reconnaît vite, et sans s'embarrasser des nuances de la blancheur...

À Yamadou, ma présence effraya un peu les enfants, je crois. Mais on les avait sermonnés, ils se contentèrent de me regarder par en-dessous, l'air coupable. Et puis la compagnie de Sirius, leur idole, les rassura vite. Il me fit jouer le Père Noël en me demandant de porter le sac d'où il tirait le pain, légère friandise ramenée de la ville pour la distribuer à la marmaille. Il me fit cueillir les oranges qu'il ouvrait et partageait. Ainsi ai-je vite apprivoisé les enfants. Les femmes parurent flattées d'observer un exotique Blanc. Pour les hommes, je ne présentais aucune nouveauté, tous fréquentaient Séfadou, la ville minière où ils avaient déjà aperçu les inévitables négociants libanais troquant des articles manufacturés contre café ou cacao. Aucune surprise de mon apparence, donc : ils jouaient les blasés devant leurs villageoises. Mais quand on se retrouvait entre hommes, à siroter du vin de palme au creux d'une clairière, ils en profitaient pour toucher mes étranges cheveux longs, ils s'étonnaient de leur souplesse, ils vérifiaient si, sous cette épaisse tignasse, comme eux j'avais bien des oreilles.

En bus

Pour nous rendre de la capitale Freetown à Yamadou, lointain village, nous prendrons d'abord l'autobus vers la ville de Séfadou.

Le direct de 7h30 se trouvait déjà complet. Nous n'avons pas eu la chance d'attraper des billets, comme dit joliment ce chasseur de Sirius, mais nous avons réussi à arracher d'excellentes places dans l'express suivant, partant théoriquement une heure après.

La gare routière de Freetown, briques et charpente de fer britanniques, occupe l'ancienne gare ferroviaire, remodelée pour les autobus de la Régie Nationale après la suppression du tortillard colonial. Pagaille et corruption s'y trouvent remarquablement organisées. Aucune réservation possible, le guichet ne s'ouvre que vingt minutes avant le départ de l'autobus. De petits combinards bloquent la file d'attente, proposent aux voyageurs d'acquiescer leur ticket de transport, moyennant bakchich, appelé ici dash. Vous leur glissez quelques léones, ils garderont la monnaie. Bien entendu, la rémunération de ce petit boulot varie selon d'évidentes subtilités : proximité du guichet, coût du billet, places disponibles, tête et teint du client... Encore fallait-il connaître cette procédure. Sirius a vite marchandé l'affaire tandis que des retardataires ou des candidats voyageurs moins fortunés quittaient notre queue pour le marché où, entre les étals de légumes, démarre la flottille des transports privés, fourgonnettes-bus, taxis-brousse, bringuebalants, bondés, aléatoires.

La propreté et le confort de l'express de 8h30 m'étonnent: dans ma récente mémoire roulent des milliers d'autobus indiens noirs des crasses quotidiennes et poisseux des rouges crachats du bétel Ici, en comparaison, quel luxe, quelle propreté : sol lavé, fauteuils brossés, chromes étincelants, vitres claires. Et les passagers, élégants à l'unisson. Et plus encore les passagères, ornées de savants foulards de tête, de sonores bijoux, alourdies d'enfants, de brassées de volailles.

À en juger par le nombre de mains qu'il serre, de paumes claquées, de tapes sur l'épaule, d'exclamations de retrouvailles, Sirius se trouve déjà chez lui et moi, oublieux de l'Inde, je savoure ce bonheur si nouveau d'une société sans caste où le contact physique assure de vastes fraternités sans répugnance. Il me présente ses compagnons de rencontre au fil des salutations : un tel fréquentait la même école primaire, une autre habite au voisinage de l'ami d'un ami, ce troisième, bon copain de collègue, pas plus sot que la moyenne, a délaissé les études pour miner le diamant. L'argent ramassé à la pelle, il l'a dissipé comme la boue. Son puits fermé, le voici maintenant déchu chômeur de luxe, sapé en ancien prince de banlieue !

L'autobus rempli au complet attend. Pourquoi ne partons-nous pas ? Au guichet, des postulants en longue brigade tournent encore des yeux d'envie vers notre rutilant véhicule. Vers neuf heures, avec trente minutes de retard sur l'horaire officiel, on voit d'un taxi s'arracher les passagères que nous attendions, deux matrones étincelantes d'or jusqu'au mouchoir de tête, entourées d'une cour de protecteurs et de cartons. Elles s'épanouissent en sourires, découvrant leurs claviers de fausses dents dorées, et prennent des mines délicates sous leurs volumineux avantages. Personne ne maugrée. Enfin les voilà casées. Aux meilleures places.

Alors commence un nouveau contrôle des billets : le numéro du ticket de chaque passager correspond-il bien à celui porté sur la feuille de route ? Le préposé épiluche ces documents puis donne l'ordre de fermer la porte du bus. Elle se rouvre aussitôt : un postier apporte des rouleaux de journaux, quelques enveloppes à déposer en route. Le chauffeur pourrait-il s'en charger ? Le collègue chargé de cette distribution a disparu du centre de tri postal, explique l'homme. Le chauffeur accepte, accord manifestement de routine ; mais il faut encore écrire les noms des destinataires sur les envois. On les écrit. Et finalement on démarre.

Une seule rue dotée d'un hasardeux sens unique traverse la capitale, du centre aux faubourgs de l'ouest. À neuf heures du matin, les étalages des petits revendeurs débordent déjà des trottoirs. Les policiers partout visibles règlent la circulation au profit du service public : pour laisser passer notre autobus, énorme machine, ils font tirer hors de la chaussée les étals disposés sur des lambeaux de bâches. Ces exercices amusent les galopins, prêts à

s'agiter pour rendre service. On ne cesse même pas de marchander pendant cette manœuvre. Les commerces reprendront leurs places et leurs affaires aussitôt après notre passage.

À peine avons-nous émergé de ces embouteillages que le chauffeur s'enfonce dans un désespérant dépôt d'autobus, chantier d'engins éventrés, et klaxonne bruyamment pour saluer ses copains mécanos luisants d'huile de vidange. Que diable venons-nous faire ici ? Ne réussissons-nous jamais à quitter la ville ? Mais si, on fait le plein de diesel, tout simplement. Puis on repart.

Nous ne roulerons que dix minutes, juste le temps de desserrer l'étreinte de la ville ; dès que les premiers champs s'aperçoivent, le chauffeur lance à nouveau une tempête de klaxon, stoppe le long d'un talus, quitte le volant. On le voit bondir sur l'herbe et s'enfoncer au pas de course dans la campagne. Fureur des passagers abandonnés : ils l'interpellent et l'injurient dans tous les idiomes de notre Afrique de l'Ouest. L'homme revient sur ses pas, se perche sur une souche : « Comprenez-moi, Frères, je remplace un collègue malade. On m'a prévenu au dernier moment. Pas eu le temps de préparer ma musette. Laissez-moi au moins prendre ma brosse à dents ! »

Sans attendre notre accord, il file dans le sentier.

Le contrôleur continue pour sa part d'appuyer sur le klaxon. Ce raffut, je suppose, pour presser le chauffeur et calmer, tout en l'accompagnant, l'impatience des passagers. Mais non, il appelait quelqu'un : une fillette descend lentement le talus. Le contrôleur compte dix léones, les lui glisse dans la main : « Donne ça à ta mère pour la nourriture, je reviens après-demain ! » On comprend alors la situation : la famille du contrôleur, ou tout au moins l'une de ses épouses, habite par ici. Dans mon dos, un voisin murmure : « Dix léones pour deux jours, ça rapporte, son job ! » Cela représente en effet le tiers du salaire mensuel d'un manœuvre. La petite fille serre les billets dans son poing, puis s'accroupit au sommet du talus et reste à contempler l'autobus. La lenteur de ses gestes inquiète, on la devine un peu demeurée.

Le chauffeur réapparaît. Il trimballe une lourde pièce de moteur, qu'il fourgue dans sa cabine.

- Tu vas te brosser les dents avec ça ? ironise un vieux passager.

Le chauffeur éclate de rire, cligne de l'œil et reprend le volant d'une poigne résolue. Nous démarrons pour de bon.

Au sortir de la péninsule de Freetown, la route s'étire sur un étroit bandeau de plaine entre les montagnes touffues et les lagunes littorales inextricables de palétuviers. Cette voie de construction récente dispense un plaisir d'autoroute au rythme lisse du moteur. Les passagers se coulent dans ce recueillement de satisfaction que berce tout départ avant que ne s'éveillent les impatiences du trajet. Les conversations s'alanguissent, on écoute le vent cogner aux vitres, l'âme se met à l'accord de cette nature surnoise des marécages qui cerne la route puis à l'extrémité du détroit, dès qu'apparaissent les premières maisonnettes, le charme se défait d'une chiquenaude de frein, d'un rugissement d'accélérateur. Nous atteignons déjà Waterloo, halte nourricière.

Ce Waterloo-là offre en effet mieux qu'une bataille : sur l'accotement, une nuée de cantinières montent la garde. Elles ont établi des comptoirs savoureux, alignent des paniers regorgeant de spécialités cuisinées. Elles proposent poissons fumés, brochettes, cakes, tartines et sandwiches, noix de kola, boissons, toutes provisions de voyage et aussi, pour les derniers imprévoyants, elles ont dressé des étalages de ces multiples petits cadeaux à rapporter de la ville : savon, colifichets, biscuits. D'accortes colporteuses assaillent les fenêtres, roulent des hanches, tendent à bout de bras une noix de kola. Quelques voyageurs descendent, se font composer des en-cas : un maquereau fumé, des petits pains de riz mouillés de sauce rouge et roulés dans un bout de journal.

Tout à l'heure, ces provisions provoqueront les premiers incidents de croisière lorsqu'un maquereau généreusement dégoulinant d'huile dégringolera du filet à bagages sur l'épaule de notre voisin, étudiant de bonne composition car il proposera aussitôt à la jeune mère propriétaire de ce poisson volant de lui tenir son nourrisson afin qu'elle ramasse plus aisément son casse-croûte entre leurs pieds et qu'elle essuie les dégâts d'un bout de foulard. Un peu plus tard, un pain s'émiettera dans le cou d'un autre voyageur moins accommodant et même exagérément rouspéteur lorsqu'il s'apercevra que ce pain appartient à un immigré Peul.

La route tourne, se bossèle, prend de la rusticité en s'éloignant de la capitale. Elle entre dans le pays de l'ethnie Timné. Doucement vallonné jusqu'au carrefour de Mia Saka, bourgade ainsi nommée en l'honneur de Saka Stevens, Président en exercice, le paysage se réduit ensuite à un interminable plateau de latérite aride, tristement tranché par la route. Cette monotonie mène au long terril de Lunsar : là, des terrasses grises modelées au bulldozer, joutées d'un profil d'usine déchue, dressent un fabuleux monument à la géométrie défunte. Il s'agit d'anciennes mines à ciel ouvert. Pour exporter leur minerai, une voie ferrée, aujourd'hui désaffectée, allait jusqu'à la mer.

Dans ces parages désolés, sous l'implacable soleil de la rase campagne, un inspecteur des autobus attendait notre passage. Il fait lever les voyageurs des strapontins de l'allée centrale, contrôle chaque billet, chaque numéro de siège, intimide les mères de famille en discutant l'âge du bébé, épiluche les références et destinations de la fameuse feuille de route présentée par le contrôleur, et exige que quatre voyageurs pris par la fantaisie d'échanger leur place pour se trouver près d'un ami, réintègrent exactement le siège indiqué par leur billet. Un vrai chef !

En fait, de la poudre aux yeux : la précision draconienne de ce contrôle prépare de minables filouteries. En effet, à l'important arrêt suivant de Makeni, de nombreux voyageurs vont descendre. Leurs sièges vacants se trouveront occupés par de nouveaux passagers. Ces derniers paieront leur place et leur trajet, mais le contrôleur « oubliera » de leur délivrer un billet : cet argent sans trace filera dans la poche du personnel. L'inspecteur tatillon touche son pourcentage du larcin : en assurant ce contrôle à grande esbroufe, il établit la feuille de route dont il se servira pour calculer les parts respectives.

Pendant la saison sèche, la poussière fige Makeni, bourgade pauvre et sale. Dans cette capitale de l'ethnie Timné, l'eau et l'électricité manquent la plupart du jour. Notre autobus s'arrête devant des éventaires de fruits, des grils de brochettes, des étalages de sodas colorés.

- Vous avez faim, soif, Sirius ?

- Soif. Mais je ne supporte pas le sucre de leurs sodas chimiques.

- Moi aussi, je préférerais boire de l'eau, dis-je. Simplement de l'eau. Mais ici, on ne trouvera pas d'eau filtrée absolument sûre. Je ne tiens pas à tomber malade.

Par-dessus les tôles ondulées des toits, Sirius aperçoit des palmiers.

- Venez, j'ai la solution ! dit-il.

On dégringole du bus, on se glisse entre les concessions aux palissades éventrées. Dans l'ombre douce des palmes, on découvre un débit de boisson improvisé au seuil d'une maison habitée par des Limbas, ethnie spécialisée dans le tirage du vin de palme. On nous en verse une double rasade dans un ancien bidon d'huile à moteur marqué BP en vert, et comme le bus à grands coups de klaxon corne à présent le rappel des voyageurs, je m'étrangle de précipitation.

- On a bien le temps ! conseille Sirius.

Il sirote calmement. À notre tour de les faire attendre, ces irresponsables de la Régie Nationale !

Leur mépris du service et des passagers, nos irresponsables l'étaleront tout au long de deux cents kilomètres. Le chauffeur se permettra des détours à sa fantaisie pour saluer une fille, déposer une lettre, récupérer un fagot de bois à brûler. Comment lui en vouloir ? En Afrique, ces fonctionnaires agissent à l'exemple le plus élevé, celui de leurs chefs d'État qui sans vergogne confondent les biens de la nation et leur escarcelle privée. Des voyageurs et surtout des voyageuses, femmes d'affaires pressées, finissent cependant par protester : elles se plaindront en haut lieu... À cette menace, quelquefois le moteur bondit.

Plus loin, un des passagers demandera un arrêt hygiénique dans un village où s'alignent des éventaires aguichants.

- Maintenant ? Et l'horaire ? Nous avons pris trop de retard ! lui lancera le chauffeur.

- Tu ne touches pas de commissions sur les ventes, ici ? se moque une voix féminine.

Le chauffeur arrête le bus, se dresse comme un maître d'école face aux passagers.

- Je n'ouvrirai pas la porte ! lance-t-il.

Chacun pique du nez sur les genoux. Sûr de sa puissance reconquise, l'homme reprend le volant.

Un important barrage de police coupe la route à l'orée de la région diamantifère. Contrôle des véhicules et des permis de circulation.

La ville de Séfadou et son terroir d'ethnie kono ont apporté la fortune sinon à la Sierra Léone, du moins à la plupart de ses politiciens, hauts fonctionnaires, négociants d'origine étrangère et trafiquants de divers calibres. Les diamants se ramassent dans un périmètre relativement limité. Ces mines superficielles mettent le pays au quatrième rang des producteurs mondiaux. Pour pénétrer dans cet Eldorado, les étrangers doivent théoriquement acheter un permis. La notion d'étranger manque cependant de précision. Grâce au contrôle aisément myope et à la corruption aveugle. Aujourd'hui, la déjà faible ethnie kono succombe sous la ruée de Guinéens, Libériens, Sénégalais et autres aventuriers de tous pays, de toutes tribus, fascinés par le poker des profits rapides. Les anciens possesseurs du sol s'emploient désormais comme terrassiers. Ils se satisfont de salaires dérisoires.

En pays kono, Sirius se trouve chez lui. À la police, il argue qu'il m'a invité. De plus, professeur à l'université, je n'ai pas besoin de « permis de circulation ». Pour célébrer l'économie des vingt léones, que coûte un tel document, nous offrons la bière à la brigade. Les policiers ont la courtoisie de se montrer honorés de lever la cannette en compagnie d'un si éminent touriste universitaire. Leur conversation avec Sirius roule vite sur les avantages et les traitements comparés de la Police, de l'Armée et de l'Enseignement. Bien entendu, les emplois d'éducation apparaissent lamentables. Tous conseillent à mon élève de choisir une voie autre qu'universitaire à l'issue de ses études. A-t-il du goût pour l'uniforme ? Sirius sourit en hochant la tête d'un air entendu. Plus tard, il me le confiera : entrer dans la police ou dans l'armée signifierait accepter les basses besognes du régime en place. Les puissants du jour compromettent leurs fonctionnaires d'autorité pour les tenir à merci. Non, il ne se sent aucune vocation d'affidé.

Aux alentours de Séfadou, le paysage dépecé étale des tripes de graviers. Chaque mètre carré gît fouillé, retordu, exsangue. L'herbe n'y poussera plus, oui, même l'herbe abandonne l'espoir. Pas les hommes. Dans des creux éventrés, entre les rares talus rescapés de l'équarrissage général, des terrassiers obstinés, nus dans les boues, raclent encore, comme on le voit dans les films de chercheurs d'or, paniers qu'on remue, gamates qu'on plonge et qu'on balance au rythme de tamis, individus rivés à ausculter des pelletées de gadoue. Aujourd'hui il leur faut de bons yeux et bien meilleure chance : le diamant s'épuise, dit-on, disparaît le western ; et les aventuriers désertent.

La ville de Séfadou témoigne de cet abandon par son air de sortir d'une guerre qui n'a jamais eu lieu. Traversé le faubourg libanais aux résidences compliquées, bruissant de compresseurs qui assurent le courant privé, l'autobus pénètre dans les quartiers nègres, négligés jusqu'aux ruines, sans électricité, sans eau, sans hygiène. Poussières grises. Gravats. Une allée commerçante tranche en deux l'agglomération et longe de lugubres immeubles inachevés, des bétons dressés à la diable, des chantiers découragés. Une voirie sinistrée par on ne sait quels orages : de furieux nids-de-poule saccagent la chaussée où de luxueuses Mercedes titubent plus qu'elles ne roulent, monstrueux insectes luisants pour décor de fin du monde. Sur les éperons dominant la ville, deux mosquées jaunâtres s'étalent, laides, triviales - Saint nom d'Allah, quel talent, quelle invention fallut-il déployer pour atteindre la vulgarité dans une architecture d'Islam si élégante d'ordinaire ! Désespoir des villes poussées trop vite, bourgades non-aimées, cités d'errants, marchés sans fidélité, dortoirs, plaisirs improvisés sur leurs propres décombres : comment aimer une ville surgie d'un paysage écorché, une étape de pillards ?

Nous irons chez l'Oncle Sahr. Il n'habite pas si loin du terminus, à peine une promenade. Nous pendons à l'épaule notre léger bagage. Déjà, des passants de connaissance nous saluent joyeusement. Les mains se tendent, claquent dans les nôtres.

Familles

Ce samedi après-midi de campo, Oncle Sahr le passait chez lui à nous guetter du haut des cinq, six marches du perron. Les enfants postés au carrefour se relayaient pour publier notre venue. Lui, se devait de nous accueillir au seuil de sa maison.

Oncle Sahr ! Cet échelas nouveau et lent a gardé son regard enfantin entre des traits plissés par l'âge. Quelques cheveux blancs rendent plus sombre son teint râpé de cantonnier. Il travaille au service de la voirie.

Il bafouille un charabia français appris dans les mines de Guinée il y a plus de trente ans.

- Toi pàs bouffé dans l'câr !

Cette sombre voix paysanne me surprend : elle roule sourdement d'une gorge lourde de terre, repousse une montagne, dirait-on, avec des mots en instance. On imagine Oncle Sahr le terrassier posant à la manière des chasseurs de fauves devant son trophée personnel, ce gros morceau de planète que, pelle à pelle, il a déplacé au cours de tant d'années de labeur.

Comme l'Inde, l'Afrique dilue la notion d'oncle. Ici, les enfants considèrent comme pères leurs oncles paternels. Il s'ensuit que les cousins germains se retrouvent frères. Simple question de vocabulaire. Sirius maîtrise les subtilités des rapports familiaux de type européen mais il ne peut se résoudre à les appliquer pour ses propres oncles. Son cœur les tient vraiment pour pères. Surtout l'oncle aîné, Sahr. Celui-ci l'a élevé, déclaré autrefois comme son propre enfant en l'inscrivant à l'école - et depuis, tous actes officiels enregistrent Sirius comme son fils direct.

Une confiante affection les unit. Oncle Sahr a bourlingué autrefois, il a vu d'autres vies, son horizon dépasse le confinement villageois. Volontiers, Sirius se confie à lui. Inversement, j'ai entendu Oncle Sahr prendre conseil auprès de Sirius. D'ailleurs l'âge venant, cet oncle aîné se sent moins mobilisé par l'autorité, demande souvent à son jeune neveu de décider, par exemple au sujet de ses propres marmots. Ils entretiennent des rapports d'amitié plus que de subordination, et se manifestent une déférence réciproque. Leurs yeux pétillent.

Une fois, je demanderai à Sirius lequel il préfère, de son père de sang au village ou de son père adoptif à Séfadou. Cette question le surprendra. Il refusera d'y répondre. Pourtant, imaginons une situation cornélienne, une circonstance où vous ne pourriez en sauver qu'un seul de la mort, par exemple. Lequel sacrifieriez-vous ? Il y réfléchit longuement. Où placer son devoir ? Où situer son cœur ? Finalement, contre son gré, il m'avoue qu'il choisirait de sauver le plus jeune, donc son père géniteur, celui du village doté d'une plus longue espérance de vie. Macabre comptabilité ! Il ajoute aussitôt : « Heureusement, cela ne se produira jamais ! non, jamais ! » puis il répète cette exclamation d'un martèlement propre à conjurer le sort. Et moi, j'ai honte de l'avoir rendu malheureux.

Sirius compte quatre «pères». Il nomme chacun d'eux par son rang de naissance : Sahr signifie l'aîné. Le vrai père de Sirius s'appelle Tamba, cela veut dire cadet. Puis vient Eyah, puîné, un cuisinier assez porté sur la boisson, dit-on ; je ne le rencontrerai pas, non plus que le quatrième, Komba : comme beaucoup de derniers de série, enfants gâtés selon la réputation, ce Komba mène une existence un tantinet fantaisiste et court l'Afrique sans jamais donner de nouvelles.

Un cinquième frère se nommerait Kaï, Quentin en quelque sorte. Et après ? Après, au-delà des doigts d'une main, on ne numérote plus les enfants ; un sixième se nommerait donc : Rien : Gbama, mais oui, littéralement : rien, façon de compter l'importance du benjamin ! Et au-delà ? Quelle question ! Sirius ne sait pas. N'importe quel nom ! D'ailleurs, quelle mère peut s'enorgueillir de plus de six enfants mâles vivants ? Lui-même porte le nom d'aîné, Sahr, mais je découvrirai au village qu'il n'a qu'un seul frère, encore gamin, appelé Safia. Ce dernier nom n'entre pas dans la nomenclature : Sahr, Tamba, Eyah, Komba, Kaï et Gbama. Alors ? Simple pourtant, selon Sirius : Sa-fia signifie Sahr-fia : aîné-bis. Au-delà de six garçons chez la même épouse, on recommence donc la série. En fait, ces appellations limitées traduisent une effarante mortalité infantile : ce nom de Safia indique que la mère de Sirius a perdu au moins cinq de ses six nourrissons mâles.

Pour les filles, même système avec les noms plus féminins de Sia, Kumba, Finda, Yéï, Bondou... et Gbama. Autant les apprendre tout de suite, je les retrouverai à chaque visage.

La famille se complique encore à nos yeux à cause de la polygamie. Oncle Sahr se partage entre quatre épouses, Papa Tamba, au village, n'en a que trois. Chaque femme élève ses propres enfants et sous l'ascendant du même père, affections et rivalités tissent des liens subtils entre demi-frères ou demi-sœurs de mères différemment aimées, entre véritables frères et sœurs « même père, même mère » précise-t-on. Les préférences du sang, les nuances de la parenté s'expriment-elles dans les mots ? Je ne sais. Elles se remarquent du moins à travers les gestes et attitudes. Au village, Sirius conviera toujours son jeune frère Safia à manger avec nous alors qu'il n'invitera jamais ses demi-frères, même s'il les cajole abondamment. Ceux-là ne s'approcheront pas de notre plateau de nourriture, l'idée ne paraît même pas les effleurer, un peu comme en Europe nous respectons l'intimité du repas chez de bons voisins de palier. À la différence qu'ici, tous les repas sortent de la même marmite.

Passé le seuil, à la suite de l'oncle Sahr, la famille se presse pour nous accueillir. Des femmes rieuses, des enfants, beaucoup d'enfants, Oncle Sahr en a onze auxquels se mêlent ceux des maisons voisines. Sirius me présente comme sa grand-mère une douce vieille dame à la silhouette usée - en fait la première épouse d'oncle Sahr, sans nul doute plus âgée que son mari. Elle dirige la maisonnée et nous prendra en charge. Les salutations s'échangent simplement ; on se serre la main. Nul baiser comme en Europe, ni « prasad » comme en Inde, ce beau geste des enfants agenouillés posant leur front sur les pieds des aînés. Ici, seulement des sourires, gênés ou pétillants, manifestent le ravissement des retrouvailles.

La structure de la maison commune ne permet pas d'échapper à la famille polygame. Des cloisons s'élevant à hauteur d'un plafond inexistant divisent sommairement l'habitation. Le moindre soupir vole d'une pièce à l'autre. Cela n'autorise donc aucune intimité sous les tôles visibles de la toiture, couvercle unique. L'ameublement se réduit à des cartons.

La maison s'ouvre par un large perron donnant sur un corridor central où se distribuent les chambres de chaque épouse. Ce couloir mène à la cour commune, terrain incliné jusqu'à un ruisseau. Les femmes y cuisinent à même le sol, posant leurs marmites sur trois pierres. Plus bas, un puits ; plus loin, deux cabines de palmes tressées, à ciel ouvert, l'une pour les ablutions, l'autre pour la fosse d'aisance. Toutes les maisons du quartier gardent leur couleur de terre, laissant visibles les moellons d'argile sèche, les épandages de pisé, les boiseries nues, sans peinture : des matériaux bruts. Aucune image aux murs. Les tôles ondulées du toit, fatiguées de rouille, achèvent cette impression de béante tristesse.

Chaque épouse occupe une chambre avec ses jeunes enfants. À la puberté, ces derniers disposeront d'une pièce séparée. Les adultes dorment sur des lits élémentaires : montants de bois, paillasse, draps. Les plus petits s'étendent sur des nattes déroulées à même le sol.

Après les salamalecs de bienvenue, les mains s'abandonnent lentement, les exclamations se calment. La grand-mère nous propose un brin de toilette pour laver la poussière du voyage et, en attendant un repas auquel s'activent les femmes accroupies dans la cour, Oncle Sahr nous fait apporter des chaises avant de s'éclipser - par timidité, m'assure Sirius.

Il nous laisse en compagnie de deux gaillards, son fils aîné Patrick, élève à l'École Normale de Makeni - lui aussi vient d'arriver en vacances - et un copain de ce dernier, déjà instituteur, contractuel dans un établissement de la ville.

Ce jeune enseignant parle volontiers de son nouveau métier. Sa classe : cinquante-quatre élèves répartis en deux sections (maximum légal dans le primaire : trente-cinq élèves). Il travaille dans une école privée. La direction multiplie ses bénéfices en chargeant les effectifs. Son salaire ? Il donne un chiffre, ridiculement bas pour sa qualification, moins qu'un manœuvre jardinier dans la capitale. Pourtant, il se déclare satisfait de son emploi, de son traitement mensuel régulier - moins aléatoire que ceux des fonctionnaires. Le gouvernement en effet « oublie » souvent de payer les agents de la fonction publique. Que faire ?

Là-dessus, un enfant nous apporte deux canettes de bière, ruisselantes de buée. Elles viennent du frigo de l'épicerie. Deux canettes de Star, je le sais, cela représente la demi-journée de travail d'un terrassier. Refuser ? Pas question. Mais j'ai un peu honte. Comment pourrais-je jamais égaler sinon le prix, du moins la valeur de ce don ? Bière à siroter avec ferveur.

Oncle Sahr pratique l'Islam avec ferveur. Pourquoi l'Islam ? Je ne sais comment cela l'a pris. En cette Afrique, on adopte facilement une religion portant beau. Ses pérégrinations de jeunesse l'ont-elles amené à se faire musulman ? Son fils aîné, Patrick, se dit catholique : les Pères l'ont autrefois baptisé, condition pour l'admettre à leur école, et chez lui demeure entier le respect de ce sacrement du baptême, si impalpable pourtant car il ne laisse aucune trace physique à la différence de la circoncision musulmane ou des scarifications animistes.

Tous deux observent sincèrement les préceptes de leur foi. Oncle Sahr par exemple, ne boit ni ne fume. Cela suppose une conviction religieuse solidement assurée, surtout dans un contexte social si joyeusement inclinée vers le vin de palme, la bière, le Kiravi ou ce tord-boyaux meurtrier bricolé par distillation du sucre, l'omélé, rhum local.

Et si la foi permettait à l'Afrique de ne pas sombrer ? Ici, à des années-lumières de guerres religieuses, chacun applique son culte et ses usages dans le respect ou dans l'indifférence de l'autre, m'a-t-il semblé.

En fait, au-delà de ces religions importées, Oncle Sahr, Patrick, Sirius se trouvent soudés spirituellement par la confrérie villageoise qui les a initiés selon la tradition des ancêtres. Les monothéistes impérieux ont jeté leur mépris sur ce beau mot de païen : paganus, paysan et sur le paganisme, religion issue de l'affrontement avec la terre, des actives saisons, des récoltes si péniblement arrachées. Le païen approche le divin à travers le labeur qui engendre la vie, à travers l'histoire d'une communauté aussi, puisque le groupe se perpétue grâce à la transmission des techniques et des savoirs indispensables dans cette nature excessive, hostile.

Ici, point de ces spéculations métaphysiques révélées dans les déserts de l'Absolu, traduites par des Lois plombées dans un Livre définitif, mais du divin à la fois quotidien et lointain : familier. Les ancêtres y participent : ils en ont légué l'œuvre. Face aux religions bétonnées de dogmes, l'animisme souple, incarné, adaptable, apparaît actuellement en position de faiblesse. Demain cependant, cette fragilité pourrait bien se révéler une force par la voix de quelque prophète - car un ensemble de recettes peut évoluer, s'agencer selon les temps et la réflexion, accompagner aisément les infléchissements du monde.

Faible en apparence, en effet : l'animisme païen n'exclut pas les autres églises. Avec leurs délires de paradis, de justice éternelle, leurs obsessions de pureté, leurs oukases, leurs péchés, les religions installées ne se situent-elles pas constamment du côté de la mort ? Au contraire, dans les traditions africaines ou le shintô japonais, cultes nés des labeurs et des plaisirs de l'existence plus que des méditations désincarnées, le paganisme tourne obstinément ses adeptes vers la vie.

Sirius le répète volontiers : au village, rien ne se trouve interdit, chacun agit comme il le désire, librement. Évidemment, il convient de nuancer. Des règles précises, des contraintes et même des accords parfois draconiens régissent la communauté. Mais selon Sirius, la notion de péché n'a jamais cours. Existe seulement l'idée d'erreur ou, à la rigueur, de délit : manquement à la loi sociale, aux règles traditionnelles - jamais un affrontement direct avec la Divinité. La complète généalogie d'Abraham ne l'accompagnait-elle pas sur la colline de Yahweh-Yireh ? Tenait-il seul le couteau du sacrifice ?

Oncle Sahr le musulman, son fils Patrick le catholique, son neveu Sirius l'animiste partagent donc l'initiation de la même confrérie villageoise, les fameuses « sociétés secrètes » comme on les appelle naïvement par ici. On fabrique volontiers du romanesque de ces secrets et de ces fêtes. Or il s'agit simplement d'enseignement, d'éducation, de santé : apprentissage des techniques utiles, mise à l'épreuve morale par la scarification, soins hygiéniques de la circoncision. Écoles et dispensaires, entrée réservée. Ces fraternités, imaginons-les assez semblables à celle des corporations, en définitive. Sans oublier ceci : nos anciennes corporations, sous la bannière de leur saint patron, prétendaient aussi à une dimension religieuse.

Devant ces trois initiés, je ne deviens pas étranger comme je l'ai si souvent ressenti en Inde. Certes, mon teint, ma langue, mes habitudes, mes étonnements font de moi une créature curieuse et différente. Mais jamais un exclu - comme je me découvris intouchable dans une famille brahmane, ou mâle au seuil d'un gynécée musulman. Au reste, à quelle religion vais-je appartenir aujourd'hui ? Bien embarrassé de trancher ! Ici, personne ne me le demandera. Indifférence ? Non, domaine privé. Pourquoi se définirait-on par son église ? Tel je me présente, tel on m'accepte. L'initiation, si fondamentale pourtant, ne se commente jamais,

cette expérience échappe par nature aux confidences : on la tient pour ineffable. Par quelle indiscretion maladroite se permettrait-on de fouiller dans ces intimités ?

Ainsi je me découvre occidental, pesant de catégories. Dis, sauras-tu jamais t'accorder la grâce d'une rencontre au présent ?

Séfadou

Comment allez-vous continuer le voyage ? se soucie l'Oncle Sahr. Il conseille de retenir sans tarder une bonne place dans la camionnette du lendemain. En promenade digestive, nous irons chez le chauffeur du taxi-brousse.

Ce chauffeur habite au diable. Nous déambulons, Patrick, Sirius et moi par les ruelles bruisantes de gamins. Des garnements tapent à pieds nus dans des boîtes de conserve cabossées. Dans l'avenue à deux voies, fabuleusement défoncée, des véhicules aux airs d'amphibies tanguent et roulent dans la houle des creux et des bosses, levant des embruns de poussière. Des grappes de campagnards assaillent quincailleries, boutiques de tissus en gros. Les vendeurs s'activent sous l'œil du patron libanais, aigu et débonnaire, perché au tiroir-caisse. Le cinéma annonce des films chinois et indiens. Au coin du marché, une jeep pavoisée grésille de slogans d'élection. Les baraques en planches des coiffeurs ne lésinent pas dans le superlatif : Au Figaro de l'Univers, Coiffeur des Vedettes, International Salon, Coiffeur 007, à toute heure et bien sûr l'inévitable Coiffure Parisienne, comme à Muret, Haute-Garonne.

De chaque seuil, on hèle mes deux compagnons. Enfin de retour ? Déjà les vacances ? Hé, tu les as oubliés, tes vieux amis, Patrick, ou tu fais semblant ? À la maison de l'oncle Sahr on parlait kono ; on parle créole dans les rues. Les filles pétillent de sourires, amitié engageante. Au coin d'une maison cossue, une splendide adolescente simplement vêtue d'une serviette de toilette nouée autour des reins trimballe un seau d'eau. Elle le pose au milieu de la rue, vient nous serrer la main, gravement. « Une de mes anciennes élèves » précise Patrick. Il a donc exercé le métier d'instituteur avant son admission à l'École Normale.

Passé le centre-ville, des enfants nous suivent. Ils lancent des « Peace Corp ! Peace Corp ! » à mon intention. L'amalgame me ravit lorsque Sirius m'explique qu'ils me prennent, piéton, pour un de ces volontaires du Corps de la Paix Américain, seuls Blancs à marcher dans les rues des quartiers noirs. Les négociants libanais, eux, ne circulent que dans leurs Mercedes climatisées.

Le chauffeur du taxi-brousse habite une maison basse à la véranda grillagée. Mais à cette heure, il court les routes, il ne rentrera que tard ce soir, nous indique une femme à la savoureuse nonchalance. Nos cris ont réussi à la faire apparaître au seuil. Elle dormait, on l'a tirée de sa sieste, elle en demeure encore toute languide. Geste adroitement maladroit, elle serre un pagne autour de son opulente nudité. Elle ne comprend pas notre simple message : nous partirons demain, que son mari nous réserve deux bons sièges ! Elle écarquille de grands yeux. Patrick renonce déjà lorsque, derrière elle, une tête de bellâtre à moustache de cinéma glisse dans l'entrebâillement du rideau de la porte. La dame alors se tortille de gêne, rougit sous sa peau noire. Elle fait signe à l'homme de disparaître.

- Mon petit frère, explique-t-elle. Mon mari ne s'entend pas avec lui, il m'interdit de le rencontrer. N'allez pas lui raconter que vous l'avez vu chez nous, je vous en supplie !

Du coup, elle a compris notre requête, elle transmettra, entendu, d'accord : deux places en cabine pour demain matin. Feydeau en brousse.

Retour à la maison par un autre chemin. L'hôpital jouxte la centrale thermique. Nuit et jour, inlassablement, le grondement des diesels accompagne le repos des malades. Mes compagnons tiennent à me montrer des écoles, vrais monuments de ce pays à leurs yeux de futurs enseignants.

Nous traversons un terrain vague où des garçons s'entraînent au foot. Nous longeons une sorte d'entrepôt : il contient une école primaire. La classe finie, une porte reste ouverte.

- On peut entrer ?

Cela ressemble tout à fait à un hangar, étroites fenêtres et murs de terre crue : encombré de lourdes tables, de bancs de bois, cet espace sans cloison abrite deux classes. Sous le vaste toit de tôle ondulée, rien ne les sépare. Elles se tournent simplement le dos. Chacune d'elles fait face, aux extrémités opposées du bâtiment, à son minuscule bureau du

maître, à son exigü tableau noir pendu au mur du fond. Au total, de quoi loger une centaine d'écoliers. Aucune armoire, aucun livre, ni gravure ni carte, aucun matériel pédagogique visible. Après les cours, quelques élèves studieux demeurent, le nez dans les manuels, en une sorte d'étude auto-disciplinée. Ils potassent leur examen d'entrée dans le secondaire. Aucun adulte ne les aide. Parmi eux, la fille du directeur de l'établissement, elle habite l'école, son père viendra fermer tout à l'heure, précise-t-elle.

Ah! si, dans un coin, un outil pédagogique : la badine. Les châtimens corporels demeurent en usage. École payante ? Bien sûr ! J'ai oublié le tarif.

Le soleil baisse dans le ciel.

- Non, il ne faut pas aller là-bas, dit Sirius. À cause des hooligans.

- Où trouver du vin de palme ailleurs ? plaide Patrick. Si on essayait quand même ?

Sirius se tourne vers moi. La suggestion ?

Je ne dis rien. Je ne veux rien dire. Je me laisse conduire. Qu'ils décident pour moi !

- N'oubliez pas notre accord, Sirius ! Depuis notre départ, je ne connais d'autre patron que vous. Osez à votre gré !

- Hé bien, allons voir là-bas s'ils en ont tiré !

Nous nous faufile entre des maisonnettes d'allure villageoise : la rue se rétrécit, les arbres s'allongent, donnant de hauts ombrages, les seuils s'ornent d'un oranger. Puis le chemin se glisse dans la campagne, devient sentier, traverse deux vallons touffus, longe des trous menaçants comme des pièges : en vain a-t-on creusé pour trouver l'eau. Pourtant, voilà un champ marécageux, on l'enjambe grâce à quelques pierres plates jetées dans la boue. Nos pas lèvent des nuages de moustiques. Au versant de la colline, un beau verger d'avocatiers, paradis aux couleurs de Gauguin : sol jaune, rose lumière du soir, éclat grand teint de la verdure, tendre éblouissement. Impression de soudain retrouver le bonheur du Deccan.

Sur la colline voisine, un tireur de vin grimpe au flanc d'un palmier.

On y découvre aussi, sur cette colline, trois jeunes hommes allongés sur un rocher plat, encore chaud de soleil. Il y a là deux clients : l'un, personnage à l'aise dans ses larges shorts, lit une traduction anglaise de la constitution chinoise ; l'autre, jeune gandin portant cravate, se présente comme professeur et manipule un jeu de cartes. Pour les servir, le troisième, compagnon de l'escaladeur : un nabot Limba, en haillons, estropié, patte folle de polio, dos chaviré de scoliose, mais de ce corps de Quasimodo émerge un visage éblouissant d'intelligence naïve. Il guette son camarade. Ce dernier descend d'un palmier proche, apportant, avec une révérence digne du saint-sacrement, son bidon marqué CALTEX, lourd de vin de palme.

L'élégant professeur réalise des tours de cartes, nous lui fournissons un public frais. Je ne cherche guère à comprendre ses manipulations, elles consistent à faire coïncider le nombre de cartes restant avec le chiffre indiqué sur la carte retournée d'un autre paquet. Sa gloriole fait bonheur à contempler. Il se prend pour Newton, pas moins ! Nous l'avons refait plusieurs fois, son tour mathématique, en avalant d'énormes demis de vin de palme, et toujours le même résultat en donnant au roi la valeur 13, à la reine 12, au valet 11: ça colle !

Pour ne pas demeurer en reste, je leur ai montré mon tour, le seul tour de cartes que j'ai jamais réussi à maîtriser et surtout à garder en mémoire. Ce truc puénil consiste à retrouver dans le paquet une carte inconnue. En fait il suffit de situer d'un regard subreptice la carte voisine, dévoilée à la coupe. Cela marche presque à tous les coups. Gros succès ! merci au vin de palme : grâce à lui, au moins une fois dans ma vie, on m'aura regardé comme un magicien ! Ensuite, j'essaie de leur enseigner ce tour. Faute à ce même vin de palme, ils ne parviendront pas à comprendre. La simplicité désarme.

Ce vin de palme fleure la crudité aigrette. Blanchâtre comme du vin bourru. Sirius jubile de retrouver ce goût, celui du village, le goût des repos denses de fraternité virile pendant le défrichage de la forêt. Les plaisirs du bistrot chez nous aux retrouvailles de l'apéro ? Sauf qu'ici, en plus, il fait doux, le lieu met les buveurs en communion avec les arbres et le ciel. Une seule coquille passe de main en main, on y boit la sève même du palmier auquel on s'adosse, et cette acerbe ambrosie à peine fermentée, exalte subtilement l'accord des hommes et des végétaux.

Soudain le vent se lève, lance dans le ciel une chape de nuages. Nous hâtons le pas pour repasser la boue tandis que la pénombre tombe déjà entre nos jambes. Aux premières maisons du plateau, la nuit nous a rejoints. La poussière se soulève en tornades rases et drues,

picore les mains, les yeux. Nous filons au plus court, contournons une bâtisse dressée dans un terrain vague, la salle des fêtes.

- L'Association des Étudiants y organise son bal annuel. Enfin, nous essayons ! Toutes les fois, même scénario : sur le coup de minuit, des voyous arrivent, déclenchent des bagarres.

- Vous vous battez ?

- Il le faut bien, ils veulent tout saccager !

- Mais les flics ?

- Parlons-en ! Les premiers à nous provoquer, les flics ! Toujours bourrés à la bière. Finalement, nos bals tournent court. Dans ces conditions, il vaudrait mieux ne plus rien essayer.

La pluie nous surprend tout près de la maison. Nous savourons cette odeur électrique de la terre touchée de l'orage, odeur si plaisante aux hommes, nous le remarquons tous trois en même temps, Patrick, Sirius et moi.

Oncle Sahr nous guettait sous la loupiote du perron, impatient : « Entrez vite, le repas vous attend ! » La maison se perd dans la pénombre accordée par deux, trois lumignons à pétrole. Je me cogne dans mes explorations. Repas d'un plat de riz en sauce. Grand-mère m'a prêté sa chambre, la seule à disposer d'un demi-plafond, semble-t-il. Piège à chaleur, il y fait torride. En fait, je le découvrirai au matin, ce bout de plafond se révélera seulement une large claie suspendue servant de débarras. Grand-mère y accumule ses pauvres trésors à l'écart des enfants, à l'abri des rats, des fourmis.

Joseph aussi nous attendait. Joseph n'appartient pas à la famille mais depuis trois ans qu'il prend pension chez Oncle Sahr, il a tissé des liens d'affection avec la maisonnée. Ce solide gars, originaire de Makéni, respire l'intelligence. Manœuvre cantonnier aux Ponts et Chaussées, il se débrouille bien en anglais. Les enfants de la maison l'entourent quand il pénètre dans la chambre.

- Il y a des problèmes dans la famille, il faut en parler un peu, s'excuse Sirius.

Il a flairé la palabre : une discorde agite les esprits. De quoi s'agit-il ? Le père règle les frais de scolarité pour tous ses fils en âge de fréquenter l'école. Or ces garnements refusent d'aller en classe : ils marchandent auprès des mères leur assiduité scolaire.

Trois des épouses d'oncle Sahr ont pris l'habitude de glisser une ou deux piécettes dans le cartable de leurs écoliers, de quoi acheter un petit pain, une gâterie à la récré. Une mère donne-t-elle dix centimes à ses fils, aussitôt sa co-épouse attise les jalousies en accordant quinze centimes aux siens. Les garnements n'ont pas mis longtemps à comprendre le système : ils se montrent les sous au creux de la paume, ils comparent leurs gains, revendiquent davantage, font monter les enchères. Finalement, ils refusent de fréquenter l'école si l'allocation ne les satisfait pas. Ils ont réinventé la grève.

Ces pratiques introduisent une détestable compétition entre les épouses tiraillées. L'ambiance de la famille s'aigrit.

L'entretien quotidien des enfants dépend des mères. Le père se charge plutôt de la gestion de la collectivité. Chaque femme s'assure donc un revenu. Traditionnellement, au village, chacune cultive son champ de riz ; de toute façon, en milieu rural cela ne passe guère par l'argent : on y vit dans la pauvre abondance des saisons, loin de tout commerce habile à susciter des besoins et des envies. Il en va différemment en ville, si fertile en tentations. Chaque mère doit impérativement y gagner sa vie de façon monnayable. Les épouses d'oncle Sahr « travaillent au marché » comme dit Sirius. Elles font de petits boulots, de la vente au porte à porte. Leur fonds de commerce se réduit à un panier : légumes au détail, confection de beignets. Chacune gère ses gains à sa guise : chacune, bien entendu, en fait profiter ses enfants, motif de fierté et instrument de compétition à l'intérieur de la famille polygame.

- Oncle Sahr ne peut-il y mettre bon ordre lui-même ?

- Difficile ! Il part au travail à sept heures, n'en rentre pas avant six heures du soir...

Sirius baisse la tête. Puis il ajoute tristement :

- La fatigue, je crois. La maison devient franchement désagréable. Les co-épouses ne cessent de se chamailler. Déjà, sa deuxième femme l'a quitté.

Cet abandon complique tout. Cette épouse en second a disparu, nul ne sait où elle refait sa vie. Selon l'usage, les enfants appartiennent au père ; elle a donc laissé ses deux

enfants au logis d'oncle Sahr. Aucun problème pour Patrick, déjà adulte et vivant loin. Mais son jeune frère, abandonné ici ? Grand-mère s'en occupe un peu. Mais que peut-elle, brave vieille ? Pas grand chose. Or les deux plus jeunes co-épouses refusent de prendre part à la charge de cet enfant, de sa nourriture, encore moins de son argent de poche.

Joseph expose cette situation à Sirius.

- Moi, je fais comme je peux. Mais ces disputes ! Comment les calmer ? Quand grand-mère s'absente, ces furieuses ne me préparent même pas de repas !

- Tu vis dans la famille sans vraiment y appartenir : voilà ta force ! le rassure Sirius. Tu comprends bien la situation Tu peux te permettre de trancher comme un juge, personne ne te soupçonnera de partialité. Je leur avais recommandé de t'écouter, de t'obéir.

- Ça, m'écouter, elles m'écoutent. Docilement même, explique Joseph, elles promettent tout ce que je demande. Mais le lendemain, elles recommencent !

- Je les connais moi aussi, dit Sirius. Des enragées. Vraiment Oncle Sahr n'a guère de chance avec ses femmes ! Mais ces gosses en ville, s'ils n'étudient pas, quel avenir espèrent-ils ? Hooligans ?

- Je n'ai jamais réussi à leur faire réciter leurs leçons, dit Patrick.

- Ah ! ah ! fait Sirius froidement.

Il ne le regarde pas, il semble rentrer une colère. Patrick se lève et quitte la pièce.

- Il s'en fout lui aussi, murmure Sirius, voilà la vérité. Il ment, Patrick : les enfants, il n'a jamais essayé de les pousser à étudier, il ne les a jamais aidés dans leurs devoirs. Même quand il vivait ici, instituteur auxiliaire. Il déteste cette maison.

Un silence amer.

- Patrick a un frère cadet, un type brillant, ajoute Sirius. Il vit en Allemagne.

- Un fils d'oncle Sahr vit en Europe ?

- Oui, parti pour études il y a cinq ans. Un chimiste. Il n'a plus jamais donné de nouvelles, lui aussi. Comme sa mère, il a coupé les ponts...

Le troisième frère, encore gamin, ignoré de sa mère et importun au domicile paternel, écoute gravement. Comprend-il ? Comment cela se passe-t-il dans son cœur ? Comprend-il seulement qu'on parle de lui, qu'il existe ?

La solution ne viendra pas ce soir. Je me tire une cigarette. Joseph me regarde avec envie. Je lui tends le paquet.

- Vous fumez ? Pourquoi ne vous serviez-vous pas ? J'avais posé le paquet sur la table pour tout le monde.

Il sourit. Fraternel Joseph ! À une personnalité si juste, si délicate, aux paroles mûries, qu'on fasse place parmi les siens, je le comprends. La vie ne l'a guère ménagé. Un cantonnier gagne trente léones par mois. Cette condition le contraint à la solitude. Fonder une famille avec quatre francs par jour pour vivre ? Impossible selon son ambition. Alors, il subit. La vie étroite.

Les palabres se passent devant les enfants. Uniquement des garçons, je le remarque soudain. Mais les filles ?

- N'ont-elles pas les mêmes conflits au sujet de l'école ?

- Elles ne vont pas à l'école, bien entendu, dit Joseph. Trop cher. D'ailleurs, les filles de milieux modestes n'en ont pas besoin : elles ont assez à faire à aider leurs mères.

- Elles ne sauront jamais lire ?

- Plus tard, si ça se trouve. Probablement jamais. Désirent-elles apprendre, d'ailleurs ?

À l'écart de cette conversation, Oncle Sahr nous attendait sur le perron. Il y fait frais. La villa d'en face dispose de l'électricité. Deux jolies filles, leurs ouvrages de broderie sur les genoux, pépient en choisissant, des écheveaux dans la corbeille d'un colporteur. Un jeune homme aux allures galantes se tient debout, rit avec elles. Le sourire du colporteur rayonne de résignation.

La pluie a rafraîchi la nuit, étourdi les moustiques. Des passants nous saluent dans le noir, échangent quelques mots, probablement des banalités d'usage, voix détendues, sans se douter qu'un étranger les écoute sans comprendre, et qu'il en tire un bonheur très doux. Puis la fatigue nous force à rejoindre la chambre torride. Nous enjambons des corps d'enfants alanguis sur des nattes avant de glisser sous la vaste moustiquaire.

La maison se change en dortoir. Un lumignon demeure en veilleuse dans le corridor central. Les enfants parlent dans leurs rêves, les sommeils se conjuguent en respirations de

marmots renifleurs, raclements de gorge, soupirs accablés des songes. Sirius, assoupi sur le dos, fait claquer sa langue, et je m'éveille sans souvenir de la nuit, tandis qu'il ouvre les volets au jour sur la maison déjà bruissante.

Toilette rapide du matin. Pour se nettoyer les dents, les femmes utilisent volontiers un bâtonnet. Elles le mâchent, elles s'en frottent les gencives. S'agit-il du même végétal, le nim, vendu à l'aube sur les quais des gares en Inde ? Je ne saurai pas. Les hommes, les jeunes surtout, disposent d'un gobelet, ils y trempent leur brosse à dents. Puis accroupis devant une gamelle d'eau d'où ils puisent du creux de la main, ils se rafraîchissent simplement le visage. Ils insistent particulièrement sur le front et derrière les oreilles, zones généreuses en sueur. Je n'ai pas vu de femmes se laver ainsi. Comme en Inde, leurs ablutions ont-elles lieu avant le lever du jour ?

Les besoins naturels ? Dans la concession en ville, on se munit d'un pichet d'eau froide, on va s'enfermer dans l'enclos de palmes tressées, au bas de la cour, l'eau servira à se rincer le bas du râble. Dans la brousse, au village, l'espace ne manque pas : on s'isole sous des buissons et, comme dans ma Provence d'autrefois, on termine d'une poignée d'herbe, d'une feuille rabelaisiennement choisie. « Attention, il y en a de coupantes ! » recommandera Sirius.

Pour toutes ces affaires intimes, les Africains se montrent fort pudiques, m'a-t-il semblé. Ils prennent bien soin de s'écarter, de s'isoler, de se cacher. Les poitrines nues des femmes, les corps athlétiques des hommes, la liberté du plein air torride, le gracieux naturel de la nudité entre baigneurs ne doivent pas faire illusion : on ne rencontre jamais cette spontanéité indienne couramment aperçue à l'orée des villages, le long des voies ferrées ou autour des bidonvilles de Bombay, quand à l'aube les voisins défèquent convivialement accroupis en rond dans les terrains vagues.

En piste

Le dimanche, Oncle Sahr s'applique à flâner. Il a dirigé notre petit-déjeuner de riz en sauce. « Vous allez voyager, mangez solide ! » Il s'empare de nos bagages, nous accompagne jusqu'à l'emplacement du taxi-brousse. En chemin, il nous confirme la réservation de nos places. Dès l'aube, il avait filé s'en assurer.

Tous les transports privés, taxis-brousse, minibus, camionnettes à voyageurs, partent de la rue principale, au long du marché. La foule s'active autour de couffins, sacs, ballots, paquets invraisemblables. Comme à Freetown, les voyageurs arborent leur meilleure toilette : semelles compensées, costumes-pyjamas en reps bigarré de gros motifs de fleurs à rideaux, portés chic par les hommes pointilleux d'élégance, tresses artistes plaquées sur le crâne des femmes au profil de statue, robes longues assorties d'un volant à la taille et, coquetterie calculée, une épaule négligemment dénudée dont la rondeur offerte aguiche les regards. Sur les trottoirs de terre, les Peuls ont déjà déployé leurs étals de kola, de cigarettes au détail. Des enfants proposent des allumettes, des épingles à nourrice, des lamelles de chambre à air, caoutchouc idéal pour les frondes.

Notre taxi-brousse attend, déjà chargé à ras bord. Nous posons nos sacoches à nos places réservées en cabine à côté du chauffeur.

Un taxi-brousse typique, cette camionnette bâchée Toyota, poussiéreuse, ravagée, à la plate-forme spécialement aménagée pour les parcours baroudeurs : une banquette de bois court sur les côtés ; arceaux et linteaux supportent la bâche et fournissent un dossier aux voyageurs. Ou, plus vraisemblablement, ils leur servent de barre d'appui pour se retenir quand l'engin négocie virages et cahots. Le plus souvent, on s'entasse, on se serre là-dedans : la seule pression des corps les uns contre les autres suffit à maintenir la cohésion générale. En fait, nul ne se soucie de limiter le poids des bagages ni le nombre des passagers. On enfourne. Au centre du fourgon, s'entassent les sacs de riz ou de sel, des caisses de boissons et autres marchandises pondéreuses ou encombrantes, surmontées des bagages personnels des voyageurs. On y couche aussi les bébés, ventilés sans cesse par les mères. Sous cette bâche en plein soleil, l'ombre devient vite torride.

Sur la bâche du toit, une galerie retient un chargement si abondant qu'il paraît écraser l'engin : rouleaux de tôles ondulées, de grillages, paniers de toutes sortes, cages à volailles, et par là-dessus encore, les jeunes voyageurs, lycéens, jolis cœurs de village, apprentis en vacances, tous ravis de dominer le monde, nez au vent, chantant déjà. Tout à l'heure, quand nous roulerons, un tambour — où le cachaient-ils ? — surgira entre leurs jambes, rythmera le tintamarre de notre pyramide motorisée.

Avant le départ, il faut acheter les derniers cadeaux pour la famille du village.

Nous courons au marché. Oncle Sahr s'y éclipse discrètement, je m'en apercevrai trop tard : je voulais lui offrir un vêtement. Quand je me retournerai pour vérifier sa carrure, il aura disparu.

Le marché se tient ici en permanence. Chaque commerçant bricole son étal de quelques planches, le protège du soleil par un velum de fortune, tendu sur des branchages. Ces installations improvisées disparaissent sous les oriflammes de tissus, les piles de vêtements, les banderoles de colifichets étincelants. Pour sa mère, Sirius choisit un métrage de cotonnade : elle aimera ça ! Il désigne un motif de larges médailles brunes sur un semis de fleurs vert tendre. « Je la connais, je la vois bien là-dedans ! » Il ne marchand pas, mais s'enquiert du prix avant de commander deux *lapas*, environ cinq mètres. De toute façon, je ne le laisse pas payer.

Pour son père, non sans hésitation, il opte pour un polo aux stocks américains, un bel article, ma foi. Il prend la petite taille. Je m'en étonne.

— Si petit ?

— Ça lui ira très bien, assure-t-il.

— Et pour votre sœur ?

— On a assez dépensé comme ça.

— Il faut aussi lui acheter quelque chose, un petit cadeau, j'y tiens !

— Non, elle a son mari maintenant. Depuis quatre mois, elle a quitté la maison.

Faut-il insister ? J'ignore les usages. Convient-il d'offrir un présent à une sœur passée dans une autre famille ?

— Et le tabac pour votre mère ?

— J'ai mon revendeur habituel.

On traverse les allées d'étals, on finit par trouver le bon marchand. Le tabac local se vend en feuilles séchées, nouées par paquets de cinq. Sirius, qui n'avale jamais la moindre bouffée de cigarette, joue les connaisseurs : il s'assure de la souplesse de la marchandise, renifle la fraîcheur, et discute un peu le prix, par politesse plus que par conviction.

— Votre mère chique ?

Il éclate de rire.

— Pas du tout ! Elle revend un peu de tabac, son business personnel. La plupart de ses clients achètent du tabac à chiquer. Mais certains le coupent en fines lamelles pour le bourrer dans la pipe.

Le vrai tabac, le tabac brut, ses nervures végétales, sa belle couleur nègre, ses ivresses poivrées qui poissent aux doigts...

Le marchand n'a pas de papier, même pas un bout de journal. Dans du carton ondulé, il enroule les six paquets longuement choisis puis vérifiés feuille à feuille.

L'achat rituel des cadeaux anticipe sur le plaisir de l'arrivée. Sirius rit d'avance.

Sirius marchanderait-il moins pour ses propres emplettes ? Mais non : chez le quincaillier, les tarifs figurent sur un tableau avec, en majuscules, la mention : PRIX FIXES. Une boutique en dur, abondante en clients graves et calculateurs, abondante en vendeurs sautillants et volubiles. Le patron, Libanais grisonnant, trône au tiroir-caisse surélevé, l'œil en enfilade sur tout son comptoir. Sirius y achète des cartouches de chasse, calibre 4. Emplette utile à tout le monde : le gros gibier fournit une nourriture immédiate et débarrasse nos cultures de leurs nuisibles ravageurs. À 65 cents pièce, presque trois de nos francs d'alors, le prix de ces cartouches, importées, dépasse les moyens des fermiers de la brousse lointaine, aux récoltes difficilement monnayables en raison des distances et du coût des transports. Sirius pourrait s'en offrir quatre sur ses économies d'étudiant boursier. Malgré mes répugnances cynégétiques, nous en achèterons une bonne poignée — mais vite car notre taxi-brousse klaxonne. Au galop !

En fait, il ne démarrera pas avant de longues minutes. Un client arrive essoufflé, il se casera sur le rebord de la galerie. Il faudrait mieux arrimer un paquet. Une palabre s'entrepren. Sirius peste un peu. Ah ! ces chauffeurs ! je le connais celui-là ! Des princes fous, capables de n'importe quoi...

Nous nous installons luxueusement sur la banquette de la cabine. On m'a placé près de la portière, je pourrai mieux découvrir le paysage. Sirius se trouve coincé entre mon embonpoint et celui, plus accorte, d'une élégante grassouillette. Le chauffeur a fait monter cette dame auprès de lui. Travaux d'approche, il lui caressera le genou en passant les vitesses, comme par mégarde, et ses sourires d'excuse glisseront en sourires d'invite. À nos pieds, nos sacoches, un bidon d'eau, des cartons mal ficelés. Il faut se tortiller pour glisser les mollets dans ce capharnaüm.

Notre chauffeur, un escogriffé moustachu, saute sur son bout de siège, retourne la cassette de l'autoradio, il en émane des crachats de reggae. Nous démarrons.

Une chicane sépare la grande rue de Séfadou en deux voies théoriquement en sens unique. Par quelle aberration le chauffeur a-t-il garé son véhicule à contresens ? Qu'à cela ne tienne : il choisit un coin où la chicane s'estombe pour se remettre dans le bon sens et manœuvre triomphalement sur la décrépitude de la chaussée.

Au bout de cent mètres, premier arrêt. Le chauffeur bondit de son siège, entreprend de discuter avec un passant. Les passagers protestent, le drôle s'en amuse puis reprend le volant, rigolard. À l'évidence, il nous considère comme ses otages. Encore trois cents mètres, nouvel arrêt : là, il faut vérifier la pression des pneus. On vérifie. Trente mètres plus loin, il faudra prendre de l'essence. On en profitera pour ouvrir le capot, traficoter un peu dans les tripes du moteur. Cette opération met en vedette l'assistant souffre-douleur de notre chauffeur, de tout chauffeur africain : le graisseur, ainsi nommé probablement en raison de la crasse qui colle à sa personne. Il a fonction d'esclave tout au long du trajet. Celui de notre taxi-brousse, maigrichon huileux enfoncé dans un bonnet polaire, saute dans un taxi, file vers la ville.

— Ils auront oublié quelque chose !

Un mécano fourre son nez dans le moteur, fait semblant de régler des mécaniques. Levant les yeux, il salue hautement Sirius.

— Le fils du chef de notre village, m'explique mon compagnon, l'un des jumeaux.

Un joyeux drille certainement. : ses plaisanteries font s'esclaffer les passagers. Soudain, un taxi freine, on en voit surgir le graisseur sautillant, déjà de retour. Aussitôt, comme par enchantement, le capot se referme.

Prendrons-nous enfin le rythme de croisière ? Non loin de la ville, les plaques de goudron s'estompent. On se sent moins cahotés par les nids-de-poule. Voici, soulagement ! la piste de terre bien durcie par la sécheresse. Peu de *tôle ondulée*, phénomène typiquement africain quand la surface des pistes se pétrifie en ondulations serrées provoquant un intolérable trépignement des véhicules. Notre piste au contraire serpente, douce, offerte, entre des cases déjà campagnardes, des arbres vestiges d'anciennes forêts, un air de dimanche par le farniente qu'on devine et par les beaux habits des familles chrétiennes en chemin vers l'office.

Aux limites officielles de la ville, avant le dernier arrêt pour une formalité de routine, les passagers installés sur la galerie sauteront à terre. Sous la conduite du graisseur, ils continueront à pied au-delà d'un poste de police où deux pandores en uniforme, assis, les mains croisées sur le ventre, sommeillent avec application à l'ombre d'un manguier. Le chauffeur file glisser deux léones dans la main du brigadier assoupi, tarif en usage. Cela épargne aux policiers la fatigue de contrôler le nombre des passagers et de verbaliser parce qu'il ne s'accorde pas avec la puissance du véhicule. Les deux hommes regarderont ailleurs lorsque, à quelques pas de là, nous récupérerons nos voyageurs d'impériale. Signe de vrai départ, les chansons sur le toit s'envoleront dès le prochain tournant.

Neuf heures du matin, si doux. Au loin, une montagne en pain de sucre domine les molles ondulations des champs entre les arbres. Ce sommet, Sirius le connaît bien. Lycéen, il y a campé en sortie scolaire. On y accède en un jour de marche, dit-il, il faut contourner l'escarpement et là-haut, on rencontre des animaux et des oiseaux inconnus, des bêtes si peu habituées à l'homme qu'elles n'en ont aucune peur.

Parcourir la cinquantaine de kilomètres de cette piste prendra cinq heures seulement ! Sirius en paraît ravi : depuis la visite du dictateur guinéen Sékou Touré à son collègue sierra leonais Siaka Stevens, la frontière a pu se rouvrir. Nous traverserons le fameux *bec de canard*, sorte de cap que la frontière guinéenne dessine à l'intérieur de la Sierra Leone. Auparavant, il fallait le contourner, descendre jusqu'à Saïama, puis marcher cinq bonnes heures le long de la frontière, avant d'atteindre le village par les sentiers de brousse. Aujourd'hui, à partir de la Guinée, deux petites heures de marche suffiront. S'y ajoutera la satisfaction de traverser une « démocratie populaire » en clandestins puisque ni Sirius ni moi n'avons de visa que d'ailleurs personne ne s'avisera de nous demander. Sait-on d'ailleurs dans ces frontières reculées qu'il existe un document appelé passeport ?

Le taxi-brousse file droit à travers les premiers villages. Puis les arbres s'élèvent, deviennent plus touffus, la piste pénètre dans la vraie forêt : à certains endroits, la végétation se fait plus dense, plus mystérieuse, lance des lianes énormes, jamais touchées par les brûlis des cultures : bois habités des dieux, bois sacrés. Il s'en dégage une ambiance de cathédrale. Lieux d'initiation ?

La voisine de Sirius avait filé se cacher à l'arrière, sous la bâche, le temps de passer le poste de police. Pourquoi ? Voilà qu'elle reprend place dans la cabine. Sur ses genoux, elle cajole une fillette d'environ deux ans, effrayée par mon sourire. Elle n'ose pas me regarder, me surveillant pourtant du coin de l'œil. Je la caresse d'un doigt timide, elle se met à hurler. Blanc étranger, croque-mitaine couleur de mort !

Sirius me commente le paysage. À vrai dire, il scrute surtout les éventualités de vin de palme. Nous cahotons dans un magnifique pan de forêt quand son œil de chasseur distingue, à travers le fouillis des feuillages, un tireur de vin. Il fait arrêter la camionnette et nous courons vers le Limba. Il nous tend ses gobelets. Nous en profitons pour vider l'eau de notre bidon, le remplir de vin de palme. D'autres passagers suivent, étanchent joyeusement leur soif, sans respirer jusqu'au cul sec.

Très doux, ce vin, moins aigrelet que tous ceux que j'ai goûtés. En fait, fort différent de l'habituel vin de palme, lequel se tire du palmier à huile. Ce vin-ci se tire du palmier-bambou, plus rare.

Comparé à ses harmonieux cousins palmistes et cocotiers, le petit palmier-bambou paraît brouillon, méchant ; ce garnement pousse en touffe de quatre ou cinq troncs inclinés à la diable, chevelus, hérissés de hampes sèches, coupantes, agressives. Si bien que pour y grimper, on arrache une haute branche d'un arbre plus accueillant et sur cette branche, calée dans les palmes, les spécialistes escaladent le palmier-bambou en quelques acrobaties. Ils saignent l'arbre au sommet. Le vin de bambou, à la fois plus doux et plus alcoolisé que celui du palmiste, séduit immédiatement le dégustateur peu habitué aux breuvages de sève. Sirus cependant considère ce vin comme une charmante passade, sans plus — un rivesaltes envisagé par un forcené du bourgogne rouge.

Notre voisine tient boutique à un carrefour de pistes en pleine forêt où son mari tire le vin de palme. À la ville, elle a renouvelé son stock : bières, boissons, cigarettes. Cela explique sa dissimulation au passage du poste de police : commerçante connue, sa présence aurait suscité une inspection en règle, justifié un *dash*, bakchich plus élevé.

Parfois, un tronc d'arbuste monté en contrepoids, barre la piste. Cette barrière rudimentaire signale un poste d'octroi. Au sortir de Séfadou, rien à régler, seuls les véhicules montant vers la ville y payent les taxes locales sur les produits des récoltes : riz ou café. Le plus important de ces postes se trouve à Jagbwema, ni bourg ni hameau, tout juste un poste de police construit en dur à un carrefour. On y vérifie aussi certaines pièces d'identité, encore qu'on n'ait rien vérifié à mon sujet, je me croyais pourtant le voyageur le plus visiblement insolite en cet endroit. On y décharge du riz dans un entrepôt. Nous nous écartons des palabres de la halte : l'ombre des hauts arbres coule si profonde, et si frais le vin de notre gourde ! Dépêchons-nous de l'écluser avant que la chaleur et les cahots de la route l'énervent.

Passée la barrière de Jagbwema, le taxi-brousse prend la piste de droite. Nous longeons une surprenante école neuve mais déjà à l'abandon : un parallélépipède en dur, limité au rez-de-chaussée. Trois ou quatre salles de classe seulement. Les herbes ont déjà envahi la cour. La forêt reprend vite son territoire.

L'histoire de ce « lycée » ? Édifiante. Un notable local a construit cet établissement de ses propres deniers. Il visait la députation. Une école secondaire ainsi implantée au carrefour des pistes lui apporterait, espérait-il, les votes du district. Bien entendu, il se fit battre sans appel. Naïf, ce candidat, d'offrir une école pour le bien public au lieu de grenouiller dans les trafics d'influence ou la corruption des chefs coutumiers ! Non, pire que naïf : idéaliste ! Une école, pensez... Une telle entreprise ne pouvait que révéler un individu vraiment dangereux !

— Et puis, quel professeur enseignerait dans ce trou perdu ? Quand on a étudié à notre Université de Fourah Bay, dominant la ville capitale, ses animations, ses plaisirs, on n'accepte plus de s'exiler dans un tel dénuement. Des bâtiments sans circuit électrique prévu ni même l'emplacement d'un générateur !

— Quelle chance ont ici les jeunes enseignants, ils peuvent choisir leur affectation. Grâce au boom scolaire ! Le nombre de postes offerts dépasse celui des candidats professeurs.

— Chance ? La belle affaire de tenir un poste dont le gouvernement « oublie » de verser les traitements !

Dans les clairières, on défriche. On pratique ici la culture sur brûlis. Parfois, on aperçoit de plus importants préparatifs de mise en cendres : un vaste pan de taillis abattu et le sous-bois dégagé où les hauts arbres s'abattront. Au fond de chaque vallon, un ruisseau assure une irrigation naturelle. Des jardins de manioc s'ordonnent en planches renflées.

Une terre jaune. Les villages alignés le long de la piste promettent de nonchalants bonheurs sous l'oranger des seuils. La tôle ondulée couvre déjà des villages entiers de son rougeâtre triste, elle rouille vite sous ces climats impitoyables. Les habitations, rectangulaires, prennent alors allure d'entrepôts terreux. Ailleurs, le chaume traditionnel, si gracieux à l'œil et à l'oreille sous les pluies, donne aux cases rondes un pittoresque d'accueil et de légende, un air de siècle familier. Bien sûr, la tôle, médiocre isolant de la chaleur et du

bruit, s'imposera partout demain : plus facile à vivre, plus solide et surtout moins dangereuse : la paille flambe comme de l'amadou.

Beaucoup de cases en construction : la saison sèche se prête à ces chantiers. Les bâtisseurs utilisent des techniques accordées à l'architecture. Pour les chaumières rondes, on tapisse de pisé une armature de branchages. Pour les cases rectangulaires destinées à recevoir un toit de tôle ondulée, on aligne et empile des parpaings de glaise crue, desséchés et liés par bousillage d'argile.

Les villages attendent l'arrivée du taxi-brousse comme l'événement du jour. Quel voyageur va-t-il nous apporter ? Les flâneurs professionnels viennent y renifler un air de la ville. Les enfants, inlassablement curieux, bondissent à grands cris, se précipitent vers l'engin. Puis, gravement, ils examinent chaque passager sous le nez. Aujourd'hui, incroyable gâterie : un Blanc ! Ils m'observent à distance. Ils pouffent, probablement d'inquiétude. Je me sens un peu triste. Dans un village, je leur tendrai une poignée de bonbons. Offrande insolite. Aucun n'osera s'approcher, accepter, se servir dans ma main.

L'arrêt se prolonge-t-il, les voyageurs sautent se dégourdir les jambes, faire deux pas sur la place ouverte autour de l'arbre à palabres. On cueille des sourires. Ici, un calme vieillard tresse une natte. Là, des gens s'agitent autour d'un feu, leur chantier s'active à presser les fruits du palmiste, à jeter cette pâte dans une cuve bouillante pour en extraire l'huile. Ces travaux nécessitent une abondante main d'œuvre. Les familles s'entraident.

La chaleur a rendu acide et violent notre vin de bambou, Le jeter ? Sirius ne s'y résigne pas, écluse le bidon jusqu'à la dernière goutte.

— Vous allez vous achever. Complètement saoul !

— Je me sens déjà pas mal parti.

— Il n'y paraît guère...

Nous demandons de l'eau, ici et là. Les bonnes âmes de rencontre en apportent à tous les passagers. À un village, on nous en refusera. Comment peut-on refuser de l'eau ? s'exclame Sirius, choqué.

— Le puits se trouve-t-il loin ? Ils n'ont pas d'eau, voilà tout !

— Comment peut-on refuser de l'eau ? répète-t-il.

Du coup, nous n'achèterons pas de bananes. Ces femmes nous ont refusé l'eau ! Devant leur maison en effet les commères pendent quelques bananes à une ficelle, comme chez nous du linge à sécher. Trois centimes les deux.

— À quels clients les vendent-elles puisque tout le monde possède des bananiers ?

— Aux villageois eux-mêmes. Les bananes ne mûrissent pas toutes en même temps. Et puis, il y a le plaisir d'acheter !

Lorsque nous quitterons ce village, nous croiserons une paysanne portant sa provision d'eau. Elle marche à petits pas rapides, son bras gauche fait comme une anse au bidon posé sur sa tête. Où trouver l'eau ? Elle répond d'un signe de la main, montrant la piste au loin. Nous passerons à gué ce ruisseau, fort éloigné du village, en effet. Chacun en profitera pour se désaltérer. Accroupis en ligne au bord de l'eau, nous laperons dans nos paumes avec de grands soupirs satisfaits. Nous remplirons notre bidon. L'eau y prendra un délicat bouquet de sève.

À cet endroit, une voiture nous dépassera, la seule rencontrée sur cette piste. Saugrenue, cette Mercedes luxueuse. Le député ? se demande Sirius.

Plus loin, la piste, comme fatiguée de tourner et de s'incliner en tout sens, se dirige droit vers une montagnette jaune, au flanc piqué du vert flatteur des maniocs tendres.

— Voici la plus terrible montée ! annonce Sirius.

La piste tirée au cordeau s'élance à l'assaut du coteau en une pente conquérante. Elle paraît bien raide pour notre camionnette surchargée.

— Ne devrions-nous pas descendre...

Nous ne descendrons pas. À force de hoquets et de rugissements, la Toyota avale cette montée semée de caillasses retenant la poussière jaune. Chacun dans la cabine se passionne pour la conduite de notre chauffeur ; il s'applique aux vitesses, il pousse l'élégance jusqu'à retourner l'inépuisable cassette de reggae pour ajouter aux décibels. Un faux mouvement ? tout le chargement roulerait dans le ravin de droite et adieu la société ! Mais personne ne tremble. Le chauffeur connaît son affaire, il fait la ligne tous les jours. À la grâce de Dieu !

Au sommet, un hameau de trois maisons. On ne nous y refusera pas l'eau pour notre gourmand radiateur. De là-haut, on aperçoit Kombayondé.

Kombayondé, dernier bourg en terre sierra leonaise avant la Guinée, vivote de son petit marché et, très certainement, de beaucoup de contrebande. Y siège surtout le chef tribal de l'ethnie kono. Comme cette communauté s'établit à cheval sur la frontière, sa chefferie traditionnelle s'exerce donc dans les deux nations voisines sans tenir compte des artificiels découpages issus de la colonisation.

Un commerçant libanais, ultime blanc, se tient sur le pas de sa boutique. Il me sourit. Aventuriers, nobles négociants, ces Libanais de la brousse se montrent très accueillants. Dans ce pays sans hôtel, ils offrent naturellement l'hospitalité aux étrangers de passage. Son sourire semble une invite à me présenter : dans les cinq minutes, il m'offrirait de m'héberger. Je réponds à son sourire. Je m'approche. Un client, manifestement hargneux, s'interpose, l'accapare, l'entraîne à l'intérieur du magasin. Je ne peux décemment l'y poursuivre. Les circonstances nous empêcheront de lier conversation. Je trouve notre rencontre saugrenue. La couleur de la peau rend-elle solidaire ?

L'arrêt à Kombayondé paraîtra court. D'abord, il faut nous approvisionner en pain frais. Des Peuls venus de Guinée vendent un régal léger, mousseux, parfumé, plus viennois que parisien. Nous en achetons une belle cargaison pour offrir aux enfants du village leur friandise préférée.

— On va aussi leur acheter des biscuits. Et un énorme sac de bonbons !

— N'en faites rien ! conseille Sirius. Ils n'aiment pas ça. Ils ont raison. Comme vous le savez, pour la santé, sucre vaut poison.

Le sucre, nocif à ce point ? Allons bon, je l'ignorais. Mais puisque, à l'évidence, Sirius croit que je le sais, ne perdons pas la face. J'approuve dubitativement.

Dans l'esprit de Sirius, je m'en apercevrai plus tard, il s'agissait aussi de me nourrir, moi. Ne me lasserai-je pas du riz, sempiternelle nourriture de base au village ? Comme si j'allais mourir de faim sans mon pain habituel ! Je n'y toucherai pas à ce pain-là qui m'apporta joie plus qu'aucun autre jamais : les yeux des enfants, brillant de cette rare gourmandise.

Avant la réouverture de la frontière aux véhicules, Sirius devait descendre à Kombayondé puis poursuivre son voyage à pied jusqu'au village. Cette randonnée lui prenait quatre à cinq heures. Et autant au retour, quand il venait attendre le taxi-brousse à cette même étape de Kombayondé. Aussi connaît-il ici encore plus de monde que dans la plupart des villages traversés. En aurons-nous serré, des mains, ici ou là, connues ou inconnues ! Impression de pénétrer dans une famille sans cesse plus étendue.

— Tiens, voilà ma grand-mère !

Une vieille dame au sourire malicieux. Elle s'approche de Sirius. Ils se tiennent affectueusement les mains. Chez elle, il se reposait naguère, quand il lui fallait marcher si longuement. Sirius me présente. Alors, elle ouvre ses bras et moi, gêné, je lui donne une sorte d'accolade, au risque de renverser la vieille, surprise de mon geste. Elle se débat, son foulard de tête se dénoue, glisse à terre. Mon Dieu, elle a la mélancolie d'un oiseau déplumé.

— Vous ne savez pas encore saluer, dira Sirius plus tard.

— Hé bien, apprenez-moi !

La bonne manière consiste à s'approcher en ouvrant les bras, à se serrer mutuellement les poignets en un geste rapide, enfin à se taper les mains droites, paume contre paume, de façon plutôt théâtrale.

— In'té !

— Itchen'dé ?

— Cassi atama !

— Salut ! — Ça va ? — Ça va bien !

Nous n'avons pas le loisir d'échanger beaucoup de nouvelles de la famille : le taxi-brousse s'impatiente.

— Cette grand-mère, de quel côté de la famille se situe-t-elle ? Mère de votre père ou de votre mère ?

— Ni de l'un ni de l'autre. Je ne sais pas pourquoi nous l'appelons grand-mère ni même comment elle se relie à la famille. Nous avons l'habitude de descendre chez elle à Kombayondé, voilà tout.

Sitôt quitté Kombayondé, la piste pénètre en Guinée. Un ruisseau insinué entre les collines marque la frontière officielle. Mais douanes et polices s'établissent dans les villes, laissant en brousse une espèce de zone franche.

— Tu viens de France ? me demandait-on souvent tout au long de la piste, avant même que j'ouvre la bouche. Comment devinaient-ils ? et j'admiraient cette perspicacité à distinguer le Français de, par exemple, un Anglais, un Italien, un Libanais. Jusqu'au moment où j'ai compris qu'on appelait Français les Guinéens eux-mêmes.

Aucun panneau, aucun signe ne signale la frontière officielle. L'état de la piste se charge d'indiquer que nous avons changé d'administration. En Sierra Leone, la piste courait large et confortable, construite et drainée par des fossés entretenus. Franchi le ruisseau frontalier sur un gué de pierres plates, la piste en Guinée se rétrécit, se ride de ravinements, les fossés de drainage ont disparu. Du chemin ne demeurent que les traces tassées par les roues du taxi-brousse : sentier élargi, plutôt, d'un peuple traditionnellement porteur, sans grande mécanisation, socialisme démocratique oblige, sans animaux de bât ni d'attelage. Chevaux, ânes, vaches, ne résistent pas au climat. Seuls animaux aperçus, un troupeau de ruminants, parqués, destinés à l'abattoir. Ils venaient des fraîches pentes du Fouta-Djalon. Attendaient-ils de passer en contrebande en Sierra Leone ? Probablement.

La piste file droit, à la façon des voies romaines. Cela provient de la nature du trafic. Pourquoi serpenter, accorder la pente à l'effort des moteurs, des attelages puisqu'il n'y a guère de moteurs et aucun attelage ? Sirius aussi découvre cet itinéraire. Combien d'années la frontière resta-t-elle fermée aux véhicules, aberration économique et gêne constante pour l'ethnie kono écartelée !

Le paysage lui aussi change : la forêt disparaît, parfois remplacée par les hautes herbes à éléphant encore ponctuées d'arbustes. Malheureusement le plus souvent, il n'en reste que de rougeâtres étendues stériles. Des réfugiés peuls ont surexploité l'endroit pour y élever des vaches, sans succès évidemment. Avec obstination, ils ont incendié la forêt dans l'espoir de s'assurer des pâturages. Le sol n'a pas résisté. Désormais, la forêt ne poussera plus sur cette latérite dure et maigre.

— Chez nous, nous avons chassé la plupart de ces Peuls, dit Sirius. Ils ne connaissent que l'élevage. Vous verrez, nous traverserons un plateau qu'ils ont ravagé par le feu, transformé en désert.

Les villages gagnent en pittoresque. Du moins à mes yeux. Effet de la pauvreté ? Le chaume couvre la plupart des habitations, cases traditionnelles donc, rondes et si attendrissantes. On reconnaît les *concessions*. En pays polygame, on désigne ainsi l'habitat de la famille étendue : plusieurs cases en cercle, chaque épouse possède son logis indépendant et parfois, le mari dispose aussi d'une case. Mais des familles moins habiles (à quoi tient la richesse dans une société établie sur une terre collective ?) ne détiennent qu'un logement commun. Or construire une case coûte surtout du travail ; les matériaux, argile, bois, chaume, il suffit de les recueillir. La richesse dépend donc de la force de travail — et bienheureuses donc les familles nombreuses, avantagées de bras abondants !

Parfois, les traditions architecturales se mélangent, chaque ethnie possédant la sienne. Cases rondes, cases carrées aux proportions toujours harmonieuses, porte minuscule en façade. De grands aplats de blanc et de noir les décorent. L'ensemble dégage une sorte de beauté très contemporaine comme dans le face-à-face de ces deux bâtisses rectangulaires où un simple tronc dressé en pilier d'angle soutient une délicieuse véranda de coin. Les angles enrobés donnent aux maisons une rondeur féminine. Dans ces cases, des gens aimables s'expriment en mandingue, parlent un peu de français, de krio aussi. Sous les vérandas, les hamacs perchent haut. Sirius même le remarque : ces architectures ont belle allure, elles lui paraissent plus décoratives que celles de sa tradition.

À chaque village, le radiateur saisi de rouille oblige de s'arrêter, il fuit, il faut l'abreuver abondamment. La piste exige du moteur des efforts considérables. De plus, on roule dangereusement : raidillons de cailloutis, pentes menaçantes, affouillements, éperons de rochers, tout ferait basculer le véhicule au profond du vallon quand une autre saillie de roc rétablit *in extremis* l'équilibre. Roues désamorties. Ces périlleuses prouesses ne troublent aucun passager, personne ne paraît les remarquer. Sirius croit bon de me rassurer.

— Le chauffeur connaît son affaire !

— Mais je n'ai pas peur, dis-je. Quel artiste !

Impression de fouler un lit de torrent. Le moteur piaffe, tempête, prend ses élans. Personne ne descendra afin de le soulager.

— Vous n'avez rien vu, dit Sirius. Aujourd'hui, la cargaison reste raisonnable. Mais les jours de marché...

Le pire : les gués, quelques cailloux alignés dans la vase du ruisseau. Le chauffeur vérifie leur solidité avant de s'engager avec des prudences de tortue. Sur les ruisseaux plus profonds, on a parfois jeté une passerelle de fortune, faite de troncs droits accouplés. La camionnette place ses roues exactement en face des sillons offerts par la rencontre de deux troncs, et vroum ! démarrant en trombe, elle passe d'un bond. Impression de rouler dans le vide. Les passagers saluent l'exploit, ils sautent féliciter le chauffeur avant de courir se désaltérer dans l'eau courante.

Toutes ces manœuvres accompagnées de la mélopée morose du reggae braillé par le cassetophone à bout de souffle. En vrac dans la boîte à gants, les cassettes se mélangent aux chiffons gras et autres fouteurs de taxi-brousse. Le cendrier sert de tiroir-caisse : le chauffeur y jette la petite monnaie. Les passagers paient à l'arrivée.

Devant quelques cases en haut d'une rude côte, on s'arrête pour le radiateur. Il chauffe à l'excès et réclame de l'eau.

Deux hommes confectionnent des nattes, mystérieux travail qui tient de la vannerie autant que du tissage. Des brins d'une sorte de rotin rayonnent entre leurs doigts et j'admire comment ils maîtrisent cet incompréhensible foisonnement de brindilles rebelles.

— Ils préparent les initiations, dit Sirius. Ces nattes feront de jolis cadeaux à échanger.

À ce moment, le moteur explose et un geyser de vapeur jaillit du capot au nez du petit graisseur. Mais non, le radiateur n'a pas sauté ! Le graisseur a retiré le bouchon trop vite, voilà tout. L'imbécile veut-il finir bouilli ? Il rit de notre effroi. N'empêche, il l'a échappé belle. De joie, il jette son chapeau en l'air. Puis il inonde le radiateur encore brûlant. En route !

Le chauffeur poursuit ses travaux d'approche auprès de l'épicière. Il lui raconte des histoires drôles, très certainement des fables, d'après ce que traduit Sirius. Elle ne se déride guère aux plaisanteries du beau parleur. Les jolis cœurs, dans son commerce de brousse, elle a appris comment les manœuvrer. D'ailleurs, elle rassemble déjà ses bagages comme nous abordons un vallon où la forêt reprend vigueur et la piste se divise. L'embranchement de droite mène à Konakry, un émouvant panneau l'indique.

À ce carrefour, débarque notre belle passagère. Elle nous montre son épicerie, une boutique en dur qui se dresse sous de hauts arbres à l'ombre voluptueuse. Le graisseur met à terre caisses de sodas, packs de bière, cartons de Kiravi. Cet entassement de contrebande explique pourquoi elle évitait d'attirer l'attention des polices. Le chauffeur lovelace ne se perd pas en regrets : il a posé ses jalons pour de prochaines fois. Quand on fait la ligne...

Arrêt suivant dans un bourg d'environ une cinquantaine de maisons dont une école, misérable case à claire-voie mal couverte, un tribunal coutumier aux inclinations bon enfant de l'architecture de terre et, seul bâtiment en béton, la prison flambant neuve, toit en terrasse et murs aveugles frais chaulés. Sur la place, le taxi-brousse entreprend de décharger quelques lourds colis. Ma foi, il nous rattrapera : nous descendons à pied le chemin principal. Le soleil tombe droit sur nos talons.

Sirius fait sensation avec son ami européen ! De grandes exclamations fusent des seuils. De vieux copains d'école viennent à nous : celui-ci tient une ferme, celui-là, sarclant les mauvaises herbes autour de sa maison, tient le greffe au tribunal traditionnel.

— Greffier, mais pourquoi ? la justice traditionnelle ne fonctionne-t-elle pas sur un code uniquement oral ?

— Maintenant, on doit écrire, répond Sirius. Mais si le titre de greffier ne convient pas en français pour celui qui rédige les procès-verbaux, alors disons : employé au tribunal.

Les paumes claquent fraternellement contre les paumes.

Un salut aussi au sage de la bourgade : le forgeron-menuisier. Ce vieillard aussi noir que son charbon de bois fume bonnement sa pipe devant son atelier, les pieds dans le soleil. Quelques cendres sous un auvent de palmes, voilà toute sa forge ; et son atelier de

menuiserie : scies, ciseaux, varlopes posés à terre. J'ai bien lu dans mes livres que l'artisan du feu porte savoirs et recettes. Je le salue avec la déférence qu'on accorde aux bibliothèques vivantes. À le voir si vieux, je m'inquiète déjà : a-t-il transmis ses connaissances ? Ses secrets ne vont-ils pas disparaître avec lui ?

— Secrets de polichinelle, nuance Sirius. Attribuer à des dieux les petits trucs enseignés en leçon de choses dès l'école primaire ! D'ailleurs, examinez son fils, qui reprend le métier...

Ce gaillard au front bas ouvre un œil stupéfait. Pas très malin à l'évidence. Au fond, franchement, le père non plus ne paraît guère lumineux de sagesse. Intelligence à marée basse, alors ? Sirius éclate de rire : le forgeron sait-il qu'existe l'océan ?

Quatre pas plus loin, la boutique du tailleur, un Peul bien sûr. Cela se remarque tout de suite à l'élégance svelte, la dignité naturelle du peuple en toge bleue. Ces pasteurs menaient leurs hauts troupeaux à travers les millénaires immobiles. L'agitation de nos temps modernes leur fait replier leurs longues jambes devant des machines à coudre. Et celui-là, cet ami peul, un vrai Français-de-Paris, blanc de blanc, ça coupe le sifflet à sa Singer. Les Peuls restent très francophiles : beaucoup ont servi dans l'armée française ; leur région, capitale Labbé, vota la fidélité à la France au référendum par lequel Sékou Touré fit basculer la Guinée hors de la Communauté proposée par De Gaulle. Peuple d'écriture, les Peuls, ne se considèrent pas comme nègres. Les différents régimes africains oppriment souvent cette minorité débordant leurs frontières.

— Vous avez des habits à livrer à Yamadou ? demande Sirius.

— Non, rien pour le moment. Dommage, tu les emporterais. Et toi, tu viens de Paris ? me demande-t-il.

— Non, de Nice, une ville du Midi, au Sud de la France.

— Ah ! du Petit-Paris, alors.

Il faut interpréter. L'usage confond France et Paris, et désigne la province comme Petit-Paris.

Son atelier de tailleur se complète d'une échoppe d'épicerie. Sur quelques étagères, il propose du concentré de tomates, du sel et autres maigres nécessités villageoises. Il m'offre un coca-cola.

— Mais non, je n'ai pas soif.

— Cadeau ! pour le plaisir...

— Merci, dit simplement Sirius, en prenant la bouteille. Mais on ne la boit pas tout de suite.

— Bien sûr, emportez-la !

Le taxi-brousse klaxonne en arrivant à notre hauteur. Il nous prend au vol. J'agite la main en guise d'adieu : le tailleur a déjà repiqué le nez sur ses ourlets.

Le prochain hameau fait la fête. On y célèbre une initiation. Des chœurs s'élèvent, des mains claquent en rythme. Le taxi-brousse s'arrête au beau milieu des six cases groupées à gauche de la piste.

Les hommes construisent. Contre le mur extérieur des habitations, ils établissent, en branchages entrecroisés, des sortes de bat-flanc superposés, clos par un treillage de palmes. Sur ces bat-flanc recouverts de crin, on jettera une natte. Les invités dormiront là. Cela rappelle assez la disposition du *cabin-hotel* de Shinjuku, Tokyo, où mon dernier train raté, je louais pour quelques yens un étroit alvéole où glisser ma fatigue de banlieusard et cuver les vapeurs du saké. Ici, ces constructions légères ne résisteront pas aux pluies. Qu'importe ? Il s'agit de loger quelques nuits les convives venus pour la fête.

Il s'agit d'une initiation féminine, laquelle se célèbre dans les villages. Pour les garçons, les cérémonies se passeraient dans le profond secret de la forêt. En troupe, des vieilles nous entourent, rigolardes, pâteuses. Elles frappent dans leurs mains en psalmodiant.

— Des chansons obscènes ?

— Même pas. Regardez-les : déjà saoules !

Une petite jeune femme nous sourit. Quelle surprise ! Il s'agit de la seconde épouse du père de Sirius. Ce dernier l'appelle « mère ». Elle a dû venir aider aux préparatifs de la fête dans sa famille d'origine.

Poignets serrés, je m'entraîne aux salutations. Elle a laissé ses enfants à la maison, aux soins de ses coépouses. Demain, le père viendra pour la journée. Elle donne de bonnes nouvelles du village. Mais elle a fort à faire et nous quitte pour filer à l'ouvrage.

Un homme m'entretient dans un français approximatif. Finalement, je réussis à comprendre : il m'invite à visiter sa boutique. Il vient de s'installer. Encore un tailleur : il montre fièrement sa vieille machine à coudre et son étagère garnie de cigarettes, verres de lampe, minuscules boîtes de concentré de tomates, petite mercerie. Il montre toute sa fortune et je songe au destin. Pour gagner sa vie, cet homme met-il le hasard de son côté en ce bout du monde ? Il insiste auprès de Sirius : faites connaître au village cette nouvelle facilité commerciale de proximité — seulement quatre heures de marche, aller-retour. Mais le taxi-brousse redémarre déjà, le radiateur gorgé jusqu'au bouchon.

— Quelles nouvelles de chez vous ?

— Mon père construit une maison.

— Vous n'en aviez pas déjà une ?

— Pas vraiment. Celle où nous habitons appartient en fait à un oncle maternel, le frère aîné de ma mère. Élu chef de village en Guinée, il ne réside plus à Yamadou. Mon père cependant tient à posséder son propre toit.

Nous descendrons au prochain hameau, abandonnant la piste en taxi-brousse. Régulé notre passage avec largesse, laissant même un inhabituel pourboire au graisseur : ainsi au-delà des salutations enjouées espérons-nous qu'ils n'oublieront pas nos réservations pour le retour. La Toyota continue vaillamment son chemin de terre. Elle lève un sillage de poussière entre les arbustes. Sur la galerie, les jeunes gens redoublent de chants et de tambour en notre honneur. Nous les regardons disparaître, les pieds dans nos bagages, au départ du sentier menant à Yamadou.

En chemin

Le hameau où le taxi-brousse nous a déposés se nomme Kongoéféh. Il se compose d'à peine quatre cases, plus une en construction. On entend le charpentier clouer des solives en ahanant formidablement, et cela produit une inquiétante musique : un coup de marteau, un soupir bramé, un coup, un soupir et ainsi de suite. Puis on distingue le sonore artisan, silhouette de charbon pendue dans le ciel, torse nu et passe-montagne.

— Il n'a pas chaud à la tête ?

— Je l'ai toujours vu nippé ainsi.

Le soleil, tambour de forge, tape formidablement lui aussi. Avant de nous mettre en marche, nous avons besoin de souffler un peu, décide Sirius. Nos bagages paraissent soudain bien encombrants : deux sacoches, un carton ficelé, un sac plastique... Un homme à la pipe nous hèle d'une véranda, il me propose son hamac. J'y finis de cuver les relents de vin de bambou, bercé par les palabres consacrées à ma biographie. De ravissement, notre hôte en laisse éteindre sa pipe.

Une jeune femme nous offre de l'eau. Sirius achète une paire de bananes pendues en guirlande sous l'auvent d'un seuil. Dans ce hameau aussi, on prépare une initiation de jeunes filles. Cela se devine à des armatures de branches posées comme des cages. Recouvertes de palmes, elles deviendront des huttes pour accueillir les invités.

Accroupie à l'autre bout de la véranda, une jeune mère au visage rond fait jouer son bébé sur ses seins nus. Elle le cajole, le papouète, l'étire, le retourne. Le bébé finit par dégurgiter une gorgée de lait. La mère lui donne une petite tape, lui enfourne d'autorité un sein dans la bouche hurlante. Le bébé s'endort sans téter, heureux.

Notre hôte à la pipe éteinte appelle les poules. Il fait semblant de leur jeter du grain. Les stupides volailles accourent et l'homme de plonger sa main dans le tas caquetant. Il en tire une, triomphalement. Une poule grise. Il la donne à Sirius en me désignant.

— Il vous l'offre ! m'explique Sirius.

— Merci ! Dites lui merci ! Non, moi : comment dois-je lui dire ?

— Ngwé !

— Cela me paraît un peu court pour un cadeau de cette importance.

— Mais non, Ngwé, cela suffit bien !

— Ngwé ! dis-je à l'hôte.

Il sourit sans montrer ses dents. Il a le nez long et fin. Il cache sa gêne en rallumant sa pipe. Je caresse la volaille effrayée. Ce cadeau risque de compliquer nos déplacements.

— Nous voilà déjà tellement chargés ! Que va-t-on faire d'une poule, et vivante en plus ?

— La manger, pardi ! Vous ne pouvez pas refuser, tranche Sirius. Le plaisir de l'offrande appartient au donateur. Laissez-le lui : il vous honore !

— Faudra-t-il la porter ? La mettre en laisse ?

— Nous allons la laisser ici, tout simplement Ils en prendront soin. Maintenant, elle nous appartient. Nous la retrouverons à notre retour.

Il explique la situation au donateur, puis me prend la poule des mains, la relâche sur le chemin. En sursis !

— Ça ne va pas leur manquer, à ces pauvres gens, une poule ? Ils n'en ont pas tellement.

— Mais ils ne les mangent pas !

— Hé bien, pourquoi les élèvent-ils alors ?

— Pour les offrir. Les poules, explique Sirius, on ne mange jamais les siennes. On mange seulement celles qui sont reçues en cadeau. Vraiment, cela paraîtrait bien singulier de consommer sa propre basse-cour ! On n'aurait plus rien à offrir.

Je vois ma poule gratter la poussière sous un manguier, de l'autre côté de la piste. Gratte, ma belle ! s'il ne tenait qu'à moi, par droit de grâce, je t'oublierais ici à jamais !

Un intrus surgit des fourrés, maigrichon, très court, presque un nain, je l'ai tout d'abord pris pour un enfant. Nous surveillait-il en cachette sous les buissons ? Il dégage une immédiate antipathie. Dès qu'il l'aperçoit, notre hôte se tait net. Il semble le craindre et le mépriser. Le nouveau venu salue à peine, sans rire. Il entreprend aussitôt de poser des questions à Sirius. À mon sujet. Il a le teint jaune. Quel âge peut-il avoir, cet inquisiteur ? Il a posé son épais bonnet de laine bleue sur ses genoux. Il porte des habits d'employé étriqué, pantalon et veste à l'occidentale. Manifestement, il essaie de paraître au-dessus de sa condition. Il baragouine un peu de mauvais français.

— Tu fais le touriste, alors ? me demande-t-il.

— Hé oui !

— Professeur ?

— En vacances. Je vais passer quelques jours au village.

— Combien de jours ?

Sirius ne me laisse pas le temps de répondre.

— Six jours. Nous resterons une semaine, dit-il. Nous repartirons dimanche prochain.

Mais non, pas dimanche, mercredi ! Mais Sirius me regarde avec insistance. Je viens pourtant de l'entendre, il a bien recommandé au chauffeur du taxi-brousse de nous retenir pour mercredi, de bonnes places en cabine.

— On devrait bien faire un brin de toilette avant de se mettre en route, coupe Sirius. Où se trouve le puits ?

— Il vaut mieux aller au ruisseau. Je vais t'y conduire, ajoute le nabot en se coiffant du bonnet bleu.

— Le ruisseau ? je le connais, il traverse mon chemin. Ne te dérange pas ! dit Sirius.

— Je veux vous accompagner, insiste l'autre.

Il nous précède. Quand le sentier se glisse sous les arbres, Sirius ralentit le pas, me murmure :

— Ce Guinéen se prend pour un espion. Son job : commissaire du peuple. Il surveille tout. Alors, moins on lui en dira... On ne sait jamais avec la politique !

— Si misérable ? À peine un indicateur.

— La bêtise rend les plus petits encore plus dangereux à leur échelle, dit Sirius.

L'espion s'inquiète de notre conciliabule. Il revient à notre hauteur, commence à m'entreprendre. Je feins de mal comprendre son français élémentaire. L'anglais ne lui va pas mieux. Il me pose les questions habituelles : mon séjour en Afrique, mon enseignement, ma famille. Je réponds par énigmes : j'ai vécu en Afrique autant d'années qu'il y a d'étoiles dans le baudrier d'Orion. J'ai autant d'enfants que d'années africaines. Il se gratte le bonnet. Sirius rit.

En Guinée, pays socialiste, m'expliquera Sirius, chaque village subit un fonctionnaire de la Révolution. Cet agent enseigne les voies du socialisme dialectique aux paysans. Comment dans ces campagnes reculées se débrouille-t-on avec les dogmes adaptés du léninisme ? Les villageois vivent traditionnellement dans une sorte de collectivisme primitif, géré par leurs propres conseils de sages : la terre n'appartient à personne, les lopins se distribuent selon les désirs ou les besoins de chacun, les fruits d'un enclos reviennent à celui qui l'exploite. Dans ce contexte, que pourrait inventer de mieux un « commissaire marxiste » ? De plus, le nôtre ne paraît pas posséder grand talent politique. Ni la moindre once de charisme. À la rigueur, il lui reste le renseignement, sale besogne d'indicateur, pour justifier son maigre traitement.

Mais qu'espionner dans ces parages oubliés où il ne se passe jamais rien ? Aussi cet Européen qui lui dégringole des tremplins de l'Histoire dans ce côté de la frontière, quelle aubaine ! Avec moi, il a levé le gros gibier, l'affaire internationale. Il ajuste déjà son rapport dans sa tête. Moi, je me sens flatté de ma soudaine promotion en vipère lubrique du néocolonialisme capitaliste.

Dans la plupart des cases en Guinée même, quelle décoration verrai-je aux murs ? Aucun portrait de Sékou Touré, Stratège-Président et Guide Suprême de la Révolution nationale, mais bel et bien des affiches électorales de députés... sierra leonais ! Elles ont de si jolies couleurs, ces affiches distribuées gratuitement...

Sirius détourne vite la conversation sur un sujet réellement important à ses yeux : vin de palme, vin de bambou. Notre commissaire politique semble connaisseur, tient le répertoire de tout arbre en exploitation. Il nous propose un petit détour pour admirer un bouquet de palmiers-bambous en service. Nous y découvrons coupe-coupe, calebasses, tout l'attirail pour tirer le vin — mais en l'absence de l'exploitant propriétaire, Sirius refuse de nous servir comme notre guide nous y invite. Cela ne se fait pas. Et puis, avons-nous tellement envie de trinquer avec lui ?

En contrebas, le ruisseau. Une minuscule plage blonde, mousseuse, à la fraîcheur rimbaldienne. Dans cette eau teintée de vigueur contagieuse, je me serais volontiers baigné. Je tombe la chemisette pour m'asperger les épaules et rafraîchir les bras. Sirius se montre d'une réserve extrême. Il garde sa chemise. Je ne l'apercevrai jamais torse nu. Les hommes initiés, chez les Konos, cachent leur dos, entièrement décoré de scarifications ordonnées comme les nervures d'une feuille.

On y va ? Nous retournons au hameau de Kongoéféh chercher nos bagages, les arrimer à nos épaules, saluer le monde. Notre espion cicérone nous lâche enfin. En route pour la randonnée de deux heures jusqu'au village de Yamadou !

Un large sentier se faufile entre les collines feuillues. Nous levons des écureuils, des oiseaux. Parfois, montent de longs braillements. Des singes ?

— Non. Les singes, nous avons réussi à les éliminer autour des villages. Quelquefois, à la maturité des maïs, ils reviennent. Ils siègent sur un grand arbre, je vous en montrerai. Pas facile de les tirer ! Ils se méfient des fusils, ils les reconnaissent très bien. Pour rapporter de

ce délicieux gibier, un des plus délicats, il faut marcher jusqu'à la montagne au loin, là-bas. Ils y ont trouvé refuge.

— Vous m'aviez pourtant expliqué, Sirius, que vous ne pouviez pas manger de singe puisque cet animal vous sert de tabou totémique.

— Vous nommez *singe* en français n'importe quoi. Le babouin seul me concerne, pas les autres espèces ! Oui, dans notre lignée, nous considérons le babouin comme notre ancêtre, tabou familial. Mais de babouin, je n'en ai jamais vu par ici. Ils ont disparu depuis très longtemps de notre région. Les autres variétés de singes, nous les consommons sans problème !

— J'aimerais bien goûter du singe. Cela manque à ma collection gourmande.

— Vraiment ? s'étonne Sirius. On verra !

Un éclat ironique a traversé sa réponse, m'a-t-il semblé. Plus tard, je lui demanderai encore :

— Les paysans ne mangent pas leurs propres poulets, me dites-vous. Ils élèvent très peu de chèvres, aucun animal domestique. Quelle viande mangent-ils, alors ?

— Hé bien, le gibier ! La forêt en regorge, il faut en protéger les cultures. Le poulet, en définitive, constitue un mets de luxe. Le sanglier, les oiseaux, les écureuils, les biches, voilà la viande quotidienne...

— Nous allons repasser en Sierra Leone, m'avertit Sirius. Voyez ce ruisseau : il marque la limite.

Nous enjambons le ruisseau. Conventionnel des frontières ! À quelques pas de là, de récents terrassements ont élargi le sentier qui prend soudain la forme d'une piste et dévale tout droit la croupe de la colline.

— Le samedi, jour de congé, personne ne travaille dans la forêt. Les hommes se réunissent pour construire cette route. Si les camions pouvaient atteindre le village, nous pourrions facilement transporter nos récoltes, vendre plus de café, plus de cacao et surtout notre excédent de riz.

Je regarde ces terrassements avec scepticisme.

— Comment un camion pourrait-il grimper une si raide pente ? Avez-vous demandé à un ingénieur, à quelque spécialiste des Ponts et Chaussées ?

Sirius ouvre de grands yeux.

— Souvenez-vous de la rampe qui monte à l'université de Fourah Bay. Va-t-elle tout droit ? Non, elle s'incline le long de la falaise, elle s'ajuste à l'effort des moteurs. On ne trace pas une voie pour les automobiles sur le profil des pistes à porteurs.

— Il faudra que j'étudie cela, dit Sirius.

Ma réflexion l'a rendu tristement songeur. Existe-t-il des subventions pour ces travaux ?

— Des crédits ? Vous voulez rire. L'administration ignore probablement ce chantier.

— Pourtant cette route va aider l'administration elle-même. Le village se trouvera plus près des bureaux, de la police. Payez-vous des impôts au village ?

— Bien sûr ! Le percepteur passe une fois tous les deux ans.

— Comment cela se passe-t-il ?

— Hé bien, quelques jours avant sa venue, il envoie un messager. Le chef du village collecte alors les impôts par famille et les remet au percepteur.

— Il donne un reçu ?

— Je ne sais pas. Probablement, se sucent-ils au passage...

— Et les flics ? Vous en voyez souvent au village ?

— Jamais. À part les deux types en uniforme chargés de protéger le percepteur, justement.

Nous débouchons sur un large plateau d'herbe rare et sèche, cerné par la forêt.

— J'avais toujours vu la forêt ici, dit Sirius. Des Peuls chassés de Guinée s'y réfugièrent avec leurs troupeaux. Nous leur avons cédé ce coin pour vivre. Ils ont allumé des incendies à répétition pour obtenir de l'herbe. Ils ont épuisé le sol. Aujourd'hui, la forêt ne repousse plus. Finalement, nous les avons aussi chassés, eux et leurs vaches. Ils avaient commis trop de dégâts. Trop tard : quelle ruine, regardez ! Dommage : une terre autrefois fertile et plate, donc facile à travailler.

Plus loin, sous l'ombrage des premiers arbres, trois cases endormies, apparemment délaissées. Pas même un chien pour les défendre. Des fermiers habitent-ils ici ? Bien sûr ! Et d'une broussaille, me le confirme un caquet de poule, accent des basses-cours confiantes.

— Probablement tous partis travailler aux champs, dit Sirius.

Un léger cadenas symbolique ferme la case principale. Devant le seuil, pousse un palmier semblable au *kittul* de Ceylan, au toupet d'amples éventails.

— À Ceylan surtout dans le Nord et l'Est de l'île, on tire de cet arbre un vin très doux et par ébullition de la sève, on obtient une vergeoise très appréciée, le jagguery, sucre de palme.

— Ici, on en consomme le fruit. Vous le savez, chez nous, on n'apprécie guère le sucre.

— La canne à sucre se plairait-elle ici ? Probablement : cette terre brune, l'eau abondante...

— Vous croyez ? Les villageois tiennent le sucre pour malsain, ajoute Sirius, tout juste bon à faire du gin. Les fruits, ils n'en mangent jamais. Les parents refusent d'en cueillir aux enfants. Bien entendu, les garçons s'amuse toute la journée dans la forêt, se gavent de baies sauvages...

Non loin des cases pousse un buisson rabougri, l'indigo. Il donne de petits fruits hérissés, bogues minuscules contenant de fines graines. On les fait bouillir pour obtenir une décoction d'un brun sale, dans laquelle on trempe les écheveaux de fils. Dès qu'on retire le coton de ce bain, l'oxydation de l'air tourne le brun en bleu indigo, ou même, selon la variété, en une nuance de bistre orangé.

Une piste large, curieusement doublée d'un sentier, traverse en ligne droite le plateau presque nu. La colonne d'argile d'une haute termitière se dresse devant nos pas. Celle-ci, admirable, s'élève à plus de deux mètres. Les termitières, je l'avoue, m'impressionnent. Ces constructions sauvages et élaborées, aveugles, ondulations de boue durcie, abritent un savant réseau de galeries, œuvre des fourmis blanches si redoutables car toujours invisibles. Les termites ont horreur de la lumière, ils dévorent en secret les vieux bois de l'intérieur, qu'on découvre, fantômes ligneux, trop tard après leurs ravages.

Au pied de cette termitière, des crevasses. Et aussi des traces de feu.

— En Inde, ces trous révèlent des repaires de serpents. Ils nichent dans les galeries. Les termites, dit-on, accueillent volontiers les cobras. Ils servent de gardiens ! Mais pourquoi ici ces marques de flammes ?

— Parce qu'on a enfumé cette termitière. On force ainsi les termites à sortir, on les ramasse à pleines poignées, on les jette aussitôt dans un fond de friture. Ils en sortent délicieux, onctueux et craquants, un fumet de feu de bois.

Au-delà du plateau, de ses rares touffes d'herbe sèche et coupante, les collines haussent des épaules de forêts. Brusquement la piste se rétrécit en sentier, nous longeons un ruisseau.

Une troupe d'oiseaux assez semblables à nos étourneaux, volette au sommet d'un arbre mort. Sirius s'illumine.

— Ils aiment vivre près des hommes. Nous approchons de Yamadou.

Bientôt, vers la droite, des éclats de voix nous parviennent, non loin par-dessus les herbes à éléphants mêlées aux arbustes repoussant sur un ancien brûlis. Sirius éclate de rire.

— Les femmes pêchent au ruisseau !

Il pose ses sacoches, appelle à la cantonade. Des cris lui répondent.

— J'entends ma mère.

— On va les voir ?

— On ne peut pas. Les hommes n'ont pas le droit d'approcher de cet endroit réservé aux femmes ! Attendons-les ici !

Il s'accroupit au bord du sentier. Je le sens joyeux jusqu'aux dents.

— Votre mère... Pour vous, la personne la plus aimée au monde, hein ?

— Bien sûr !

Cette évidence ainsi formulée l'a surpris. Il n'y avait jamais pensé, probablement, jamais pesé ses sentiments de cette façon.

Débouche alors du sentier une file de femmes, queue leu leu sautillante d'éclats de rire, de chansons, de pas de danse, de bonheur enfantin. Elles serrent leur pagne noué haut, cachant leurs seins. Elles montreront plus de naturel tout à l'heure au village et resteront poitrine nue selon l'usage. Elles portent des filets ronds et de petits paniers.

Un jeune fille court devant, se jette dans les bras de Sirius.

— Ma sœur, Kumba !

À sa suite, très vite, chacune lui serre les poignets avec tendresse. J'ai droit aussi au même accueil affectueux. Manifestement, on m'attend comme l'événement de la saison. La mère de Sirius ouvre même son petit panier : quelques poissons gris, blancs, roses reposent sur un lit de feuilles. Au passage de chacune, Sirius fait les présentations : mon autre sœur, l'aînée, ma mère, ma troisième mère, la seconde femme de mon beau-frère, je m'y perds. Une jeune fille a le visage badigeonné de blanc. La partie de pêche se doublait donc d'un rituel d'ordre religieux : le blanc, signe de la mort et donc de la renaissance, s'utilise abondamment dans les cérémonies d'initiation.

Après leur passage, nos bagages ont disparu, emportés.

Tant de visages d'un coup ! Plus tard, dans le calme du village, Sirius me les présentera à nouveau, lentement. Pour l'instant, je m'étonne que les femmes pêchent. Chez nous, les hommes, plutôt, se réservent cette activité.

— Les hommes peuvent se servir d'une canne à pêche, explique Sirius. Mais les femmes se réservent les filets. D'ailleurs, les hommes se sentent plus à l'aise à la chasse. Un homme pêchait avec un filet, autrefois, mais tout le monde se moquait de lui. On le trouvait drôle, efféminé. Le domaine de l'eau appartient aux femmes : elles apportent l'eau à la maison, elles aiment jouer dans l'eau et même y établir leurs pratiques religieuses. Leurs devoirs, leurs plaisirs, leur détente se situent dans l'eau.

Le sentier monte vers le village à travers la forêt impérieuse, lourde, émouvante. Fouillis et abysses épais. Une palissade barre le sentier, il faut l'escalader par une sorte d'échelle double. Elle empêche les chèvres de s'éloigner, de filer brouter les récoltes, de se perdre en forêt.

À grands cris, des enfants accourent à notre rencontre : Safia, le petit frère de Sirius, certains de ses demi-frères. Ravis de revoir le grand aîné, en même temps effrayés de découvrir en sa compagnie cet énergumène blanc, fantôme à la curieuse crinière. Les cris s'éteignent. Les petits nous suivent gravement. Ils escortent le croque-mitaine des contes ?

Nous traversons une rizière, elle appartient en fermage à la seconde mère de Sirius, celle-là même entr'aperçue ce matin à une fête d'initiation.

Cette rizière, permanente quoique cultivée seulement en saison des pluies, s'étend dans une cuvette bien dégagée. Une palanque de palmes tressées la cerne entièrement, la protège des nuisibles. Sirius me montre un piège camouflé dans cette barrière : une échancrure assez large pour permettre le passage d'un animal de la taille d'un lièvre, et jouxtant cette ouverture, un trou dans le sol. Ce trou recèle une profonde cellule enterrée. De nuit, le rongeur se faufile dans l'échancrure, tombera dans le trou, se retrouvera aussitôt emprisonné. Cueilli à l'aube, il fournira la viande du déjeuner.

Dans un coin du champ, se dresse une cahute de palmes pour l'ombre, le repos — et le travail aussi comme l'attestent les nombreux noyaux de palmiste jonchant le sol.

Le sentier longe cette rizière, traverse un rideau d'arbres, débouche enfin dans le village de Yamadou.

En famille

Cinq ou six cases, voilà tout Yamadou ? Non, à peine l'avant-garde du village : l'essentiel de l'agglomération se trouve au-delà de cette clairière, passé un val forestier. Ce quartier à l'écart abrite quatre feux : le chef et les siens, une dame seule logeant son ouvrier guinéen, la famille du beau-frère de Sirius et enfin celle de son père. Les bâtiments d'habitation, bas, construits d'argile, disparaissent sous l'avancée de leur toit en tôle ondulée. Une case ronde couverte de chaume sert de cuisine les jours de pluie.

Si j'avais à définir le trait le plus frappant des villages de ce coin d'Afrique, je choiserais la propreté.

La propreté, oui, l'hygiène ! Naguère, du temps que l'Europe vivait dans semblable dénuement, nos villages engloutis ne présentaient que des ruelles à purin dont les urinoirs à chiens des trottoirs parisiens perpétuent la tradition. Plus aujourd'hui, voir la crasse folklorique de Sibérie. Surtout, comment ne pas comparer avec les bourgs, les rues de l'Inde, si longtemps parcourus ? Chez les peuples du sud-est asiatique, obsédés par la souillure personnelle, si pointilleux de pureté individuelle, n'existe aucun sens de l'hygiène publique, aucun respect de la propreté collective : on vit cerné de la crasse d'autrui, qu'on croit faire nettoyer par quelques intouchables renvoyés ensuite à leur répugnante abjection. Ici, au contraire, les alentours des maisons en sable blond, régulièrement tassé, paraissent balayés de frais, sans l'ombre d'immondices. Personne ne s'avise de cracher où d'autres poseront leurs pas, aucune odeur de pourriture abandonnée ne soulève le cœur. Une discipline solidaire s'exerce pour garder net et agréable l'environnement collectif. Plus largement, cela dénote la considération que chacun porte à tous et, en l'absence de tout mépris, un sens assez démocratique de la fraternité.

Devant les seuils, quelques orangers à la sombre verdure s'accordent aux couleurs légères. Au loin, une colline de forêt. Nous n'irons pas là-bas, tout de suite Sirius prend soin de m'indiquer les bois sacrés, réservés aux initiés.

Les civilités. Nous allons de maison en maison et serrons toutes les mains du quartier. Me voilà devenu expert en serrement de poignets, en claquement de main droite sur main droite.

— In'té !

— Itchéné !

— Cassi atama !

Mon baragouin surprend et fait bien rire.

Dans la maison de Sirius, vit une abondante famille aux visages lumineux. D'abord, sa mère, Seya Nyanta, d'une beauté singulière (Seya, prénom courant, signifie : aînée des filles). Une femme encore jeune, svelte, épanouie, modelée sans une ride autour de longs yeux aiguisés. Elle ne se départit guère de sa gravité et, comme à regret, laisse échapper parfois un sourire de connivence ou d'ironie. La voilà à rude épreuve : accueillir l'hôte étranger, professeur de son fils ! Elle s'en tirera admirablement, sans cette timidité paralysant plus ou moins la plupart des adultes devant le Blanc. Pour notre arrivée, elle a vite revêtu sa belle robe à volants, dissimulé les belles scarifications rituelles fleurissant ses épaules. Quelle noblesse dans sa démarche ! Personne au village ne se déplace avec plus d'élégance. D'elle, probablement, Sirius tient son allure aristocratique.

Première épouse, cette femme constitue l'âme de la maisonnée. Et même un peu plus, car la maison n'appartient pas à son mari mais à son frère récemment élu chef d'un village kono... en Guinée. Seya Nyanta a quatre enfants.

— Pourtant, Sirius, vous me l'avez toujours affirmé : votre mère a eu deux enfants seulement, vous et votre sœur Seya (encore une fille aînée !)

— Oui, je m'explique mal : il s'agissait d'enfants du même âge ! En fait, ma mère a donné naissance à sept garçons et à une fille, Seya. Cinq garçons moururent en couches ou en

bas âge, épuisant la série des noms de succession. Mon petit frère a donc reçu le titre de Safia, *Sahr-fia*, l'aîné bis : le répété ! Tout à fait régulièrement. Avec l'espoir implicite que ce nom conjurerait le sort : il lui enjoit d'imiter le seul autre garçon resté vivant au-delà de la petite enfance, moi !

Safia vient d'avoir six ans. Petit gars tout rond, rond jusqu'à l'œil, Safia le *Répété* suivra son frère aîné comme une ombre. Quand Sirus, parfois, lui ordonnera de ne pas nous suivre, il nous regardera nous éloigner, pétrifié par le plus lourd chagrin du monde.

Il y a aussi Kumba dont le prénom signifie cadette des filles. Sirus m'a présenté comme sa sœur cette jeune fille affectueuse, jolie, l'œil effronté. Les émotions passent sur son visage à toute vitesse, soleil ou nuages poussés par les alizés.

— Mais votre sœur Kumba, vous ne m'aviez jamais parlé d'elle ? D'ailleurs si votre mère n'a eu qu'une fille, d'où vient-elle ?

— Kumba vient de chez mon oncle en Guinée. À vrai dire, cette fille, mon père l'a eu quand il travaillait là-bas. La vraie mère de Kumba mourut peu après la naissance, alors ma mère l'a adoptée.

— Adoptée ?

— Oui, comme ça. Que faire d'autre ? D'ailleurs, il y a si longtemps : personne ne se souvient de cette histoire ! Même Kumba l'ignore, je pense. On ne se pose pas ce genre de question, ici. Quelle importance ?

Kumba, quelle réussite, la vie ! Te voilà jeune fille dans ta splendeur de miniature. Avec ta peau si claire, ton bonnet rouge fiché coquinement sur le front, ton air enjoué, tu portes la joie en marche, toujours le rire au bord des lèvres !

La troisième épouse du père, Seya Gbodou (toujours les aînées !), grande femme de molle apparence, paraît ingrate et effacée en comparaison de Seya Nantya, première épouse et mère de Sirus. Au demeurant, excellente ménagère, habile en cuisine, elle s'active autour des chaudrons, surveille la préparation des repas de son œil résigné.

Et puis les enfants, il en sort de partout, demi-frères ou demi-sœurs de Sirus. Ils passent entre les jambes, ils rient, ils sautent dans tous les bras. La seconde épouse a laissé à la maison ses deux marmots, à charge de revanche. Le petit garçon porte à son cou la clé du coffre de sa mère, liée à une ficelle. On les cajole comme les autres. Une nichée unique. Les enfants appartiennent à tout le monde.

La grand-mère paternelle de Sirus, mère de son père et d'Oncle Sahr de Séfadou, ne bouge pas du seuil, elle y tient ses quartiers assise par terre et adossée au mur. Cette vieille, très vieille femme, presque aveugle, aux gestes lents, aux plaisirs rares, reçoit des bébés sur ses genoux en berceau et joue avec eux. Elle ruisselle d'amour. Mais d'elle, on éloigne les gamins aux gestes vifs : une bousculade la briserait. Elle semble épuisée de vivre.

Tout le contraire de sa fille aînée, tante Seya, revenue vivre dans le cercle familial après son veuvage. Tante Seya n'a jamais porté dans son ventre que la malédiction de la stérilité. Grande, sèche, elle se déplace avec une grâce affectée chez une personne aussi active. Je ne l'ai jamais vue un instant en repos. Elle manœuvre des moellons de terre pour le maçon, elle carde le coton avec acharnement, elle le file, elle s'occupe en cuisine, elle cajole sans cesse un enfant calé sur sa hanche, experte à consoler les gros sanglots des tout-petits. Tante Seya ? increvable !

Un frère puîné de la mère de Sirus vit, avec sa très jeune épouse, dans une chambre indépendante donnant sur la véranda de devant. Il traîne les séquelles d'un grave accident, arrivé l'année dernière, peu après son mariage : il avait chuté d'un palmier en tirant du vin, il avait perdu l'usage de ses jambes, m'avait raconté Sirus. Je le croyais paraplégique. Heureusement non, il a échappé à la « petite mort ». Il s'agissait probablement de fractures des fémurs ou des tibias, à jamais mal remises. Maintenant, cet handicapé se déplace pendu à deux hautes béquilles. Incorrigible chasseur, il part vers la forêt de son déhanchement d'araignée maladroite. Autrement, il se consacre à son nouveau métier de tisserand. Comme il ne peut plus cultiver la terre, à lui le soin de tisser le fil préparé par les femmes. Le tissage demeure affaire d'homme.

Dans la maison, il y a aussi deux étrangers à la famille. Eyah, le chasseur, petit bonhomme. Il a tout de suite bondi sur Sirius, lui a proposé de l'emmener cette nuit même à l'affût dans la forêt. Sirius, fatigué par la route, a refusé. Partie remise !

L'autre étranger, Gbori, ce surnom signifie *le clair*, gagne sa vie comme journalier. Ce gaillard athlétique, au teint lumineux, effectivement, s'encombre d'une virilité à la fois géante et soumise. Il se comporte en serviteur, cela fait contraste avec la solidité, la noblesse du personnage. Il aide le père de Sirius à construire une maison. Il va de village en village pour gagner maigre argent.

— N'a-t-il pas de champ dans son village ?

— Probablement. Mais il aime voyager. Il doit aussi avoir besoin d'argent. Pour acheter une femme ? La seule façon de se procurer du liquide consiste à s'employer chez les autres.

Les femmes s'affairent à cuisiner les poissons frais pêchés. Nous avons tout juste le temps d'aller à la maison voisine saluer le chef du village.

Il se tient sur son seuil, en train de tisser une natte étalée par terre. Solide vieillard au cuir d'un noir très soudanais et la tête coiffée d'une chéchia autrefois bleue. Nous le saluons, lui et sa famille — d'ailleurs réduite à peu de monde : si j'ai bien compris, la plupart de ses épouses l'ont quitté, son grand fils cultive seul les champs. Ce fils ressemble de façon hallucinante à son jumeau, le joyeux drille farfouilleur de moteur dans le garage de Séfadou. En Afrique, les jumeaux signalent l'attention bénéfique des dieux. Quant au chef, élu, il représente le village, organise les travaux collectifs, les cérémonies religieuses, en particulier l'initiation des garçons.

Sous un seul toit, la vaste maison familiale de Sirius recèle un invraisemblable nombre de petites pièces, séparées par des cloisons à mi-hauteur. Sirius dispose d'une chambre indépendante, donnant sur la véranda de derrière. Y logent actuellement les deux visiteurs, Eyah le chasseur et Gbori l'employé occupent cette pièce. Lui s'installera donc dans la chambre de sa mère. Chaque co-épouse possède sa propre chambre, chacune s'y tient avec ses enfants, sauf évidemment les nuits où elle rejoint son mari selon un calendrier concerté familialement.

— La maison devient trop petite, dit Sirius. Mon père a raison de commencer une nouvelle construction. Il y songeait depuis longtemps. Venez voir !

Nous inspectons le chantier. Au-delà du bâtiment actuel, des murs se lèvent, dessinant la future maison. Des terrassements, un trou de boue compacte. Gbori fabrique des moellons en remplissant d'argile crue un moule démontable ; il tape sur la terre pour la tasser, écarte les cotés du moule, dégage un moellon neuf aux arêtes vives. Il a pris soin de le fabriquer dans l'alignement d'autres moellons déjà mis à sécher. Il les retourne régulièrement pour éviter les fentes. À leur couleur, on peut estimer leur degré de dessiccation. Pour fabriquer les moellons séchés, rien ne vaut l'argile de termitière, très résistante.

Devant la maison, les femmes cuisent sur trois pierres au milieu des poules fascinées par les épluchures. Outils ménagers made in Hong-Kong : seau de métal, cuvette en plastique, plateaux et soupières émaillés. Plus traditionnelle, la calebasse : on y lave le riz avant de le plonger dans une vaste marmite de fonte à trois pieds, comme celle utilisée jadis par ma grand-mère ariégeoise.

Sur trois pierres donc mijotent des plats succulents, variés, toujours pourpres d'huile de palme et relevés de piment sec : la viande ou le légume en sauce. Les convives mélangeront ce ragoût au riz servi sur un plateau. Plat unique. L'huile de palme fait illusion : elle colore les nourritures d'un feu semblable à celui des piments. Ici, on aime le gras, on préfère un gibier chargé de graisse. Je verrai Tante Seya nettoyer de l'index une marmite : elle la récurait soigneusement, suçait son doigt chargé d'huile, partageant cette gâterie avec le bambin sur sa hanche.

— Et votre père ?

- Encore à la ferme. Il va ramener du vin de palme.
- On appelle « *ferme* » les champs défrichés au brûlis et cultivés pendant un an.
- Si on y allait ?
- Pas tout de suite. Il faut manger, d'abord. Lavons-nous les mains !

Le repas nous attend dans la chambre de la mère de Sirius : du riz dans une soupière, de la sauce au poisson dans un bol et un grand plateau. On verse le riz en tas sur le plateau, on le nappe de sauce, et chacun pioche dans le plat. On mange avec la main. L'hôte étranger, cependant, se voit imposer une cuillère. Ici, manger avec la main diffère beaucoup des manières de table indiennes. On ne roule pas de boulette du bout des doigts. Du rebord de la main, on cueille le riz dans sa paume, coincé au gras du pouce, puis on l'enfourne en léchant. Autre différence : Sirius, gaucher, utilise sa main gauche, geste impensable en Inde. Enfin, on boit de l'eau pendant le repas, non pas après seulement.

Nous commençons à manger. Tout le monde s'éclipse sauf, sur le pas de la porte, Safia, le *Répété* : ses yeux s'arrondissent de reproche. Sirius l'invite aussitôt à notre table. Avec un intimidant sérieux, il partagera notre déjeuner, jouissant de son privilège de frère favori.

Rassasiés, nous laissons là notre repas. Les plus jeunes se partageront le plateau. La politesse, d'ailleurs, consiste à en laisser pour les suivants, à ne pas rafler toute la viande ou le poisson, par exemple. On mange lentement, au rythme des autres convives. Sirius décortique du poisson, en glisse de mon côté, du côté de Safia aussi.

- Vous ne prenez pas de poisson ! Mangez ! Mangez !

Se nourrir, quelle grave affaire ! On mange ensemble, en rond autour du même plat. On partage, on mêle les mains en toute égalité, et le repas fournit une occasion péremptoire d'affirmer la fraternité. Cette convivialité devrait favoriser les palabres, imagine-t-on. Mais non : on se tait quand on mange — tout comme en Inde où, au contraire, manger constitue traditionnellement un acte solitaire, intime, strictement personnel, presque honteux ou secrètement protégé : un regard étranger ne suffit-il pas à souiller la nourriture du prêtre ! Les convives indiens s'alignent, sans vis-à-vis. Certains restaurants brahmanes disposent de tables étroites, strictement individuelles, on ne peut pas poser sur leur marbre plus d'une seule découpe de feuille de bananier, plus d'une unique assiette *thali*. L'organisation du repas écarte donc toute sociabilité. Tout le contraire du festin africain.

Mais dans ces si différentes cérémonies du manger, là-bas solitaire et ici collective, j'ai trouvé le même silence, le même recueillement en face des aliments, la même gravité sacrée dans le mystère de se nourrir. Ici, à la fin du repas, on se rince tous la main dans le même bol, signe évident d'égalité dont je me trouve libre et léger, loin des phobies hindoues de pureté, de l'hypocrite dégoût de ceux qui me tenaient là-bas pour intouchable !

On a marié la jeune sœur de Sirius, Seya, il y a cinq mois à la suite de son initiation. Difficile pourtant de lui donner un âge. Elle a souvent l'air triste... Elle resta longtemps faible et même souffrante. Son état maladif a retardé son initiation : normalement, cette cérémonie intervient au tout début de la puberté, plus précoce sous les climats chauds, dit-on. Au retour des vacances de Noël 1978, Sirius nous l'avait annoncé : sa sœur avait subi l'initiation et, dans la foulée, on l'avait nantie d'un époux. Les deux événements se trouvent généralement liés : l'initiation consiste à rendre les filles aptes au mariage par l'ablation du clitoris...

Le père a marié Seya à son plus proche voisin, un ami de son âge, gaillard disposant déjà de deux épouses. Sous le palmier de leurs champs mitoyens, les bons voisins se reposaient souvent ensemble en dégustant le dernier vin de palme. L'idée des épousailles a dû germer là. Seya a parcouru une dizaine de mètres pour passer de la maison de son père à celle de son époux, et ces noces ont renforcé les liens de bon voisinage.

Une affaire sans problème : le mariage ne constitue pas une cérémonie d'importance, comme en Inde.

- Mais comment cela se passe, en réalité ?

— Très simplement, répond Sirius. Les premiers arrangements, les hommes en ont discuté entre eux. Puis le futur marié en a parlé à ses deux épouses. Il faut qu'elles approuvent. D'ailleurs il appartient à ces épouses de demander officiellement la main de leur future compagne. Elles ont apporté les rituelles noix de kola aux parents de la jeune fille, le

mari a versé une dot de dix-sept léones. Ici, en effet, le mari achète sa femme : il dédommage ses beaux-parents du soin de lui avoir élevé une épouse destinée à servir désormais dans sa propre maison ; il compense aussi la perte pour eux d'une personne jeune et valide, précieuse force de travail dans toute communauté familiale.

— Dix-sept léones, votre sœur ? Vraiment bon marché !

Sirus éclate de rire.

— En effet, reconnaît-il, une dot tout à fait symbolique ! En général, plus on estime la fille, plus la somme s'élève. Dans ce cas particulier, il s'agissait de vieux copains, d'alliés, de bons voisins. Ils ont voulu éviter les affaires d'argent. Quelques jours après cette offrande, mes parents ont traversé la cour et conduit officiellement leur fille à la maison de son époux. Voilà tout !

— Il n'y a pas eu de repas pris en commun ? Une fête pour marquer la cérémonie ?

— Non, pourquoi ? Pas de solennité pour une chose si naturelle.

L'initiation, constitue vraiment le moment important de la vie, selon Sirus. Le mariage ressemblerait plutôt à une association. Avant les épousailles, la liberté sexuelle s'exercerait librement entre filles et garçons, et après mariage, la plupart des couples ne se montrent guère regardants sur la fidélité, semble-t-il. Une société permissive, alors ? Pas vraiment. La séparation entre sexes se marque constamment. Difficile de tomber dans la licence. D'ailleurs, la mutilation initiatique des femmes, les écartant de certains plaisirs, les éloignerait du désir.

Sirus a lu Denis de Rougemont. Corneille, Racine ou Lamartine l'ont imprégné des valeurs amoureuses de l'Occident. Il n'envisage pas de prendre plus d'une épouse. Il se promet de lui rester fidèle. Mais en trouvera-t-il une qui n'ait pas subi l'excision ? Il refuse l'amour fonctionnel, tout entier dirigé vers la procréation. Certes, ses études le conduiront à vivre en citadin, proche de médecins, d'hôpitaux. Au village, pour les travaux de la terre, on a besoin de beaucoup de bras ; la polygamie apparaît comme le meilleur système pour assurer des naissances abondantes dans un milieu en proie à une redoutable mortalité infantine dont la mère de Sirus fournit l'exemple typique avec ses trois enfants vivants sur huit naissances. Les urgences économiques imposent du rendement même dans la vie des couples. La dimension sentimentale, métaphysique de l'amour se révèle un luxe impensable ! Aussi, la passion mérite-t-elle d'autant plus de considération quand elle parvient à éclairer deux amants !

Ni courtoisie ni gauloiserie, à ma connaissance. La femme se sent-elle soumise à son mari ? Après son mariage, elle me paraît une personne assez libre de son existence, de ses revenus, grâce à son champ personnel cultivé avec l'aide du mari. Responsable de ses enfants, elle doit cependant les abandonner au père si elle s'avise de quitter le toit conjugal.

Nous nous tenons dans la véranda de derrière, ouverte sur les hautes herbes, la forêt. Sirus vient de s'éclipser un instant, appelé par sa mère. Les enfants me regardent, fascinés. J'aimerais leur tendre la main, lier amitié. Ils se tiennent sur leurs gardes. Je dois prendre le temps de les apprivoiser. Pour l'instant, me suffit le plaisir de m'asseoir à côté d'Eya le chasseur. Il a posé sa main sur mon épaule en proposition d'amitié, au-delà des mots que nous ne partagerons jamais. Nous contemplons ce bref moment quand le soleil s'attendrit avant la tombée de la nuit. Devant nous un oranger porte des fruits couleur du ciel.

— Voulez-vous faire votre toilette ? propose Sirus.

— Volontiers ! la route nous a couverts de sueur, de poussière. Mais comment cela se passe ? Où ? Commencez, je verrai bien. Prenez la serviette dans mon sac.

Je n'ai pas eu l'idée d'emporter deux serviettes. Sirus accepte de partager la mienne. À vrai dire, je n'osais pas la lui proposer. Il l'a utilisée sans demander, tout à fait naturellement. Cela m'a fait plaisir : en Inde la hantise de la pollution rend impensable le partage de l'intimité d'une simple serviette. Ici, on se montre fonctionnel — une serviette sert à s'essuyer, voilà tout — et tant mieux si, par accident, cet usage renforce la familiarité. « Personne chez nous n'a la gale ! » avait coutume de s'exclamer ma pauvre grand-mère ariégeoise, souvent démunie en nids-d'abeilles pour cause de lessive semestrielle.

La toilette se fait comme à Sefadou dans un enclos de palmes tressées, à l'écart de la maison. Au sol, de larges pierres évitent de piétiner dans la boue. L'ouverture, barrée d'une ficelle où pendre les habits, donne sur la forêt déserte. Du seau posé sur les pierres, on prend l'eau à deux mains pour s'en asperger.

— Sirius, passez-moi votre savon !

— Vous avez apporté votre savonnette, non ?

— Je voudrais essayer le savon fabriqué au village. J'en ai vu dans un panier. S'il vous plaît !

— Bon, mais il va vous irriter : vous n'avez pas l'habitude !

— Je dois connaître, Sirius ! Et donnez-moi aussi une de ces boules de crin, cela sert-il à se racler la peau ?

— Vous allez vous mettre en sang, voilà tout. Avec une peau fragile comme la vôtre !

Sirius a déjà fait plusieurs fois allusion à la délicatesse de mon cuir. Déjà, pense-t-il, les insectes m'agressent de préférence à lui. À cause de ma couleur plus claire, de mes odeurs de Blanc ? Ma couenne de Méditerranéen, je la trouve pourtant solidement tannée en comparaison des blonds épidermes suédois. Finalement, Sirius consent à m'apporter savon et boule de crin, sorte de paille dure tirée du palmier, bien entendu.

Le savon, un savon noir fait d'huile de palme et de soude, poisse et mousse mal. Pas assez séché ? Mal dosé ? La soude y a gardé son pouvoir agressif.

Le crin de palme décape la peau. Cela remue violemment les sangs, jusqu'à brûler. L'eau devient ensuite d'une douceur de baptême.

Un demi-seau doit suffire à la toilette. Par ici, l'eau abonde certes, mais dans ce quartier, il faut aller la chercher au ruisseau, la moindre pinte coûte sa peine. Cette parcimonie me convient : dans mon enfance, nous tirions l'eau du puits. Pas question de la gaspiller. Très tôt, les femmes de la maison m'apprirent à respecter l'humble labeur de l'eau.

— Et si nous allions nous-mêmes chercher l'eau pour notre toilette ? avais-je proposé à Sirius.

— Mais non, les femmes s'en chargeront bien !

— Pourquoi leur donner ce surcroît de travail ? Il y a tellement de monde à la maison !

Et comme j'insiste, il précise :

— Nous, les hommes, ne possédons pas le droit d'aller à cet endroit du ruisseau. Domaine réservé ! Seules les femmes peuvent y tirer l'eau.

— Aucun homme ne s'y rend jamais ?

— Pas plus qu'aucune femme ne pénètre dans notre forêt sacrée, lieu d'initiation des garçons...

— Cette partie du ruisseau serait taboue ?

— Taboue ? quel grand mot ! les femmes ont besoin d'un endroit tranquille pour leur toilette, les lessives, les grosses vaisselles. Elles s'assemblent pour ces travaux. Vous-même avez entendu leur joie. Pourquoi déranger leur intimité ? Comme les commères au lavoir villageois, autrefois, dans votre Provence : les hommes évitaient d'y aller. Par tabou ? Non, ils ne s'y sentaient pas à leur place, voilà tout !

— Voici mon père ! annonce Sirius.

Un petit homme s'avance lentement. Il porte des shorts, une blouse paysanne faite d'étroites bandes de tissus à rayures, un chapeau à larges bords en tissu synthétique. Son long nez lui mange le visage, il y pend une moustache poivre et sel. Ses oreilles, surtout, fortement décollées semblent aptes à capter les moindres bruits de la forêt. Un visage à l'air madré. Dans l'ensemble, hormis la couleur de la peau, l'allure d'un paysan auvergnat. Il apporte un bidon plastique : notre ration de vin de palme.

Salutations. Rien d'exceptionnel. Les poignets se serrent.

— Tu as vu la nouvelle maison ?

Le père fait allusion au chantier d'à-côté, cette maison en construction.

- Bien sûr, j'ai vu, dit Sirius. Tu as raison de bâtir. Pour le maçon, combien ?
- Trop cher : soixante léones !
- À ce prix, il doit bien travailler !
- Hé bien, pas tellement ! Je n'en ai pas trouvé d'autre, voilà tout. Celui-là n'écoute

pas.

Deux verres ont surgi. Sirius verse le vin. La politesse exige de remplir généreusement les verres, jusqu'à ras bord. Il me tend le premier.

- Mais non, à votre père : il revient du boulot, lui !
- Il y a déjà bien goûté sous le palmier, n'avez crainte ! Buvez, cela lui fera plaisir.

Ce vin glisse dans la gorge son aigrette mélancolie... On se dépêche de boire pour passer son verre au suivant dans l'ordre des préséances : l'hôte étranger, le fils revenu, Eyah le chasseur — mais ce musulman déclaré ne boit jamais d'alcool, du moins en public — enfin Gbori le journalier. La mère de Sirius apparaît, aussitôt son fils lui tend affectueusement son propre verre. Il invitera aussi Safia à y tremper les lèvres.

Comme nous savourons le vin de palme, le voisin beau-frère, mari de Seya, revient à son tour des champs : sa face de colosse s'éclaire d'un sourire à la dimension de sa force. La largeur de ses mâchoires dépasse celle de son crâne, ce trait lui donne un air vaguement simiesque. Aussitôt rentré des champs, il quitte ses haillons de travail, revêt une vaste djellaba noire brodée de fil doré. Son aspect brutal s'évanouit, le voilà devenu prince à fière allure, sauvage et puissant dans ces atours nobles.

Bien entendu, nous l'avons longuement salué. Il s'assoit sur une natte au centre de sa cour au milieu de ses biens. Cet homme riche possède deux maisons : l'habitation principale où vivent ses trois femmes et les enfants, et en face, une maison plus petite, fort soignée avec sa véranda surélevée interdisant l'accès aux poules ou aux chèvres ; elle se compose de deux chambres seulement : la sienne et celle de son fils aîné, gaillard naïf, vraisemblablement un peu demeuré.

Le père de Sirius va faire la causette. Le gendre reste assis sur sa natte et le beau-père se tient debout, la tête dans les épaules. Un dialogue grave, sans mouvement. Curieux ! le père de Sirius montre trop de respect pour son ami et gendre, me semble-t-il. Lui demande-t-il un service ?

Mais, je le remarquerai plus tard, le père de Sirius garde toujours la tête dans les épaules, cette attitude lui donne faussement cet air humble. Il ne paie pas de mine — pourtant, sa vie de bourlingueur, je la devinerai par bribes, le destinerait plutôt à bomber un torse de conquérant.

Un peu plus tard cependant, à la nuit tombée — elle tombe tôt sous les tropiques, régulièrement vers les six heures et demie — on me l'annonce : je logerai chez le beau-frère, dans sa propre chambre. Il me la cède, le temps de mon séjour. Voilà donc le sujet de la palabre respectueuse ! Je proteste : pourquoi déranger une autre famille ? À vrai dire, Sirius comptait me laisser sa propre chambre, mais puisque Gbori et Eyah le chasseur l'occupent, bien forcé de changer ses plans !

Mon sac de voyage se trouve transporté dans *ma* chambre à mon insu. Le beau-frère a disparu. Aucun moyen de le remercier immédiatement pour son hospitalité. À la lueur des lumignons à huile, je découvre une pièce spacieuse et luxueuse. Y trône un vaste lit... en formica !

- Un meuble en formica ici ?
- Oui, son frère travaille dans les mines de diamant : il lui a fait ce cadeau.
- Mais comment l'a-t-on apporté au village, ce lit ?

— En taxi-brousse puis sur la tête des porteurs. Comment nous parviennent, croyez-vous, tôles ondulées, sacs de chaux, vaisselle ?

La maisonnette s'orne d'ailleurs d'un crépi lissé, solide, probablement de la latérite mêlée à du ciment. Dans la chambre, une vaste table, des portemanteaux chargés de frusques, deux fusils de fabrication locale, des ballots divers. Le tout très propre.

— Vous voilà chez vous, dit Sirius. Je vous y abandonnerai pour la nuit : Je ne peux pas dormir dans la chambre du mari de ma sœur. Acte inconvenant comme un inceste. Cela ne se fait pas.

Lui, il dormira sous son toit, dans la chambre de sa mère. Il partagera le lit étroit de Safia avec quelques demi-frères.

— C'est leur plaisir : dormir avec leur aîné. Parfois, dans leur sommeil, ils s'oublient, ils me pissent dessus ! dit Sirius en riant.

— Et alors ?

— Hé bien, ça sèche !

Nous continuons à vider notre bidon de vin dans ma nouvelle chambre. La mère de Sirius nous apporte une lampe à pétrole, du genre lampe-tempête et je ne peux m'empêcher d'y songer : cette lampe comme son pétrole, comme tout ce maigre confort, il fallut longuement tout porter à épaules d'hommes jusqu'à ce village de brousse. Précieuse lumière ! Nous en profitons pour déballer les cadeaux, les offrir. Sirius ne désirait pas les distribuer avant la nuit, gage de discrétion, afin de ne pas susciter les jalousies.

Il donne le métrage de tissu à sa mère. Elle saute de plaisir, esquisse deux pas de danse et tape dans ses mains : ainsi manifeste-t-on la joie, la grand-mère ne m'avait pas accueilli autrement tout à l'heure. Seya Nyanta se drape du tissu pour mieux l'admirer puis bondit dans mes bras en jubilant comme une petite fille. Même scène pour les feuilles de tabac — mais tout d'abord, elle en donne un paquet au beau-frère, son gendre. Il vient d'entrer dans la pièce.

— Offrez-lui aussi du vin, qu'on trinque !

Conciliabule. Il refuse, il a assez bu.

— Il a honte, dit Sirius.

— Honte ? Pourquoi donc ?

— Il n'ose pas. Pudeur ? Respect ? Je ne sais pas, avoue Sirius. Mon père et lui ont connu le temps de la colonisation.

— Par ici, elle ne devait pas peser lourdement !

— Qu'en reste-t-il dans leur tête ? Notre génération a amorcé le virage. Mais les plus anciens ?

De fait, nous ne parviendrons pas à convaincre un aîné de partager notre repas. Même le père de Sirius, mon hôte en définitive, s'arrangera pour éluder toute invitation.

— S'ils accueilleraient un noir, oui, ils accepteraient de manger avec lui, pense tout haut Sirius.

— Racisme, alors ? Vous m'étonnez !

— Pas du tout ! Vous leur paraissez tellement étranger : un Martien !

Le beau-frère s'est déjà éclipsé. Finalement, Eyah le chasseur partagera notre repas ; il espère encore fléchir Sirius, l'entraîner à la chasse dès cette nuit. En vain ! L'autre se montrera inflexible : trop fatigué. Il y aura toutes les vacances pour traquer le gibier.

Servi dans ma chambre donc, le repas du soir se révèle double : d'une part, la préparation déjà goûtée cet après-midi, servie par la mère de Sirius, et d'autre part, un plat envoyé par Seya, la sœur de Sirius : dans la chambre de son mari, elle devient notre hôtesse. Cette attention gourmande réjouit son frère mon ami.

Bonne occasion de savourer la subtilité de la cuisine africaine ! Voici la même base de poissons, ceux-là mêmes pêchés tout à l'heure dans le ruisseau, cuisinés l'un par la mère, l'autre par la fille. On s'attendrait à d'infimes nuances, au-delà de la commune abondance en huile de palme. Pas du tout. La préparation maternelle, rude, forte, décisive en couleurs et en épices, met des trompettes dans la bouche. Après une première bouchée mièvre, certes, à la suite de ces cuivres, la sœur nous régale d'une mélodie à la harpe, tendre, fragile, délicate, subtile. En définitive, cela reflète assez bien leurs deux caractères.

Dans la chambre du beau-frère, il y a trois chaises de bois. Elles me poursuivront pendant tout le séjour. Il se trouvera toujours quelqu'un pour nous les apporter au moindre arrêt dans les parages. Une pierre, un escabeau villageois, une natte paraîtraient indignes de moi.

Bonne nuit ! Sur la table, un seau d'eau, un gobelet pour la soif. Il fait torride sous ces tôles accablées par le soleil de la journée. Lampe éteinte pour déjouer les moustiques, j'ouvre l'étroite fenêtre à la fraîcheur du maigre clair de lune.

Je songe à ce village. Dans mon pays, l'hospitalité prenait des formes différentes. S'agissait-il de la même générosité, de la même joie d'accueillir l'étranger ? Je songe au monde figé d'autrefois, d'avant les brassages de population de notre siècle. Les cœurs ouverts malgré tant de froid !

Dans la nuit s'élèvent des voix aiguës, des voix de tête. Je les connais bien depuis l'Inde. Des jeunes filles commencent un chœur. Cette mélodie stridente s'accorde aux bruits des insectes s'appelant à travers les ténèbres. J'imagine Kumba chanter, plus fort parmi elles, cette chanson comme un appel.

Au village

Le jour se lève d'un bond sur des crissements de pas, des raclements de gorge, des bouffées de feu de bois.

La véranda de ma chambre s'ouvre comme un théâtre sur ce moment où la lumière encore imprécise laisse savourer l'accalmie entre les insectes sonores de la nuit et ceux du jour. Une femme balaie les espaces communs, d'autres au foyer activent des nourritures. Toutes mâchent un bâtonnet, s'en nettoient les dents et la langue. Elles délivrent les poules impatientes, tenues prisonnières pendant la nuit à l'abri du renard dans leurs paniers enclos. Le beau-frère colosse, accroupi au milieu de la cour, se savonne la bouche avec application. Chacun se salue d'un geste, d'un sourire muet, respectueux du matin. Au-delà, le père de Sirius s'affaire déjà en son chantier : bêche en main, il entasse l'argile à utiliser comme liant. Il travaille sans rien voir autour de lui, obstiné. Il a déjà trouvé son rythme de la journée.

On a dû prévenir Sirius de mon apparition. Le voici.

— Vous nous avez entendus cette nuit ? demande-t-il.

— J'ai roupillé comme un pilier. Pourquoi ?

— En pleine nuit, vers deux heures, Eyah a ramené sa chasse. Nous avons nettoyé le gibier, deux belles prises. Venez voir !

Des pailles carbonisées jonchent le sol.

— Vous brûlez le gibier avant de le découper ?

— Mais non, il fallait bien voir clair.

Dans le vaste coffre à nourriture trônant dans la pièce centrale de la maison, une grande bassine contient les pièces de viande vidées de leurs entrailles. Posée dessus, la tête d'une de ces biches naines, si communes ici, appelées biches aboyeuses car leurs cris ressemblent tout à fait à celui des chiens.

La mère de Sirius empoigne un cuissot et l'apporte à sa fille. Elle nous propose du jus de palme, récolté par le père dès l'aube avant que les feux du soleil ne poussent en vin la fermentation des sucres. Nous réveillons donc nos esprits animaux avec cette boisson douce de la nuit. Des plantains frits passent dans un plat.

— On les a achetés chez un voisin, nos bananiers ne donnent pas encore.

La bâtisse en construction se dressera presque en face de la maison actuelle. Pour l'instant, les murs sortent à peine du sol. Cette habitation ne comportera que trois pièces donnant sur une véranda centrale. Un plan tout simple : un modeste rectangle.

Le père prépare le liant. Il mêle l'eau à l'argile. Cette épaisse boue servira de mortier pour fixer entre eux les moellons de terre.

Plus tard, entreront en chantier Gbori, tante Séya et, enfin le maçon. Ce dernier se la coule douce, il ne s'aide pas du niveau, ni même du fil à plomb. Son habileté le dispenserait-elle d'employer ces outils élémentaires ? Pourquoi diable le père de Sirius croit-il avoir besoin

d'un maçon déclaré professionnel ? Lui-même bâtirait certainement plus droit. Une trueller lui coûterait moins cher que les heures de ce maladroit ! Le maçon occuperait-il, comme le forgeron, une fonction sacrée ? Non, d'une telle mission, je n'ai jamais entendu parler.

— Cette maison, mon père va la recouvrir de chaume, dit Sirius. Il n'aura pas assez d'argent pour la tôle ondulée. L'année prochaine ?

Gbori travaille torse nu. Il a aussi retroussé les jambes de son pantalon. Il piétine la boue pour lier le malaxage. Son mouvement me rappelle l'étrange danse de mon grand-père provençal dans son fouloir à raisin à Pégomas. Comme je l'enviais ! Il ne m'y invitait jamais, moi son inséparable : il tenait le vin pour sa liturgie intangible, pas question d'y mêler des enfants ou des femmes ! Il tirait ainsi la plus horrible des piquettes dont, nectar de mémoire, ma nostalgie demeure à jamais assoiffée. Pour l'heure, Gbori mène semblable danse sacrée, faisant ainsi rimer entre mes continents l'élévation d'une maison et l'élevage d'un vin. Son torse nu révèle parfois son dos. Il y porte les fines scarifications de l'initiation kono, faites d'alignements de cicatrices jumelles, analogues au signe d'égalité « = », et dessinant une sorte de croix de Lorraine, une branche à la nuque, l'autre sur les reins. Le montant de cette croix suit la colonne vertébrale. Les femmes portent les mêmes graphismes, me semble-t-il. Mais chez elles, les branches de la croix m'ont paru monter, tandis qu'elles s'inclinaient chez les hommes. S'agit-il d'une règle significative ? ou plutôt de hasard d'exécution ? Pour réaliser ces cicatrices jumelles, a-t-on utilisé ces épines, véritables aiguilles, régulières et agressives, bordant la hampe des palmiers ?

De ces dessins, je ne connaîtrai jamais la signification. Y en a-t-il une, d'ailleurs ? Sirius se montre très discret à ce sujet : secret, tabou, l'événement capital de sa vie ! La confiance d'amitié s'arrête à ce seuil : l'appartenance au clan.

— Nous devons aller faire nos politesses au village, dit Sirius.

Nous y partons tous deux seulement. Gbori travaille au chantier, Eyah le chasseur dort encore, Safia a rejoint ses copains en forêt. En passant, nous désirons saluer le chef, mais trouvons sa maison fermée.

Le gros du village, enfoui sous les arbres, se situe à trois cents mètres à vol d'oiseau de notre banlieue. Pour y parvenir, il faut traverser un petit val, saut-de-loup escarpé, en empruntant un sentier noir de chlorophylle. La forêt ? Pas du tout : une plantation. Sous la futaie, poussent des arbustes de sous-bois, les caféiers, heureux à l'ombre.

Au passage, Sirius botanise. Il m'indique les essences inconnues, comme celle du kolatier, bel arbre sombre aux longues feuilles vernissées. Celui-là, on vient d'en récolter les précieuses noix. Le kola joue ici le rôle du bétel en Inde, ou mieux de l'arec : stimulant, coupe-faim, il s'émiette et se mâche toute la journée, il s'offre pour provoquer de favorables auspices.

Sur les troncs, sur les hautes branches, s'accroche un tapis de parasites végétaux : lianes, fougères aériennes, lichens géants, orchidées. Lumière d'église et silence traversé de recueillage, la démesure des arbres suscite une poignante magie.

Passé le ruisseau, un rocher abrupt, monstrueux, se dresse semblable à un mammoth pétrifié entre les hauts troncs. Notre sentier le longe. Un renforcement de la falaise abrite un autel votif de tôle et de bois.

— Pour nos sacrifices annuels, dit Sirius laconiquement.

À quel Dieu ? Je ne veux pas le lui demander, je n'entends provoquer la susceptibilité de quiconque se tient dépositaire de secrets d'initié. D'ailleurs, cela m'intéresse-t-il vraiment ? La belle affaire théologique que d'ajouter le nom d'un Dieu au répertoire de tous les autres ! Ici, la divinité se dilue dans un lointain inaccessible aux vivants : les ancêtres seuls ont pouvoir de l'atteindre : ils jouent donc les intermédiaires obligés. Mais les ancêtres peuvent

parfois se révéler étourdis, capricieux, jaloux... Humains, en quelque sorte. Les sacrifices s'emploient donc à fléchir ces puissants intercesseurs. Où cela se passe-t-il ?

— On monte sur le rocher, dit Sirius.

— Mais par où ? Vous escaladez cette paroi inaccessible ?

— Par-derrière on peut grimper facilement. Au sommet, on atteint une sorte de petit temple comme celui-ci.

Il ne me propose pas d'aller y voir. La présence d'un non-initié profanerait-elle ce lieu consacré ? Comme celle des non-brahmanes dans le *garbha-griha* du temple hindou, ou les doigts d'un laïc dans un tabernacle catholique. Si le serment du secret ne le tenait pas, Sirius me conduirait là-haut. Et alors ? À coup sûr, mes yeux ignorants ne découvriraient rien de significatif : trois bouts de tôle et de bois, qu'on appellerait autel votif, voilà tout.

Le village s'étend sur une pente légère, cerné par la forêt et les collines. Il prend ses aises. Dans leurs chaumières rondes, d'un ocre chaleureux, les adultes nous attendent avec le sourire. Les enfants, eux, terrorisés par les contes de revenants, ont aussitôt filé se cacher sous les arbres. Depuis hier au soir, traînée de poudre, personne n'ignore qu'un étranger séjourne chez Sirius. Aucun n'a osé passer dans notre quartier. Il appartient aux visiteurs de faire les premiers pas et de venir serrer les mains. Nous les serrons.

Nous allons systématiquement d'une famille à l'autre et prenons toutes les mains. Personne ne dépasse son seuil pour nous accueillir plus vivement : une telle impatience ne paraîtrait pas polie. Il appartient aux arrivants de venir à leur gré. La courtoisie exige de ne pas outrepasser son tour de salutation. Même les bons copains de Sirius, comme Georges, l'attendent devant leur case.

Une dame âgée, on devine son ancienne beauté impérieuse, tourne vers nous des yeux blancs de cataracte. Plus loin sous une véranda, un homme gît paralysé, le cou enveloppé d'emplâtre d'herbes : tombé d'un palmier, encore un ! Il ne présente aucune blessure apparente.

Autrement, la belle santé des corps à demi dénudés : bébés jouant aux mamelles, hommes calmes, femmes amples, dignes vieillards ! Et puis spontanément les sourires. Ils m'étonneront sans cesse, les sourires ! J'avais oublié cette faveur impossible dans l'Inde paralysée par la hantise de l'Intouchable. Sirius me présente longuement à deux aïeux, ruisselants de sagesse et de poils blancs : les deux assistants du chef.

— Pour un si petit village, quinze à vingt familles, le chef dispose de deux adjoints ?

— Mais oui ! En cas d'urgence...

Plus probablement, dans les cérémonies religieuses, ces deux vénérables ont préséance sur les autres. Devenus trop faibles pour travailler la terre, les voilà retraités en quelque sorte, donneurs de conseils et vaguement craints, car ils ne tarderont guère à passer au redoutable statut d'ancêtre.

— Voici ma maison natale, dit Sirius.

Il me montre une case ronde au chaume usé. D'autres gens, amis ou locataires, l'habitent aujourd'hui.

— J'y ai passé mon enfance. Depuis trois ans seulement, nous habitons la grande maison de mon oncle. Ce coin, ici, je m'y sens vraiment chez moi.

Seules fleurs de tout le village, un massif d'amaryllis à large corolle blanche pousse devant une étrange construction, une sorte d'abri de chaume trop bas pour qu'un humain s'y tienne debout. Dans un coin de cet espace couvert, quelques galets en forme d'œufs garnissent un nid en terre sèche appuyé sur un pilier de bois emmaillotté d'une natte. Des brins de paille jonchent le sol.

— Voici le temple à l'intérieur du village. Il se trouve en rapport avec d'autres lieux sacrés cachés en forêt. Le massif de fleurs, par exemple, donne la direction du rocher-mammouth. Nous terminons ici les sacrifices.

À côté de l'abri, il me montre un piquet enveloppé de ronds de paille tressée. Je n'y aurais prêté aucune attention.

— Lors des sacrifices annuels, ces anneaux de paille se placent sur la tête pour porter nos offrandes, des poulets. Du rocher où on leur tranche la gorge, nous venons ainsi en procession jusqu'à ce temple. Le chef mène la cérémonie et, à sa suite, chacun doit enfile son anneau à ce piquet après avoir déposé ici son animal sacrifié.

Un temps. Il me laisse imaginer la gravité de la cérémonie. Le sens, toutefois, m'en échappe. Les participants y voient-ils plus clair ? J'en doute.

— Tout le monde assiste à la cérémonie ?

— Bien sûr, tout le monde !

— Les femmes aussi ?

— Ah non ! Elles ne montent pas au rocher. Les enfants non plus. Seuls les initiés masculins ont ce privilège. Mais après, dans le village, le rituel se déroule publiquement.

— Vous m'avez présenté le chef et ses adjoints. Mais quelles matrones dirigent la communauté des femmes ?

Sirus ne répond pas à ma question. Aucun intérêt. Cela ne le concerne pas. Il l'ignore certainement. Un peu plus loin, une dame nous offre des bananes. Assis sur le muret d'une véranda, nous les partageons, les dégustons, les offrons. Georges, le copain d'enfance, nous a rejoints : court, râblé, rieur, le visage illuminé d'intelligence. Il parle krio. Passe une jeune femme fine comme une miniature. Elle nous sourit. Sirus tape sur l'épaule de son copain.

— Bravo, Georges, tu as bien choisi ta femme ! dit-il. Je la trouve charmante, tu sais ! Avoue-le, tu apprécies surtout les p'tites femmes de poche, toi !

— À ma taille, pardi ! Elle et moi, on forme un couple assorti confortablement : on ne prend pas de place !

Georges a reçu le don de la joie contagieuse.

Sirus, lui, préfère les femmes élancées. En route, il me désignait comme particulièrement désirables ces longues et souples statues mandingues, réputées avec raison pour leur beauté de flamme — doublée (mais cela ne s'avoue guère) de leur valeur économique, car solidement bâties, elles se débrouillent hardiment dans les durs labeurs de la rizière.

Pourtant, dans la compétition villageoise, l'épouse de Georges, petite femme-poupée, femme-fleur-bleue, femme-enfant, recèle sous ses apparences fragiles, une obstination sans nonchalance, une vivacité conquérante.

Sirus et Georges rient ensemble en se tenant par l'épaule.

Une famille prépare l'huile de palme.

Le palmier à huile porte en régimes serrés des fruits d'un rouge sombre, analogues à de grosses dattes vernissées. De leur pulpe d'un bel orange vif, très grasse, fibreuse et résistante, les villageois tirent la précieuse *huile de palme* fournissant nourriture et éclairage... Cette datte enferme aussi un noyau d'une extrême dureté. Quand on parvient à le briser, on en extrait une amande dont les techniques modernes permettent d'exprimer une huile très fine, *l'huile de palmiste*, exportée pour la fabrication des cosmétiques. Les villageois trop éloignés des routes pour vendre ces noyaux aux usines, les laissent perdre.

Extraire l'huile de palme de la pulpe selon les méthodes traditionnelles, exige des travaux longs et collectifs. On laisse d'abord s'attendrir les dattes après leur cueillette en les entassant un bon mois sous une natte. Puis on les pile dans des mortiers sur pied, de la largeur d'un tronc, avec le long pilon manié debout, broyeur universel de la cuisine africaine. Ainsi se séparent les noyaux de la pulpe. On obtient une pâte rougeâtre, reversée dans une bassine. À ce moment, un à un, on en retire les noyaux de palmiste, besogne peu pénible, réservée aux anciens sous l'œil plus perçant d'une jeunesse. Enfin, on jette cette pâte de pulpes dans l'eau bouillante d'un chaudron géant, on l'y malaxe à plein feu : cette opération sépare l'huile des fibres. Corvée d'enfer, il ne reste plus qu'à écumer à la louche la bonne huile rouge et odorante, lourde des soleils, l'huile de palme.

Ces travaux d'équipe se passent en chansons, en bavardages. Les passants s'arrêtent, jettent quelques mots de politesse, une plaisanterie fuse et la bonne humeur repart. Aucun travailleur ne se fixe à un poste. On passe du pilon au chaudron, on s'octroie de petits repos, on se relaie, et surtout on grignote la friandise des dattes blettes, grasses, fondantes. Leur

couleur rouge marquera longtemps ma peau claire autour des lèvres : ces taches amuseront, je passerai pour un gourmand.

Un villageois se lève au milieu des rires.

— Ils ont attrapé un serpent !

L'homme va chercher un bambou dressé contre sa case. Il y a ficelé un long serpent d'un vert éblouissant. Décapité. Écailles douces au toucher, et surtout cette couleur : le paradis aurait-il couleur verte, il s'agirait de ce vert-là.

— Que vont-ils en faire ? Le manger ? Traiter la peau ?

— Mais non, pour rien. Pour s'amuser.

La peau ? Je n'ai vu personne ici travailler le cuir. À peine deux ou trois peaux de biques utilisées comme nattes. La peau du gibier se cuit souvent. Celle de la biche, débarrassée du gros de son pelage ras, fournit, couenne élastique, un morceau favori.

Nous quittons le village par un autre sentier jusqu'au verger de café appartenant à Sirius, à côté de celui de son père. Pendant l'année scolaire, le père l'entretient pour le fils, à charge de revanche pendant les vacances. Le caféier se préfère sur les douces pentes boisées. À la moindre pluie, la proliférante végétation sauvage étouffe ces timides arbustes : il faut sans cesse éclaircir, aérer. Cette culture exige des travaux obstinés. Quand le caféier se met lui aussi à croître exagérément, on lui plie une branche ou on la casse à moitié. Les pousses reprennent plus bas, offrant leurs cerises à la portée des doigts du cueilleur. On cultive ici la seule variété *robusta*, solide et résistante comme son nom l'indique, mais de goût médiocre selon les amateurs. Il fournit, m'a-t-on dit, une base à des mélanges plus subtils dans les cafés en poudre. De cette petite plantation, Sirius tire annuellement une somme même pas équivalente aux plus bas salaires mensuels à Freetown, son maigre argent de poche de boursier à l'Université.

Dans ce village si loin des routes carrossables, graines de café et de cacao constituent les seules cultures commercialisables : leur prix de vente justifie le long et pénible transport à dos d'homme. Cependant, les villageois ignorent le destin de leurs récoltes : ils n'ont jamais bu de café ni mangé de chocolat.

Difficile pour mon œil si mal exercé, de distinguer vergers de sous-bois et forêt profonde. Nous suivons des sentiers obscurs. Sirius se sent dans son élément. Il me raconte son exaltation de défricher la forêt en solitaire, de se griser des violents effluves des arbres abattus, de se coltiner avec une végétation vivante et grandiose, véritable hydre chlorophyllienne — et aussi le bonheur du repos sous le palmier dont on déguste la sève comme de la forêt buvable.

Le palmier à huile, l'éléis, abonde dans la forêt. Un vrai chiendent ! Il ne possède pas l'élégance racée des cocotiers asiatiques. Son tronc épais et hirsute, ses palmes touffues et ramassées le font paraître trapu. Il n'en montre pas non plus la courtoisie : hampes bardées d'épines redoutables (malheur aux singes !), sous-bois brouillons, rameaux d'un vert moins exalté, musique moins subtile... J'ai longtemps écouté le froissement des palmes d'un jeune cocotier planté devant ma table de travail, en Inde. Son bruit de ruisseau traversait nos nuits sereines, devenait appel de torrent à la levée du vent. Je le sentais ami, compagnon de la page, attentif comme un chat. Cette complicité a rendu mon cœur injuste en faveur des cocotiers.

De toute façon, palmier à huile ou cocotier fonctionnent tous deux en vache à lait universelle, fournissant des produits bâtisseurs de civilisations.

Du palmier, on tire l'huile. On en tire aussi le vin. Ses palmes tressées servent de matériaux dans la construction, cloisons légères ou toitures. Son tronc droit, solide, fibreux, fournit des colonnes. En pelant la hampe des palmes, on obtient une sorte de rotin, matériau des nattes — et le cœur de la hampe s'utilise pour fabriquer des meubles comme ces tabourets liés par des chevilles de bois. Les barbilles elles-mêmes feront des paniers. Cet arbre pousse la complaisance jusqu'à fournir le matériau utile à le dépouiller : à partir des fibres de sa hampe tressées en cordage, le paysan fabrique une sorte de lâche ceinture passée autour du tronc. Il s'y glisse, l'ajuste à sa taille et prenant appui tantôt sur les reins, tantôt sur ses pieds

collés au bois, escalade l'arbre par petits bonds rapides en manœuvrant cette ceinture. Ces acrobaties provoquent beaucoup de graves accidents. Malheur à l'ivrogne impatient ou étourdi qui néglige de vérifier la solidité de son harnais !

Une partie de l'initiation masculine consiste, je présume, à apprendre les techniques liées au palmier. Comment grimper au tronc. Comment tisser une natte. Comment tirer le vin. Comment atteindre les régimes de fruits. Prérogatives mâles. Les scarifications, doubles comme les morsures d'insectes, auraient-elles le but d'aguerrir les adolescents aux attaques des infernales fourmis noires ou, plus redoutables encore, aux assauts des fourmis rouges aériennes ? Ces dernières collent des feuilles pour établir leur colonie de nids dans les branches des arbres. Qu'un grimpeur s'imisce dans leur territoire, elles accourent, se répartissent subrepticement sur son corps puis, comme mues par un ordre unique, toutes ensemble, elles mordent. Résister à cette terrifiante agression exige un sérieux entraînement à la douleur. Les blessures de scarifications y préparent-elles ?

Si la femme se place dans le principe de l'eau, l'homme se situe, grâce au palmier, dans celui du vent, autant dire de l'air. Le plus simple des *yantras*, semblable à une étoile de David basculée dans l'espace, propose le même symbolisme dans l'hindouisme.

Condamné le palmier s'il doit donner du vin : dans une gourde calebasse fixée en haut du tronc, juste sous le bouquet de palmes, un trou creusé au cœur laissera couler sa sève goutte à goutte. Cette saignée produit deux à trois litres alcoolisés le soir et autant, mais fort peu fermentés, le matin. On ravivera cette blessure quotidiennement pour l'empêcher de cicatriser. Rituellement, le récoltant goûte son vin là-haut, entre ciel et terre, avant d'en remplir un bidon mieux adapté à l'acrobatie du retour au sol ferme. Ce traitement épuise les arbres rapidement. On voit beaucoup de palmiers la tête basse, à l'agonie. Pourtant, on n'ignore pas ici la technique utilisée en Asie : couper seulement la tige portant régime de fleurs. Cette méthode ne prive que des fruits à venir et conserve l'arbre. Selon les véritables connaisseurs, ce vin de tige goûte moins, la qualité de la sève différant selon l'endroit du soutirage.

Le plaisir de boire ne se borne pas à la boisson. On choisit un palmier agréablement situé, un cocon de verdure. Deux ou trois amis pourront s'y réunir dans la fraîcheur de la forêt, un peu loin des fermes, des femmes. On y savoure entre hommes un bonheur de tonnelle.

En travaux

Le chantier s'active autour de la maison en construction. Le mince maçon joue avec la truelle, satisfait. Les autres triment pour de bon : Gbori mélange la gadoue dans son trou, le père répand cette boue en mortier, et tante Séya, démarche de princesse, transporte des moellons sur la tête. Le maçon prend le temps de blaguer, geste en l'air. Il tire sur sa bouffarde. Il ne se soucie guère des pluies menaçantes. Le père lui répond par monosyllabes, respect agacé.

À l'ombre d'une case, un vieillard aveugle fabrique une natte. De peau très noire, d'une effarante maigreur, on dirait un paquet d'os calcinés jeté sur une touffe de paille. Ses doigts aux gestes recueillis, tâtonnants, éperdus, semblent triturer du vide.

Je ne sais pas si les femmes façonnent des nattes. Je n'ai vu que des hommes s'appliquer à ces travaux de vannerie. Ils utilisent des matériaux simples. La trame ? De fines lamelles de fibres obtenues en épluchant la hampe du palmier, assez semblables à du rotin. Une sorte de raphia fournit la chaîne : il s'agit des pellicules d'une herbacée, pelée verte d'un coup d'ongle, puis assemblées en fils roulés sur la cuisse du plat de la main.

La technique par contre exige de la patience. Entre deux petits piquets fichés en terre, on tend la chaîne centrale, six fils entre lesquels on entrecroise les fibres de trame. La seule tension des premiers fils serrés par cette ébauche de tissage ajuste l'assemblage et permet de continuer le nattage. Pour aligner régulièrement les trames au long de la chaîne, l'aveugle a inventé une mesure à sa main : il saisit les extrémités de deux fibres voisines et les réunit devant son visage, joignant les paumes comme pour une prière en attitude de recueillement.

Ces nattes serviront aux invités accueillis lors des fêtes d'initiation. Plus raffinées, elles s'offrent en cadeau.

La mère de Sirius vient parler en aparté à son fils. Manifestement, des problèmes viennent de surgir.

— Gbori veut partir demain, m'explique Sirius. Pourtant, mon père a encore besoin de lui pour le chantier de la maison. Il craint qu'on ne le paye pas.

— Mais pourquoi ?

— Je ne comprends pas. Bien sûr, mon père lui règlera son salaire tout de suite, il ne doit pas se faire du souci. Il faut que je lui parle. Ma mère me l'a demandé.

Je prends prétexte de me reposer un moment. Cela permet à Sirius de régler l'affaire. J'entends des palabres chuchotées. Finalement Gbori ne partira pas. En fait, il désirait recevoir chaque soir sa paye de la journée. Un salaire palpable. Il sait mal calculer sur une période aussi longue qu'une semaine. Demain, jour de congé car il faudra laisser sécher la construction avant de charger d'autres rangs de moellons, Gbori nous accompagnera dans la forêt. Le vin de palme aidant, il se livrera alors un peu :

— J'ai travaillé pour un homme dans mon village. Il ne pouvait pas me payer au jour le jour. Il me promettait de me régler lorsqu'il aurait vendu sa récolte. Hé bien ! de sa récolte, il en a seulement tiré 40 léones. Trop peu, prétendait-il. Il a refusé de me donner le moindre argent ! J'avais trimé pour rien.

Il n'en parlera plus ensuite. Pourtant, on le sentira encombré de soucis inavoués. Il a besoin de cet argent, à l'évidence.

Physique de conquérant au cœur battu d'avance, Gbori le mercenaire ! Grand type silencieux et humble, s'asseyant de lui-même en bout de table, où se trouve peut-être sa place, je ne sais. Il ne jouit pas du statut d'hôte. Quand nous boirons, la coupe lui reviendra toujours en dernier, même ici où préséances et hiérarchies ne préoccupent guère.

Le chef du village vient s'asseoir au bord de ma véranda. Nous n'avions pas manqué d'aller le saluer chez lui. La courtoisie lui commande, j'en ai l'impression, de rendre en retour visite à l'hôte étranger pour échanger quelques mots.

L'origine de Yamadou ? il l'ignore. Ou bien feint-il de l'ignorer ? Cela ne l'intéresse guère. Lui, il tente plutôt de me situer. Comment me désigner, par exemple ? Mon nom, Robert, lui paraît difficile à prononcer. Il essaie plusieurs fois. Le mot roule étrangement dans sa bouche.

— Cadet des enfants dans ma famille, chez vous je m'appellerais Tamba, Tamba Robert.

Quelqu'un lance sur le ton de la plaisanterie :

— Tamba Yamadou !

Tout le monde s'esclaffe.

— Tamba Yamadou, si vous voulez ! dis-je. Le nom sonne bien.

Sirius traduit, chacun rit à l'écouter parler cette langue inconnue bardée de noms familiers. Alors le chef, devant tous, m'apostrophe :

— In'té, Tamba Yamadou !

Et tous de l'imiter : « In'té, Tamba Yamadou ! »

Salut, Tamba Yamadou !

Ainsi le chef m'a-t-il baptisé.

Depuis, dans ce coin perdu de forêt en Afrique, je m'appelle Tamba Yamadou, on m'a offert le nom du village. Je l'ai ajouté fièrement à tous ces noms que j'ai gagnés au fil des ans, mes chers surnoms d'école ou d'affection, titres et sobriquets où je retrouve plus mon singulier qu'à travers l'identité officielle qu'on nous impose avant de commencer à vivre.

La construction de la route obsède le chef.

— Il nous la faut, assure-t-il. Nous y travaillons tous les samedis. Vous l'avez vue en venant ?

— Le gouvernement vous aide-t-il ?

— Non. Pourquoi ?

— Une route lui facilitera la tâche. Le percepteur, la police arriveront facilement. Alors, le pouvoir central fera peser son autorité beaucoup plus fortement.

— Qu'il la fasse peser ! Nous y gagnerons.

— Ne craignez-vous pas de voir les jeunes désertir le village ? Déjà, les bras ne suffisent plus, vous devez employer des ouvriers agricoles.

— Grâce à la route, nous vendrons facilement notre café, notre cacao et même du riz. Quand les camions atteindront le village...

— Les missionnaires ?

— Laissez-les venir ! Nous avons tant à apprendre.

Inconscience ou confiance en la force de la coutume ? L'islam, religion conquérante ces années-ci, s'accommode localement des cultes animistes.

— Ah ! si nous pouvions trouver du diamant par ici, quelle aubaine ! De l'argent pour tous, des routes...

— Vous toucheriez une misère pour les travaux de terrassement, la fortune irait aux étrangers. Que croyez-vous ? Le profit se tient dans la main des négociants.

— Ils ont exploré par ici. Ils n'ont rien trouvé. Ou si peu. Pas assez pour entreprendre l'exploitation. Dommage !

Comment lui rappeler les régions dépecées par les mines, ces terres raclées, stérilisées, à jamais perdues, la société de Séfadou délabrée par le diamant ?

— Je ne vous souhaite aucune mine. Cela vous anéantirait !

La fièvre du diamant empoigne tout le monde. Un des fils du chef s'emploie comme terrassier. Il gagne peu, ce qui paraît beaucoup à des profanes en matière d'argent. Cette fausse aisance leurre les villageois : ils oublient que leur niveau de vie s'exprime en produits, en services. Pas en monnaie.

Le chef m'écoute avec des yeux ronds. Mon étrange discours ne peut que lui échapper. Sirius se donne bien du mal à nous traduire.

Eyah le chasseur a réussi à se lever. Nous le surprenons en train de se raser le crâne. En effet, il a mal à la tête. Remède classique : couper les cheveux soulage la fièvre, croit-on. Maintenant le froid lui descend aux oreilles. Il restera enfoui sous un vaste bonnet de laine tiré bas sur le front.

Il a attrapé ce mal dans la nuit. Grimpé sur un arbre, il tenait l'affût. Il avait fixé sa puissante lampe de poche sur sa tête. Le gibier étonné, ébloui, hypnotisé, s'approche de ce lamparo. Un jeu d'enfant de le tirer.

— Avez-vous apporté un médicament qui le soulagerait ? me demande-t-on.

— Je vais voir. Pourquoi ne pas essayer un remède traditionnel probablement plus efficace qu'une pommade périmée ?

— Nous l'essayerons ensuite. Si ça persiste. On ne doit pas les employer trop vite.

Manque de chance, je n'ai rien contre les douleurs du type torticolis, Tout juste une pommade contre les piquûres d'insectes, irritations de la peau. Inutile !

— Il faut essayer quand même ! conseille Sirius.

Eyah se découvre, m'offre déjà sa nuque à soigner.

— Prévenez-le ! Je ne veux pas passer pour un charlatan !

Eyah insiste. Je lui fais un léger massage à la jointure du cou et des omoplates, comme me l'a appris une amie japonaise. Ils ne font pas de mal d'habitude, et ont le mérite de détendre. Mais pour ce type de douleur...

Eyah jure qu'il va soudain beaucoup mieux. Oui, cette impression de guérison, je la connais : elle provient de la couleur de ma peau, la magique médecine du sorcier blanc !

L'an dernier, lors d'une balade autour de la péninsule de Freetown en moto, nous arrivons dans un hameau de pêcheurs. Une femme gémit à l'ombre. Elle montre sa jambe

douloureusement enflée. On me supplie de faire quelque chose pour la soulager. Mon ignorance de toute médecine ne semble même pas effleurer les villageois. Ils interprètent mon refus comme dureté de cœur, pire : cupidité ! On me glisse déjà un billet dans la main. Je le refuse. Cela ne suffit donc pas ? On m'en glisse le double. Comment expliquer mon incapacité ? Nous n'avons même pas une aspirine en poche. Que faire ? Alors sur la jambe endolorie, j'applique un peu d'ambre solaire, tout ce que nous possédons comme produit d'allure pharmaceutique. La patiente ressent un soulagement immédiat.

On m'a vu « soigner » Eyah. Un enfant m'apporte déjà un flacon de pilules diverses, en vrac. Une dizaine de pilules blanches, jaunes, roses...

— Sa mère vous fait demander si cela peut servir, me traduit Sirius.

— Hé ! comment le savoir ? Même un médecin ne pourrait pas le dire ! À sa place, je jetterais tout ça. Elle y risque plus de mal que de bien.

On ne les jettera pas, bien entendu. Les pilules disparaissent. Je parais vraiment fantasque. Sirius peine à expliquer les limites de mes pouvoirs.

— Comment ces médicaments arrivent-ils ici ?

— Les magasins de Séfadou en vendent. Et puis, un jeune homme de la région s'est improvisé médecin. Il vend des cachets à la pièce. Connaît-il leurs indications ? Certainement pas. Ma foi, il gagne sa vie.

— Je vois, il vend de l'aspirine, des placebos. De l'espoir !

— Personne ne porte confiance, désormais, aux remèdes traditionnels. Faut-il s'en féliciter ?

Sirius me conduit par un sentier de la forêt. Nous allons voir la nouvelle *ferme* familiale, ainsi nomme-t-il un champ actuellement défriché par son père pour la prochaine saison. Cette *ferme* fournira le riz pour toute la maisonnée. Les épouses aideront au défrichage de cette terre commune. Chacune d'elles possède en outre sa propre « *ferme* », cultive un lopin privé avec l'aide de ses enfants ; le mari vient aussi leur y donner la main, rendre équitablement à chacune l'assistance reçue pour les soins de la ferme familiale. Chaque épouse dispose donc de ses propres récoltes, de revenus privés.

— Elles offriront ce riz, quand elles seront invitées à des fêtes. Elles l'utiliseront pour nourrir les nombreux invités lors des célébrations initiatiques de leurs enfants. En réalité, la plupart des épouses finissent très vite par verser leur récolte personnelle dans les sacs de la communauté polygame. Cela se passe ainsi chez nous. Mais elles auraient tout à fait le droit de garder leur riz pour elles, si elles le désiraient.

— Ce qui arrivera lorsque la route sera construite ! Alors, adieu les dons ! Quand un négociant viendra leur en proposer quelque argent ou l'échanger contre quelque verroterie, comment résisteront-elles ? Elles apprendront vite le commerce.

— Nous verrons bien, dit Sirius sobrement.

La ferme du père se trouve à cinq cents mètres du village, en suivant le cours d'un ruisseau. L'endroit se distingue encore mal de la forêt, sinon par les sous-bois nettoyés.

— Quand on abattra les grands arbres, ils se débiteront plus facilement. On contrôlera mieux les feux, aussi. Il faudra tout terminer avant les pluies.

Dans la culture sur brûlis, il ne s'agit pas seulement de conquérir de l'espace ; les cendres nourrissent le sol, assurant de meilleures récoltes. Ici, qu'en adviendra-t-il ? À estimer la pente du terrain à proximité du ruisseau, à imaginer la violence des orages tropicaux, les cendres nourricières se trouveront vite lessivées par l'érosion. Le sol ne s'enrichira guère. Mais la forêt a laissé un humus noir, solide et apparemment fertile : promesse de bonne récolte.

Travail considérable ! Il faut couper à la hache des arbres énormes, noueux et récalcitrants. On y subit la guerre des fourmis. Il en naît sans cesse de nouvelles variétés, des fourmis, chacune utilisant sa stratégie originale avec la hargne du désespoir. Dans ces combats avec l'impalpable, il faudra tirer les souches, quitte à laisser en place les plus gros troncs, tranchés à un mètre du sol. La terre superficielle se retourne à la houe, la *daba*, pour accueillir le riz de semence. Il convient de connaître les variétés : on choisira des riz

différents selon le terrain. Certaines espèces plus assoiffées se plairont en bas du champ, en bordure du ruisseau. D'autres, plus résistantes, préféreront les hauteurs. Du semis de dentellière. Au riz, on mêle des graines de coton dont on épargnera les plants lors de la moisson, faite à la faucille, épi par épi ou presque. Ce coton ne mûrira que plusieurs semaines après la céréale. On peut aussi y mêler quelques plants de piments, feux des sauces.

Ces travaux agricoles ne suffisent pas à assurer les récoltes. Il faut aussi les défendre des nuisibles de tous ordres, biches, rongeurs et autres gibiers saccageurs de pousses fraîches. Nuit et jour, le paysan surveillera son champ. Il se poste dans une cahute juchée dans un arbre. À la maturité des grains, des nuages d'oiseaux s'abattent sur les épis. On mobilise alors les enfants pour disperser ce fléau plus versatile : des jours durant, les petits monteront la garde au bord du champ, un tas de cailloux à portée de la main. Sirius garde un souvenir ennuyé de ces corvées enfantines.

— Voilà le signe de notre champ ! dit Sirius en me désignant un endroit près du sentier du retour.

Où, ce signe ? Je n'aperçois rien. À la rigueur, un petit espace où l'herbe semble foulée.

— Mais si, regardez bien !

Il me montre une poignée d'herbes sèches, glissée dans une entaille pratiquée au tronc d'un arbrisseau.

— Cela marque la limite de notre champ.

Une borne. On ne voit que ce que l'on sait.

— Comment l'a-t-il obtenu, ce champ, votre père ?

— Il l'a choisi. Il en a informé le chef.

— N'y a-t-il jamais de contestation ? Imaginez deux personnes convoitant le même terrain...

— Il y a tellement de terres ! Cela n'arrive jamais. Mais en cas de litige, le chef et les anciens décideraient.

De l'autre côté du sentier, commence le champ du beau-frère. Les deux amis pourront se reposer ensemble sous leur palmier-buvette.

Au loin, la forêt craque.

— Eyah a mis le feu aux herbes du champ Foula.

Sirius appelle *champ Foula* cette vaste clairière traversée en route, réduite à l'état de savane par les troupeaux des Peuls.

— Le feu chasse le gibier. Sacré Eyah ! Il se plaint de son mal de tête, mais il ne peut s'empêcher de chasser.

Une soudaine fumée s'élève par-dessus la cime des arbres, obscurcit le ciel.

— On va voir ?

— Trop loin, vraiment.

— Ne craignez-vous pas que le feu s'étende ?

— La forêt l'arrêtera.

— Même avec ce coup de vent ?

— La pluie s'approche. Dépêchons-nous de rentrer !

Nous hâtons le pas. Notre sentier croise celui de Georges au sourire fixe. Nous traversons de clairs sous-bois, plantés de jeunes caféiers disparaissant entre les hautes herbes. « Il faudrait nettoyer tout ça ! » Dans notre dos, rampe le grondement du feu, le bruit de l'enfer. Nous nous éloignons pourtant de l'incendie. L'apocalypse nous rattrape par le ciel : en contre-jour des hautes branches, les rougeurs des flammes se reflètent sur le cumul des nuages empreint de l'étrange lumière plombée d'avant l'orage.

Au milieu du sentier, se tortille une sorte de pâle ver de terre. Nous l'observons. Georges et Sirius décrètent qu'il s'agit d'un serpent, peu commun en forêt certes, et minuscule. Il ne possède pas d'yeux. Son corps annelé brille, lui donnant une apparence humide.

— Un serpent de rizière, un de ces serpents de boue, mous et répugnants comme des boyaux, sans queue ni tête...

Mes compagnons l'écrasent. Pourquoi ? Je ne sais. Tous trois penchés sur la bestiole, nous observons, captivés, les soubresauts de cette agonie à rebondissements. Au-delà de nos cultures si différentes, partagerions-nous la même répulsion fascinée pour les reptiles ?

— Vous rencontrez beaucoup de serpents venimeux ou mortels ?

— Que voulez-vous dire ? s'étonne Sirius.

— Beaucoup de gens meurent-ils des morsures de serpents ?

— Quoi ? On peut donc en mourir ?

Ma question a l'air de surprendre. Georges non plus ne savait pas les reptiles si dangereux. Il les trouve plutôt débiles et désarmés : des carnassiers sans courage, fuyards, terrés, répugnants d'hypocrisie. Ils n'attaquent jamais. Ils ne mordent que par mégarde, à l'extrême limite de la légitime défense. Le venin des serpents locaux provoquerait des douleurs, certes, une paralysie temporaire, mais jamais d'accident définitif.

— Quand il arrive qu'un serpent nous morde, on s'entoure la blessure de l'écorce d'un arbre, l'arbre-aux-serpents. On le trouve un peu partout. Tenez, en voilà un !

Cet arbre, je l'ai souvent aperçu, en effet : un genre de mimosa au tronc gris clair, feuillage léger, et pour fleurs, des pompons roses. Celui-ci, les passants l'ont déjà passablement épluché. L'écorce s'en détache facilement en lambeaux et répand une odeur âcre.

— Cette écorce *tourne le sang* des serpents. Vraiment magique ! Quand on s'en entoure le mollet, le venin ne monte pas plus haut. On se fait saigner aussi. Quelques jours après, il n'y paraît plus rien. On ne trouve jamais de serpent sous cet arbre sorcier.

Mieux même ! les serpents hantent volontiers la cime des palmiers, ils s'y repaissent des petits oiseaux venus picorer les fruits. Or comment chasser les serpents avant la récolte ? Il suffit de nouer un ruban de cette écorce magique autour du tronc du palmier. Voilà le reptile prisonnier. Il ne peut plus redescendre : il lui faudrait franchir cette écorce redoutable, au risque de se faire tourner le sang. Pour s'évader, seule ressource, se laisser glisser le long d'une palme, se jeter dans le vide, s'assommer à terre où il se laisse achever.

Tourner le sang. Sirius traduit-il ainsi une expression de son dialecte ? Cela m'enchant. Mon grand-père provençal utilisait les mêmes mots, ils prenaient dans sa bouche une dimension terrifiante : en ce temps-là, on mourait facilement d'avoir le sang trop épais ou trop lourd. Enfant, j'imaginai ainsi des maladies capables de vous pétrifier de l'intérieur d'un plomb liquide et froid où s'épuisait le cœur. Alors, dans les veines, le sang tournait comme le lait se caille ; cela se vérifiait quand on tuait le lapin pour le civet, le sang dans le bol coagulait vite en sanguette si l'on ne prenait pas soin de l'assouplir d'un filet de vinaigre.

Le village plie sous un nuage d'encre. Les rafales de tempête secouent l'horizon au-dessus des forêts, soulèvent des envolées de sables et de poussières. Le chantier de construction a cessé. Le maçon a disparu. Seul le père de Sirius s'active à caler quelques tôles pour protéger les murets frais levés. Une trombe d'eau un peu violente ferait vite fondre ces moellons d'argile nus.

Finalement, ce nuage menaçant épargna le village : à peine laissa-t-il, il Par contre, l'orage se déchaîna sur les forêts alentour. Les arbres se tordaient en vagues sous les rafales, ruisselaient en crépitant. Demain, dans le sous-bois, nous verrons beaucoup de champignons levés par cette pluie.

— Les travailleurs ne rentrent pas du champ ?

— Ils ont l'habitude. Si on devait s'arrêter à la moindre ondée, les cultures n'avanceraient guère !

Et comme pour illustrer ces propos, le père de Sirius se dirige vers la pluie, de son pas de promeneur philosophe. Bidon à la main, il va tirer le vin de palme de notre soirée.

Pour échapper aux gouttes, tout le monde se serre sous la véranda — à l'exception de la seconde épouse, chargée de la cuisine du jour : indifférente au vent et à la pluie, elle lave son riz dans une calabasse.

L'oncle fabrique des cordelettes de raphia qui serviront à nouer les nattes. Il assemble les fils et les roule sur sa cuisse, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; la cordelette s'enroule sur elle-même. Il prend soin d'ajuster leur longueur.

La grand-mère nettoie le coton. Cette opération consiste à retirer les graines nichées dans les pelotons de duvet blanc ramenés du champ, cueillis bruts de leur capsule. Sur le cul d'une Calebasse retournée, la vieille étale la touffe serrée et, faisant rouler dessus une sorte de gros clou, fait jaillir la graine noire, intacte, nue, sans gâcher une seule fibre.

La mère carde le coton. Elle utilise un curieux outil, le peigne à carder : deux planchettes garnies de fine brosse métallique aux poils courbes. Elle y étale des touffes dégrainées et, raclant une brosse contre l'autre, démêle les fibres qui moussent en une neige dont elle tire des rouleaux impalpables, matière première du fil. Le rebord de cuivre du peigne à carder porte gravé en lettres anglaises : *Lyon, made in France*.

L'infatigable Tante Séya a déjà troqué ses frusques de manœuvre maçon pour une sévère robe à fleurs. Elle file. Les frêles rouleaux de coton cardés par la mère, elle les agglutine autour d'un écheveau, simple bâtonnet tenu de la main gauche, il en sort l'amorce d'un fil qui s'enroule à la quenouille, toupie allongée. Cette quenouille se manœuvre de la main droite, entre le pouce et l'index. En tournant, elle tord les fibres, les serre et organise le fil. De temps en temps, Tante Séya talque ses doigts dans une coupelle posée devant elle. Elle s'applique à son travail avec un plaisir qui fait plaisir. On croirait qu'elle joue.

Mais dès qu'un petit pleure, elle plante écheveau et quenouille et file empoigner le marmot qu'elle cale sur sa hanche, hop ! et l'enfant se calme aussitôt. Brave Tante Séya qui n'a jamais porté d'enfant dans son ventre et se croit obligée de prendre son air le plus bourru pour cajoler tous ceux des autres !

Après l'averse, l'aveugle s'assoit près de la natte en cours de fabrication, il étend sa main et en tâte l'humidité. Les poules reprennent leurs explorations autour des fumées coulant des chaudrons de cuisine.

Elles se jettent obstinément dans nos jambes, les poules, toujours chassées, s'écartant d'un caquet vexé pour aussitôt revenir devant nos pas, stupide oiseau sans mémoire. À leur usage, on a tressé des casiers, poulaillers ambulants munis d'une trappe sur le côté. Le soir, les femmes y enferment la basse-cour à l'abri du renard et transportent ces paniers dans une réserve.

Une poule essaie de passer entre les gens serrés sur la véranda. Manifestement, elle veut rejoindre un de ces casiers entassés là derrière. Enfin, elle y parvient. Mais une autre pondeuse occupe déjà le panier convoité. Grande chamaillerie s'ensuit entre les deux volailles. Finalement, l'intruse entre en force, chasse l'autre couveuse qui se sauve en rouspétant.

La victorieuse ne tarde pas à glousser de sa ponte toute fraîche, et s'installera en couvaison jusqu'à ce qu'une autre pondeuse l'en chasse à son tour.

— Je trouvais nos poules trop petites. J'ai amené ce coq afin d'améliorer la race. Pour l'instant, aucun changement. Il n'a pas l'air de se plaire ici.

Ce coq n'éblouit guère, à vrai dire. De taille plus haute que la moyenne, certes, mais tellement déplumé ! Qui l'a dépouillé ? Les enfants ? Il promène ses haillons fièrement, secouant la crête, seul signe de sa virilité, et demeure sur une patte, éberlué de ses glandes, chaque fois qu'il parvient, par un plaqué de rugbyman, à cocher une poule.

Safia implore son frère aîné de ses grands yeux ronds.

— Vous ne comprenez pas ? Il veut une orange.

Sirus s'arme d'un bambou pour gauler les deux oranges mûres. Aussitôt, les enfants l'entourent en silence. Ils observent gravement. Une orange tombe. Deux gamins se précipitent pour la ramasser et la tendent à Safia : elle lui appartient puisque son frère l'a cueillie.

Sirus pèlera les deux oranges sous leurs yeux gourmands. Je sens dans la scène un recueillement dont je ne saisis pas la raison. Il partage le premier fruit entre les enfants. Le

second, il en donnera la moitié à son petit frère et partagera l'autre moitié pour nous deux. Je n'en veux pas. Il donnera ma part à Safia.

Bien sûr, les parents refusent de cueillir les fruits tenus pour nuisibles à la santé, mais les enfants vadrouillent tout le jour dans la forêt. Comme tous les enfants du monde, ils jouent à la dînette. Ils s'y gavent de baies de hasard, de mangues sauvages, de fruits verts et parfois dangereux.

Soudain, des cris montent à l'arrière de la maison.
— Un serpent dans l'arbre !

Nous nous précipitons. La case voisine appartient à une dame célibataire, fort réservée. Elle y loge son ouvrier agricole, un immigré guinéen, seule personne du village à posséder un transistor qu'il écoute le soir sous sa véranda. Leur habitation s'abrite sous des arbres aux légères ramures d'où, comme des fruits tressés, pendent des nids de tisserands. Ces passereaux confiants et familiers s'établissent souvent en colonie à proximité des humains. Ils ont donné l'alarme : ils s'affolent, piaillent, volettent en tous sens, lèvent un raffut du diable autour d'un serpent qu'on voit se lover de branche en branche, un de ces serpents verts d'un vert éblouissant de maléfice. Sa légèreté lui permet de se glisser jusqu'aux nids suspendus, il compte s'y régaler d'oisillons.

Georges lance une première bûchette qui atteint le reptile, le déséquilibre. Une seconde, encore mieux ajustée, le désarçonne : le serpent choit d'un mouvement qui me paraît très lent, comme s'il planait avant de s'assommer à terre. Georges le récupère alors au bout d'un bambou et par jeu, en effarouche quelques spectatrices qui s'enfuient en riant. Là-haut dans les branches, les oiseaux calmés inspectent les nids.

Le serpent cependant relève la tête d'un mouvement offensé, ouvre sa gueule menaçante dans le vide bien que, manifestement, son corps ne lui obéisse plus, vertèbres broyées. Cette violence ne manque pas de panache face aux peurs enfantines alentour. Une pierre adroitement lancée par ce champion de Georges écrase la morgue de la bête, réduite à un ruban pantelant qu'il jette dans un fourré où fourmis et charognards se chargeront de son cadavre.

Eyah rentre de la chasse. La pluie a éteint son incendie. Il ne ramène qu'un épais rongeur à la gueule plate, à la queue solide et courte. Tant d'hectares brûlés pour une prise si misérable ! J'ignore le nom de ce gibier. Sirius l'appelle en anglais *grass-cutter* (tondeuse à gazon) mais il ne s'agit là probablement que de la simple traduction du dialecte local. L'animal possède de redoutables incisives.

— Regardez ces dents : une vraie machine ! On a vu ce matin les ravages qu'une seule de ces bestioles trace dans une rizière.

Sous la véranda devant ma chambre, nous regardons tomber le soir. Entre tropique et équateur, le jour s'efface tout soudain, cela me surprendra toujours. Les enfants nous entourent. L'un d'eux, définitivement apprivoisé, ne me lâche plus. Il a grimpé sur mes genoux, joue avec mes doigts lumineux dans la pénombre.

Les femmes s'activent encore à leur cuisine. Kumba passe et repasse avec sa grâce adolescente, aide sa mère à mettre les poules dans leur panier pour la nuit. Le père de Sirius revient de la forêt. Il apporte le bidon de vin de palme, deux verres. L'enfant s'est endormi sur mes genoux, il a commencé sa nuit. Sirius hèle la mère qui vient timidement me l'enlever pour le déposer au lit.

Le vin d'après la pluie monte plaisamment à la tête. Kumba apporte une lampe dans ma chambre. Eyah, que sa chasse n'a point guéri, me demande encore un massage de nuque, pourtant si inefficace. Gbori accepte de boire un verre avec nous. La chambre se remplit de monde, le beau-frère, la mère... On se lance dans les papotages, on plaisante, on rit. Je ne comprends rien de tous ces bruits sinon que j'y puise le délicat plaisir de vivre ensemble. Tous se retirent dès qu'arrive le repas. Ne le partagerons-nous pas ?

— Non, dit Sirius, les adultes ont pudeur de manger avec nous, avec vous.

Ce soir sans lune, les jeunes filles ne chanteront pas, les insectes resteront muets sous l'obscurité aveuglée par la pluie. À peine quelques feulements de chiens passeront le silence, ou des piétinements de chèvres cognant aux vérandas. À l'aube, les premiers pas humains, l'odeur des feux rallumés sous la cendre, les raclements de gorges étonnés. Les mots ne viendront qu'après, avec le soleil levé d'un bond par-dessus les brumes accrochées à la forêt.

Villageoise

Le père de Sirius, à quelle heure se lève-t-il ? La maison s'éveille à peine qu'il ramène déjà de la forêt le bidon matinal de sève de palme, et le voilà en grande tenue, short et chemise propres, prêt à prendre la route. Aujourd'hui en effet, le maçon ne viendra pas, il faut laisser sécher le muret construit hier ; on ne peut le charger d'autres rangées de moellons : le liant de boue glisserait sous leur poids. Le père profitera de cette journée de loisir forcé pour remplir des obligations sociales : il rendra visite à la famille de sa seconde épouse, celle que nous avons rencontrée en chemin. Les fêtes d'initiation entraînent des civilités.

Ces célébrations se passent à trois bonnes heures de marche. Il reviendra avant le soir. Il emporte, pendue à l'épaule, une sacoche de menus cadeaux : tissages, vanneries.

La mère de Sirius craint que la nourriture ne me paraisse monotone, et force son fils à m'interroger là-dessus. À vrai dire, ces problèmes de gourmandise me dépassent. Pourtant, je la rassure sur ses talents de cuisinière, expose combien je trouve délicieux ses repas imprégnés du fumet de feu de bois... Je ne convaincs personne, je le crains. Mon enthousiasme pour le « fumet de feu de bois » paraît même suspect à Sirius, étonné d'apprendre que tel fumet existe : il n'a jamais goûté à d'autre cuisine — sinon au resto U, piètre référence. Là-dessus, la maman attrape le premier poulet passant à sa portée et me le présente.

— On vous le donne, dit Sirius.

— Encore ?

Je touche la pauvre volaille du bout des doigts. Aussitôt, Gbori s'en empare, tire son couteau et lui tranche le cou.

— On ne pouvait pas vous faire manger que du gibier ! Le poulet aux arachides, voilà un plat convenable pour des invités. Merci de nous avoir offert cette bête !

Ainsi je viens de participer involontairement à un beau tour de casuistique : comme on ne tue pas pour soi-même son propre poulet, il suffit d'en faire cadeau avant cuisson au visiteur pour, en toute bonne conscience, le mettre dans sa casserole. Nous mangerons donc mon poulet : je viens de l'offrir...

Le chef nous attendait devant sa maison. J'avais une question à lui poser. Lu récemment, le beau livre de Lacarrière sur l'invention du monde depuis Ptolémée et Hérodote, me l'avait soufflée : comment imagine-t-il le monde ? Je m'explique :

— Plat et rond comme une assiette ? Carré ? Sphérique comme une orange ? Informe comme un caillou ?

Il fronce les yeux. Quelle question ! Et tandis qu'il réfléchit, je songe que moi-même, si je n'ignore pas la forme de la terre, je ne tiens pourtant aucune connaissance véritable : je me contente de répéter ce qu'on m'a enseigné, credo d'autorité extérieure et non expérience sensible. Le chef ne voudrait pas me décevoir. Mais il ignore la réponse que sa tradition lui propose — en admettant qu'elle en propose une. Nombre de mythes africains relatent la création du monde, mais sur le moment je ne me souviens d'aucun qui en précise la forme. Cette spéculation paraît inutile pour un peuple englouti dans la forêt ! Finalement, le vieux sage tourne sa réponse :

— Le monde, dit-il, je le crois grand !

Dans le bourg, la plupart des villageois se rassemblent sur la place, espace étroit, pentu, malcommode. On y parle en travaillant : les vieux tissent des nattes, des femmes pilent

le riz pour le blanchir (le pilon fait sauter l'écorce du grain) et bien sûr les enfants courent entre les jambes, les bébés s'accrochent aux seins et aux dos.

Un enfant hurle de terreur. Ma présence le panique. Je m'approche, il bondit dans les bras de son père, s'agrippe à son cou, redouble de hurlements. Tout le monde s'esclaffe. Non, cette frayeur ne lui vient pas naturellement. Les autres petits ont vite appris à m'accepter, ils me sourient. À celui-là, on a dû inculquer la peur du grand vilain croque-mitaine blanc : « Si tu n'obéis pas, il va venir te prendre, gare ! » Oui, tout à fait comme les Sénégalais dont on me menaçait dans mon enfance. Ils sortaient de la garnison de Fréjus. Ils se pavanaient en clinquants uniformes les dimanches après-midi, croisant les mornes familles en promenade. Pour m'effrayer, la main de maman relâchait son étreinte, puis les parents riaient de ma panique. Ma famille ne disait pas « Noir » ni « Nègre » mais « Sénégalais ». Nous désignions l'Étranger ou le Colonisé plus que la couleur.

Au-dessus de la place, une case miniature : la maternité en quelque sorte. Dès que la future mère sent le travail commencé, elle avertit les matrones et se retire dans cette case sans fenêtre, pas assez haute pour y tenir debout. Les hommes n'y ont jamais accès. Seules y entrent les dames du *Sandé*, communauté d'initiation des femmes.

— Le père ne voit-il pas l'enfant naître ?

— Personne ne peut voir l'enfant ni la mère, hormis les sages-femmes. Celles-là prodiguent les soins. Surtout, elles tiennent l'accouchée et le nouveau-né à l'écart du mauvais œil qui les menace. Bien entendu, on annonce la naissance dans le village. Aussitôt, chansons et danses fêtent l'événement. La mère et son bébé sortiront de la case de naissance seulement lorsque le cordon ombilical sera tombé. Alors on nouera en collier à l'enfant un cauri ou une petite clé, on lui offrira des cadeaux de bienvenue. Alors on l'appellera par son nom. Ce nom, on n'a pas à le lui chercher : les titres d'aîné, de cadet, puîné, etc., suffisent.

— J'ai pourtant entendu des noms plus compliqués.

— Oui, il arrive parfois qu'on abandonne un nom, qu'on en choisisse un autre. On peut aussi ajouter, retoucher ou changer au titre familial. Ainsi m'a-t-on longtemps appelé Sahr-Nyeh, c'est-à-dire Aîné-Poisson, parce ma mère a ressenti les premières douleurs dans la rivière. Elle était en train de pêcher au filet. Ce nom de Poisson ne me plaisait guère. On l'a abandonné. D'autres peuvent adopter ensuite des noms chrétiens ou musulmans, comme moi j'ai choisi Sirius.

Ainsi entre-t-on dans la vie. Mais comment en sort-on ?

— Que voulez-vous dire ? demande Sirius.

Les rites de la mort. Il feint de ne pas comprendre. Pourquoi cette réticence ? Ces allusions funèbres le mettraient-elles mal à l'aise ? Point du tout. Mais les obsèques tiennent évidemment aux rites secrets de l'initiation.

Je rassure Sirius : ces secrets-là ne m'intéressent pas. L'initiation, cérémonie de passage, comporte essentiellement deux stades complémentaires : la disparition de l'ancien individu, puis l'apparition du nouveau. Il faut mourir pour pouvoir renaître. Ainsi, l'initiation adolescente tue l'enfant pour le faire ressusciter adulte. De même les funérailles sanctionnent le décès d'un vivant dont elles organisent ensuite la renaissance sous forme d'ancêtre.

À vrai dire, ces banalités font sur Sirius l'effet d'une révélation. Il ouvre ronds ses yeux. Lui qui possédait une pratique de l'initiation n'avait jamais songé à en élucider les structures. Du coup, il parle.

— La mort appartient à la communauté d'initiation, au *poneh*. Aussi, seuls des hommes pourront-ils se charger des cérémonies funèbres d'un autre homme. La communauté peut décider de l'enterrer dans le bois sacré. Les femmes se lamenteront à la maison. Puis il y aura une fête pour célébrer l'événement. De toute façon, à la fin du deuil, on organisera encore une fête en l'honneur du défunt.

— Mais les femmes ?

— Elles se font enterrer dans le bois sacré réservé aux femmes. Leurs cérémonies, interdites aux hommes, ont souvent lieu de nuit pour mieux en protéger le secret. Bien sûr, les

matrones prennent soin d'avertir le village et tous les alentours : que chacun se claquemure chez soi ! Elles craignent, par exemple, qu'un chasseur égaré ne surprenne la cérémonie. Les femmes honorent leurs tombes quotidiennement par des prières, de petites offrandes ; voilà pourquoi leur bois sacré se trouve à proximité de l'endroit où elles tirent l'eau, pas très éloigné du village.

— On enterre dans un linceul ? Nu ? Comment ?

— Jamais de cercueil, évidemment. On enveloppera le corps d'un chef dans un tissu traditionnel. Pour les autres, peu importe.

— Mais si un enfant meurt avant son initiation ?

— On l'enterre n'importe où, sans cérémonie. En vérité, il n'existe pas encore, vous comprenez ?

— Aucun sacrifice, aucune prière pour lui ?

— Non, pour lui, on ne fait rien. On le considère fini pour toujours.

— Il n'a pas d'âme ?

— Je ne saisis pas très bien ce que vous appelez l'âme. On ne parlera plus de lui, on n'y pensera plus. Les ancêtres, au contraire, continuent d'exister. Tous les jours. Ils vivent avec moi.

— Pas de linceul pour les enfants morts !

— Rien ne l'interdit, rien n'y oblige. Cela dépend. Ah ! si, un cas particulier : lorsqu'un fils aîné meurt avant l'initiation, il faut rembourrer sa fosse de feuilles. Des feuilles d'un arbre spécial. On l'y ensevelira nu.

— Pourquoi le fils aîné seulement ?

— On croit que ça l'empêchera d'attirer les autres enfants vers la mort. Il aurait ce pouvoir, lui !

— Une âme alors ? Qui survit au-delà.

— Je ne vois toujours pas ce qu'on appelle l'âme.

Les villageois semblent ravis de revoir leur visiteur exotique. Je mesure ma popularité aux cadeaux qu'on me destine, oh ! de simples bananes arrachées aux régimes pendus sous les vérandas et déposées entre les mains de Sirus. Il accepte avec naturel. Personne n'ose, je le remarque, tendre le moindre fruit vers ma main. Honte ? Respect ? La politesse exige qu'on ne s'adresse pas directement à un important personnage, il convient de passer par son truchement : tout notable d'un peu d'importance ne répond qu'à travers son interprète. Mieux que moi dont, j'en ai conscience, la gloire ne dépend que de la relativité de l'exotisme, Sirus joue à merveille son rôle d'homme lige. Bientôt ses bras se trouvent chargés de tant fruits, il en a jusqu'au menton. Par bonheur sa mère passe par le village. En riant, elle le soulage de tous ces présents, les dispose sur sa tête et se met à cavalier, jeu d'enfant, avec cette cargaison mal assurée.

Elle venait voir une amie pour régler les détails d'une petite excursion qu'elles projettent.

— Votre mère doit partir ? Pourquoi ne viendrait-elle pas avec nous demain ?

— Justement, toutes deux avaient prévu pour demain leur voyage à Saïama. Elle a demandé à son amie de repousser d'un jour.

— À cause de nous ? Quel dérangement !

— Pas du tout ! Elle croit que je vais la forcer à prendre l'autobus avec nous, voilà la vérité. Elle a peur de tout ce qui roule. Elle n'a jamais osé monter dans un véhicule à moteur.

Devant sa maison, on a étendu l'homme paralysé à la suite de sa chute d'un palmier. Les cataplasmes d'herbes lui couvrent maintenant le torse. Ça ne va pas mieux.

— Il faut laisser le temps au médicament...

Je ne veux pas regarder les yeux de cet homme. Ils me supplient de le guérir, l'homme blanc peut tous les miracles, Dr Schweitzer, mais je me sens si impuissant ! J'ai honte de moi. Je feins de m'intéresser à un étrange appareil placé devant la maison : une énorme pierre attachée par une corde à un piquet, à la façon d'un chien en laisse. Il s'agit d'un piège.

— Vraiment, si simple ? Quel gibier espère-t-on ainsi attraper au milieu du village ?

— Les mauvais esprits... De ces pièges, il y en a deux chez nous. Vous ne les avez pas remarqués ? Un dans la salle commune, un autre dans la chambre de mon père. Sous son lit.

— Que faites-vous des mauvais esprits que vous attrapez ainsi ?

— Oh! ils ne s'y laissent jamais prendre ! Ce piège leur fait trop peur, ils s'éloignent. On vit tranquille. Vous souriez ?

— Oui. Un peu. Non. Chez nous, les dévots placent dans la chambre le buis béni au dimanche des Rameaux. Il rend à peu près les mêmes services.

Le vaste sourire de Georges nous attend au coin de sa maison. Il n'a pas fait un pas vers nous par convenance, bien sûr, mais il nous guettait en passion d'amitié.

— On va tirer le vin ?

Nous reprenons le sentier d'hier entre les caféiers de Sirius jusqu'à l'épais de la forêt. À un détour, insolite, une blanche fleur de tubéreuse, éblouissante. Une des rares fleurs qui s'épanouissent sous le regard de l'homme et non là-haut sur les arbres comme ces orchidées qui volent autour des troncs. Notre sentier se love dans des feuillages extraordinairement denses, traverse à gué un ruisseau, et cet endroit diffuse tant d'heureuse fraîcheur, tant de splendeur végétale qu'il prend l'envie de se poser sans bagage, à jamais, dans ce paradis. Au loin, résonnent des coups de coupe-coupe. Mais non, ils viennent de tout près, étouffés par la verdure. On débouche dans une clairière. Le fils du chef défriche cet endroit. Allez, récréation ! Le champ de Georges se tient juste au-dessus. Nous allons tâter les vins, deux crus différents : vin de palmier et vin de bambou.

Georges a aménagé son palmier pour l'agrément de boire : une branche calée entre deux troncs sert de banc aux amis. Un fourré dissimule les outils vendangeurs : deux énormes calebasses oblongues, le coutelas qu'on affûte sur la pierre avant de grimper à l'arbre. En deux bonds, le léger Georges se retrouve entre les palmes. Il rit. Il apostrophe les fourmis. Il dialogue avec ses compagnons du même ton que le vigneron du Beaujolais proposant, roublard, une tournée dans sa cave. Et ce palmier donne un léger vin du matin, allègre et parfumé, foi de soiffard rôdé aux sèves fermentées de trois continents. Le fils du chef ramène une gourde de vin de bambou, doux et laiteux. L'unique gobelet passe de main en main, de lèvres en lèvres, gestes de la fraternité. Mais trop vite, nos deux hôtes se relèvent : le travail presse. Que nous remettons les gourdes en place avant de repartir !

Quand nous reprendrons notre pas de vacanciers, nous les trouverons cernés d'arbustes abattus, ruisselant de sueur, chassant d'un revers de main les moustiques affolés par la lumière. Ils sourient dans les odeurs végétales, conquérants, rayonnants, appuyés avec assurance sur leur unique outil, cette simple machette, et je songe à leurs frères paysans de l'Europe lointaine, maîtres de fabuleuses machines à moteur.

Juste à l'orée du village, j'ai failli cogner du pied deux noix de kola semblables à des cailloux. Manifestement, quelqu'un les avait posées intentionnellement au milieu du sentier.

— Oui, en offrande. Pour assurer la réussite des travaux avant de commencer un nouveau champ. Propitiatoires ? Ainsi dit-on en français, je crois ?

— Vous avez raison, Sirius : offrandes propitiatoires. Mais quel dieu, quel ancêtre va les manger, ces kolas ?

— N'importe qui. Personne et tout le monde. Vous, si cela vous chante. Mais des kolas, on en a déjà trop chez soi. Un seul ne peut y toucher : celui qui les a données, pardi !

Plus tard, je demanderai au Père de Sirius quelles méthodes de culture il utilise, quelles variétés de riz il sème selon les terrains, quel rendement il estime obtenir. Mes questions à peine techniques lui font plier les épaules.

— L'an dernier, les ancêtres ont récompensé nos offrandes. Ils nous ont accordé une récolte exceptionnelle.

Voilà tout ce qu'il peut me répondre.

La bogue de kola renferme en général trois graines de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elles ne ressemblent pas du tout à des noix, elles ont plutôt l'aspect de marrons blanchâtres ou violacés. D'un coup d'ongle du pouce, on les casse en deux en retirant une strie brune qui

entoure le fruit. Cette strie ne se consomme pas. On découvre ainsi la chair compacte de la noix. Rien de comparable avec la dureté ligneuse de l'arec : le kola offre à la dent l'aimable consistance de l'amande ou du coprah, et à la langue un goût redoutable : la plus violente amertume connue.

— Délicieux, n'est-ce pas ?

Grand amateur, Sirius garde toujours en poche une réserve de kola. Nous en mâchons ensemble.

— Je trouve ça agréable, dis-je. Mon côté italien, je suppose, m'incline à savourer l'amertume dont les Français ont horreur. Nous ne disposons pas de tellement de saveurs, une demi-douzaine tout au plus, à travers nos misérables papilles. Je ne vais pas me priver de l'une d'elles. J'ai reçu là aussi une éducation orientale.

Cette amertume devient paradis dans la bouche lorsqu'on avale une gorgée d'eau.

Chargé en alcaloïdes, le kola excite : il tient éveillé et, dit-on, coupe la faim. Quelles noix préférer, des blanches ou des violacées ? Ces dernières me paraissaient plus amères. Faux, me répond-on. La couleur n'influe pas sur le goût. D'ailleurs, on trouve les deux couleurs, sur le même arbre et parfois dans la même bogue, dit-on. Cela dépend de la maturité. Certains prétendent aussi que les noix de kola blanches possèdent des vertus aphrodisiaques, utiles aux mâles peu vaillants Pourquoi les détromper ? La foi endurecit l'amour.

Nous nous attablons joyeusement autour du poulet aux arachides. La mère vient partager notre ferveur, elle s'assoit auprès de nous pour le seul plaisir de la compagnie, car elle refuse de goûter en même temps que les hommes, au plat de cérémonie. Pour la quatrième fois en deux jours, elle s'inquiète de ce que, diable, son fils fabrique là-bas, à Freetown, si loin des réalités du village. Elle ne parvient pas à prononcer le mot « université ».

— J'étudie. Je lis dans les livres...

— Rien de mal ? demande-t-elle.

Et Sirius éclate de rire en grinçant des dents : non, elle n'arrivera jamais à comprendre à quoi servent les livres, pourquoi il faut aller si loin les lire, ce que signifie : étudier ! Elle soupire puis finit par rire d'elle-même, vieille idiote ! Ravie et effrayée. Elle contemple ce grand fils échappé d'elle : il ne fait rien comme les autres du village, il lui ramène d'incroyables étrangers à la maison et, si jeune, il apporte déjà parmi les siens une sagesse contagieuse.

La mère de Sirius boucane les viandes prises par Eyah le chasseur. Elle découpe les chairs puis les place dans un panier à poule qu'elle pend au-dessus d'un feu couvant. Elle y entretient une fumée sans flamme. La cage se couvre de suie, puis la viande. Au bout de deux jours, les chairs desséchées et moelleuses fleurent le feu et la forêt.

Les fourmis courent partout mais curieusement aucune dans les maisons.

Eyah le chasseur ne nous lâche plus d'un semelle. Il prend l'air soufiteux, il veut encore que je lui masse la nuque. Je m'applique. Il tient le cou tendu sous mes doigts.

— Mais cela ne peut pas vous guérir, Eyah ! Je risque même d'empirer la douleur. Prenez donc un vrai médicament.

— Nous verrons plus tard. Vous savez, notre médecine traditionnelle agit avec trop de puissance. Il faut se montrer prudent. Vos massages me soulagent, je le sens bien...

Puis il se lance dans une vaste discussion que Sirius ne me traduit pas tout de suite.

— Des problèmes personnels ?

— Oui, avec sa femme. Elle ne tient pas son rôle d'épouse, dit-il. Elle néglige la maison, elle promet de le rejoindre au champ aussitôt pris le déjeuner, mais elle n'y arrive qu'en fin d'après-midi. Une paresseuse. Elle dort tout le temps.

— A-t-elle des enfants ? Et la santé ?

— Pas encore d'enfant. La santé, je ne sais pas. Pourquoi la santé n'irait-elle pas ?

— Que lui conseillez-vous ? de la répudier ?

— Difficile, dans un village...
— Et lui, fait-il un bon mari ? La main pas trop leste... La cogne-t-il quelquefois ?
— Cogner ? Cogner qui ?
— Hé ! sa femme ! La cogner, la battre, quoi.
— La battre ? Pourquoi ? Les maris battent les femmes ?
— Cela arrive. Dans d'autres civilisations.
— Je ne savais pas.
— Vous ne lui conseillez tout de même pas de prendre une seconde épouse ? Faire une malheureuse de plus sous l'autorité de cette première épouse détestable !
— Je ne sais plus, dit Sirus.

Moi, je le crains. Je crains que la petite Kumba ne devienne cette seconde épouse d'Eyah le chasseur. La voilà venue en âge de se marier. Pour cela, son père l'a ramenée de Guinée. Et je gage que les plaisirs de la chasse n'ont pas, seuls, amené Eyah à s'installer dans la famille.

Dans le village désert sous la lumière rose annonciatrice du soir, apparaissent soudain trois immenses gaillards, trois archanges de suie en gandoura bleue, blanche, et le petit bonnet tricoté qui signale son musulman exact. Du panache ! Un peu trop même. À l'épaule, un ballot assorti à leur gandoura, et à la main, une petite valise noire. Ils tiennent de solides bâtons à leur mesure de pèlerins.

L'un d'eux, celui qui porte gandoura bleue, se pose au milieu de la cour de notre concession et entreprend d'ouvrir son ballot.

— Des colporteurs. Ils vendent des médicaments.

Alignés sur le tissu : des racines sèches, des fioles, des amulettes, des graines mystérieuses, des pots de pommade dépareillés, mais aussi des cachets, des pilules de toutes couleurs et même des ampoules médicales. Tout le monde sort des maisons alentour, s'agglutine autour du marchand. Quel événement ! Les deux compères, voyant que leur collègue tient son public, tournent les talons et se dirigent vers le gros du village.

Notre colporteur s'assure qu'il se trouve en face d'un Français de Paris-de-France et par coquetterie, lance quelques mots dans ma langue. Arrivent-ils de Guinée comme la plupart des Peuls ?

— Non, nous venons du Nigéria. D'ethnie Aoussa.

— Quoi ? Vous arrivez à pied du Nigéria ?

— Hé oui, par les villages.

— Si loin !

— Il nous arrive aussi de voyager en camion.

Il s'accroupit. Son boniment mêle la plupart des langues de la région, les assassinant toutes avec une comique conviction, selon Sirus.

Il saisit une sorte de rave obscène et racornie, la lève à la hauteur des braguettes et fait semblant de la traire, imitant entre ses dents le bruit d'un cric qui se déplie.

— Pour le faire grossir ! Si vous prenez ça, vous aurez le plus gros concombre de la région. Toujours mûri à point, toujours prêt à passer à table !

Avec des gestes précieux, suggérant le mystère, il déplie un morceau de vieux journal enveloppant une poignée de bagues, si communes ici, faites d'une tresse de fer et de laiton. Il en choisit une, la pose sur un bout de papier, y verse une poudre noire tirée d'un petit flacon. Puis les yeux mi-clos, il se concentre, récite une sourate, imite d'étranges bénédictions. Miracle, le papier s'enflamme ! Émerveillement du public. Vite, il éteint les flammes dans le sable et, d'autorité, glisse la bague à une main proche, cela tombe sur Gbori. Un grand silence stupéfait suit cette démonstration. Chacun écouterait le magicien développer les pouvoirs universels de cette bague ardente : amour, santé, richesse. À moi, il a glissé une feuille dactylographiée en anglais : elle énumère dans un désordre numéroté les 24 vertus de ce bijou bénéfique, reflétant les obsessions communes des villageois mâles.

L'amour bien sûr, en premier lieu. D'abord et en majuscule : pour se faire aimer des filles. Suivaient, sans crainte des redites ni des précisions : pour allonger son pénis, pour vaincre la stérilité, pour séduire une personne, pour donner de la vigueur, pour soigner la blennorragie, pour ne pas faiblir avant la fin, pour avoir beaucoup d'enfants, pour reconquérir

l'affection d'une femme, pour guérir de l'indifférence physique, pour ne pas éjaculer trop vite, pour retrouver le désir...

Ensuite, mais bien après les accidents amoureux : pour devenir riche, pour avoir de bonnes récoltes, pour rester en bonne santé, pour éviter les maladies, pour retrouver la bonne santé... Cette bague assurait de plus la réussite aux examens (ainsi remarque-t-on les progrès de la scolarisation), enfin protégeait des ennemis et promettait de les vaincre.

— Et combien ça coûte ? demande Gbori en baissant les yeux.

— Deux léones ! dit le charlatan.

Silence respectueux. Tant de bienfaits dans ce seyant bijou, quelle tentation ! Mais deux léones représentent un obscur sacrifice dans une société hors des circuits monétaires.

J'ai envie de l'offrir à Gbori. Sirius m'arrête d'un geste.

— N'en faites rien, s'il vous plaît, me glisse-t-il à l'oreille. Vous avez bien remarqué que ce camelot essaie de vous séduire, vous, l'étranger blanc. Le finaud connaît son monde. Si vous donnez l'exemple, ils vont tous se ruiner pour du vent.

Et Gbori à regret essaie de sortir cette bague de son doigt.

— Elle ne veut pas te quitter, remarque le bonimenteur. Toi, tu dois en avoir vraiment besoin !

Cette saillie ne fait rire personne. Plus tard, Sirius expliquera à Gbori que cette bague, dilatée par la chaleur de la flamme, lui avait facilement glissé au doigt mais qu'ensuite, à nouveau contractée, elle refusait de le quitter. Simple phénomène de physique élémentaire. Pour l'instant Gbori tend sa main au marchand et d'un œil sévère le regarde retirer délicatement l'anneau de ses phalanges.

Le camelot sent bien qu'il ne fera aucune affaire ici. Il ne s'attarde plus, replie son barda, demande où se trouve le gros du village pour y rejoindre ses deux compagnons haoussas.

Au dernier soir, le père de Sirius a osé m'inviter dans sa chambre. Encore une fois, il faudra lui expliquer, ainsi qu'à la mère, le travail de leur fils à l'Université, et où cela mène. Combien de temps ces études vont-elles durer ? Comment va-t-on payer la couverture en tôle de la future maison ? Le vin aidant, nous glissons doucement dans l'attendrissement des fins de séjour, déjà mélodieux du souvenir et gonflé de promesses que l'on croit éternelles.

Mais la porte bondit. Elle claque tout grand sous les coups d'un personnage surgi d'une tornade. Il balaie d'un revers le charme de nos demi-mots, cet homme encore jeune et déjà gras, en chemise californienne bariolée, tout en exclamations, en cris, en invectives. Quelques mots anglais parsèment un discours hésitant, assez pour impressionner un auditoire villageois. D'autorité, il s'assoit. Se relève aussitôt, doigt accusateur bien que sur le ton de la blague :

— Hé, Sirius ! tu héberges un respectable étranger et tu ne me l'as pas amené ! Comment ! Ne le sais-tu pas ? Quand nous recevons un hôte de marque dans le secteur, il faut le présenter chez moi. Qui d'autre se chargerait de l'accueillir, sinon moi ? Ah ! Monsieur le Français, je voulais venir dès hier au soir vous saluer, lorsque j'ai appris votre charmante présence parmi les nôtres, mais cela faisait bien tard et il pleuvait.

Il m'empoigne les mains, les secoue à n'en plus finir. Nous nous excusons de n'avoir pas eu le temps de nous rendre chez lui. Si nous l'écoutions, nous devrions partir immédiatement, à travers la nuit.

— Examinez le spécimen : le chef local du Parti Unique ! m'explique Sirius en français.

— Un notable, alors.

— Qui l'a bombardé notable ? Lui-même ! Mais ne parlons pas devant lui, même s'il ne comprend pas notre langue.

Notre notable politique se comporte vraiment comme chez lui. Il commande, se fait servir à boire, blague les filles. Il génère une vague peur, chacun lui fait bonne mine, s'applique à lui plaire ou, du moins, à ne pas lui déplaire, il fait suinter l'obséquiosité. Un individu dangereux.

Heureusement, il tourbillonne. Le chef du village l'attend pour souper. Il nous quitte bientôt, non sans avoir fait promettre à Sirius de lui amener désormais les personnalités qu'il recevrait. La mère ferme avec soin la porte derrière lui.

— Vous voilà devenu notable à votre façon, cher Sirius ! dis-je. Considéré par le chef du Parti !

— Un tyranneau de village ! Celui-là, il a vu tourner le vent. Lorsque le Président a formé son Parti Unique, il a fait croire à tout le monde qu'on l'avait nommé en haut lieu responsable politique du secteur. Personne ne lui demandait rien, mais il y avait une place à prendre, il l'a prise. La foire d'empoigne. Depuis, il fait de l'esbroufe. Et cela marche. Les paysans terrorisés lui offrent des chèvres... Il les oblige à travailler sur ses terres.

— Comment peut-il les obliger ?

— Du temps de la colonisation, nous avons gardé le système de la corvée. Dans une collectivité sans monnaie comme la nôtre, cet impôt payable en heures de travail contribue au patrimoine commun : l'entretien, la construction des routes par exemple. Mais en utilisant ce système, il devient facile d'abuser d'autorité : les hommes mobilisés pour un travail collectif, un petit chef les confisque, les oblige à trimer dans son champ. Lui, s'ils n'obéissent pas, il menace de les traduire devant le Président de la République, pas moins... Pauvres paysans crédules !

— Les chefs coutumiers ne protestent-ils pas ?

— Hé ! ils ont peur eux aussi : de simples paysans ! S'il s'en trouve d'assez informés pour échapper à cette peur naïve, il se les met dans la poche, il les corrompt...

— Semez la révolte contre lui !

— Il sent bien que je ne l'aime guère. Mais je ne veux pas le heurter de front. Pas tout de suite. Je ne vis pas souvent ici. Une fois, il a envoyé deux paysans arrêter mon père. Vous vous rendez compte, il voulait le punir !

— Diable, de quel crime ?

— Il avait échappé au travail collectif de la route. Une crise de malaria le clouait à la maison. Heureusement, je me trouvais ici. Quand ils m'ont vu, les pauvres bougres ont déguerpi. Plus tard, le petit chef m'a présenté des excuses : « Je ne te connaissais pas ! Nous possédons ici un étudiant de Freetown et je ne le savais pas ! » Depuis, il nous fait bonne figure. Il en rajoute même. Je l'inquiète.

Au village, les ragots vont vite. Le lendemain, Sirius me rapporte l'entretien présumé entre le chef du village et celui du Parti.

— Le chef du Parti parlait diamants. Il regrettait qu'on n'en trouvât pas dans son secteur.

— Pardi ! Il se débrouillerait pour s'offrir des terrassiers gratuits !

— Savez-vous ce que le chef du village lui a répondu ?

— La même chose qu'à nous, je suppose : des regrets de pactole illusoire ! Peut-il imaginer plus loin ?

— Hé bien, pas du tout ! Il lui a déclaré qu'il ne tenait pas à trouver des diamants par ici, que cela apporterait la ruine. Il reprenait vos arguments ou ce qu'il en a compris. L'autre croyait rêver.

Furieux, probablement. Ce village ne marche pas assez droit pour cet apôtre du profit immédiat. Nous le croiserons sur le sentier du retour. Aimable, sans plus. Il ne s'attardera guère à jouer les tornades.

Au retour

Nous partirons dans la matinée pour le hameau de Kongoéféh, à deux heures de marche, pour prendre le taxi-brousse de Séfadou. Il y passe à la mi-journée. Eyah le chasseur lui aussi s'en retournera ce matin vers son village. De la chambre où je l'ai vu entasser ses

affaires dans un baquet en plastique, arrivent des relents de drame. Je m'applique si mal à ne rien entendre que Sirius remarque vite ma perplexité.

— Kumba doit partir avec le chasseur, explique-t-il. Une vieille parente à nous a besoin d'aide pour décortiquer le riz. Elle attend la petite dans son village au-delà de la forêt. Le Chasseur va l'accompagner, ça ne le détournera guère de son chemin. Mais elle, ne veut pas partir.

En effet, Kumba cache mal ses sanglots. Chacun s'empresse de la raisonner. Sirius la prend dans ses bras d'un geste affectueux de grand frère, mais elle se débat puis tourne le dos aux femmes liguées contre elle, la mère, les co-épouses, la tante Séya. Les bambins regardent pétrifiés ce chagrin enfantin de grande personne.

— Nous allons leur faire un brin de conduite !

Eyah ouvre la marche. La mère porte le bagage et toute la troupe suit. Aux limites des maisons a lieu la séparation abrupte, sans un signe, sans une effusion, sans même serrer une main. Simplement, les voyageurs continuent du même pas et nous les regardons s'éloigner. Soudain, les enfant s'égosillent à souhaiter bonne route à Kumba. Elle garde obstinément la tête baissée. Et moi aussi, je crie de loin :

— Au revoir, Kumba !

Alors, j'ai le plaisir de la voir se retourner et saluer de la main avant de s'engager dans l'étroit chemin disparaissant entre les futaies.

Petite Kumba, un œil malicieux, l'autre sentimental, mais tous deux pleins de larmes, quand tu as disparu en Chaperon rouge à la rencontre du grand méchant loup dans les bois ; où s'en iront nos vies, Kumba vive et timide, après notre rencontre entre ces deux sentiers ?

Ce départ décide le nôtre. Nous pendons le sac à l'épaule. Le mien s'alourdit d'un cadeau somptueux : un immense métrage tissé de la main même du père de Sirius. Le coton vient de leurs champs. Les femmes de la famille l'ont cultivé, récolté, égrené, cardé, filé puis teint à l'indigo, familial lui aussi. Quelle émotion hier au soir de trouver ce présent à mon chevet ! Il y a plus de tissu qu'il n'en faut pour me faire confectionner une veste de chef, un de ces splendides et confortables vêtements à larges manches rabattables, à poche secrète — et doué du prodigieux pouvoir de rendre invulnérable !

Sirius exige de donner à notre départ quelque solennité : nous irons serrer les mains tendues devant chaque maison. En dernier lieu, celle du chef. Qu'il paraît vieux soudain ! Quelle trace laisse une vague entre les vagues de la mer ?

— Détrompez-vous ! me dit Sirius comme s'il entendait ma songerie. Au village, nous parlerons longtemps de la visite de Tamba Yamadou. Vous avez un nom, ici, ne l'oubliez pas !

Puis il faut serrer les mains des voisines. Et celle de l'aveugle assis au soleil à côté d'une petite fille condamnée par on ne sait quelle maladie, squelette bardé de croûtes et d'amulettes.

— Elle n'en a plus pour longtemps. Souffre-t-elle ?

— On la drogue.

Les enfants nous emboîteront le pas jusqu'à l'orée du village. La mère de Sirius nous accompagne jusqu'au palmier où son père nous a préparé le coup de l'étrier.

— Attention aux fourmis, recommande Sirius, toujours confit d'attention. Elles se glissent sous les jambes des pantalons, attaquent toutes en même temps, vous vous sentez mordu partout tout d'un coup, et voilà la corrida !

Antienne connue.

Le père en haut du palmier déguste la rituelle rasade du soutireur. Puis une ficelle fait glisser le bidon à nos pieds. Nous buvons dans une minuscule calebasse ; chacun s'empresse de vider cette coupe pour qu'un autre la remplisse à son usage. Ce matin, les gestes du boire prennent une gravité de communion, on célèbre la cérémonie du départ. Je retourne la calebasse lorsque mon tour revient puisqu'il faut s'en aller.

La mère nous quitte à l'endroit où la palissade barre le sentier pour empêcher les chèvres de se perdre en forêt. Une échelle courte permet de l'enjamber. Nous y grimpons. Salut furtif. La mère s'en va sans se retourner.

La route a bien changé depuis trois jours : l'incendie allumé par Eyah le chasseur a ravagé le plateau : herbes-à-éléphant défuntes, sol noir de cendres légères à la merci du premier coup de vent. Les rares pousses d'arbrisseaux, promesses de forêt, se dressent grillées, tordues, douloureuses : mortes. Certes, les pasteurs peuls avaient commencé le processus de latérisation de cet espace. Du moins, la nécessité de faire lever de l'herbe sur brûlis pour nourrir leurs troupeaux, excusait leurs incendies à répétition. Les paysans de la forêt avaient réussi à ralentir sinon à stopper cette dégradation. Espoir vain désormais : le feu du chasseur a condamné le plateau sans appel. Pourquoi ce ravage ? Pour le seul plaisir de la chasse — sans autre profit que deux ou trois ragoûts de rongeurs !

— Je n'ai pas vu un seul tambour au village, dis-je, aucun instrument de musique.

— Nous les tenons dans la forêt. Nos tambours, dit-on, ne doivent pas subir le regard des femmes ni celui des non-initiés.

— Mais pour communiquer d'un village à l'autre ?

— Nous tirons des coups de feu. Par exemple, trois coups annoncent une mort. Nous utilisons tout un code.

— Et des masques ? Je n'en ai pas aperçu.

— Nous utilisons peu les masques. Ils ne sortent pas de la forêt non plus, continue Sirius. Je sais bien que certaines communautés s'en défont après usage et même les vendent. Mais dans notre village, on conserve les accessoires du rituel. Pourquoi cette habitude chez nous ? Je ne sais pas. Vient-elle de la pauvreté ? On rafistole...

Cela le fait sourire. Un peu plus loin, il s'arrête.

— D'ailleurs, vous connaissez nos costumes de cérémonie, dit-il. Souvenez-vous : vous les avez vus lors du spectacle de la Kono Model Academy.

En effet, les jeunes danseurs de cette école ont récemment présenté un programme de danses traditionnelles à l'auditorium de Fourah Bay. Les garçons en initiation portent un pagne de raphia, un plastron de cuir orné de cauris, un chapeau pointu gansé de fourrure, le tout vivement coloré de pompons, de plumes, de rubans. Deux traces blanches leur prolongent l'œil sur la tempe. Une de leurs danses consiste à s'agiter autour d'un bâton jeté à terre. Au moindre faux-pas, le danseur se voit infliger en gage de réaliser cette acrobatie que, dans mon enfance, on appelait le pont : se renverser jusqu'à se tenir à quatre pattes, ventre face au ciel.

Les jeunes filles en costume d'initiation portent aussi un pagne de raphia et nouent un chapeau de cuir bordé de fourrure blanche au-dessus de leur foulard de tête. Sur la poitrine, un simple filet à réseau si large qu'il laisse bondir les jeunes seins comme des poissons entre les mailles. D'épaisses traces blanches fardent les visages et les membres. Toutefois, la plupart des danses féminines ne célébraient pas l'initiation : elles présentaient surtout les cérémonies organisées quarante jours après le décès d'une haute personnalité coutumière. Bien entendu, en l'occurrence, il s'agissait d'une femme : cette fête marquait l'accession de la défunte chez les ancêtres et donc la fin du deuil. La danse racontait les origines et les prouesses des anciennes figures, leurs succès et leur succession. Devenue mythique, chaque ancêtre possédait son chant particulier, son propre pas de danse. Ainsi les reconnaissait-on. En fait, nous assistions tout bonnement à une vaste leçon d'Histoire et d'Instruction Civique, interprétée par la communauté pour affirmer son identité — une Histoire qui ne s'écrit pas dans les livres ni sur les parois des temples et des cathédrales, mais s'incarne en rythmes dansés et en poésie faite à la voix.

— Il y avait aussi des tambours, Sirius, dans ce spectacle de danse. Pas si secrète, allons, votre musique !

— Oui, reconnaît-il, vous avez bien vu les instruments que nous utilisons.

Outre les tambours, de curieux xylophones accompagnaient les mélodies : plusieurs languettes fendues dans la longueur d'un bambou, que deux baguettes faisaient vibrer.

— Je ne sais pas pourquoi au village nous les cachons avec tellement de soin, dit Sirius. Notre petite tradition !

Un long silence sur le bruit de nos semelles. Soudain, comme s'il poursuivait notre conversation, Sirius murmure :

— Très dangereux de pénétrer dans la forêt sacrée !

— Personne n'y songe, Sirius ! Vous avez probablement vos raisons pour de tels interdits. Encore que le savoir véritable, je veux dire le savoir scientifique, n'a jamais progressé que grâce au partage. Seules des recettes figées, limitées dans la tradition, les fausses connaissances réclament frileusement le secret. Cela dit, l'initiation joue certes un rôle utile dans la structuration des personnalités et l'harmonie villageoise.

L'initiation relie l'individu à la communauté de ses pairs. Cet événement, pour chacun le plus important entre naissance et mort, assure la cohésion d'une société. On a parfois tendance à l'oublier en regardant vivre les villageois. Bien sûr, eux-mêmes n'y pensent guère. Mais cette épreuve initiatique, reçue à l'adolescence puis communiquée aux autres à mesure que l'âge avance, sous-tend tous leurs gestes, leur vision du monde, leur implicite philosophie...

Nous passons à nouveau le ruisseau-frontière. La forêt s'amenuise, dégénère en taillis, voici déjà Kongoéféh. Nous y attendrons l'autobus chez notre ami à la pipe. Midi tombe dru. Le soleil aplatit les cases sous sa clarté de plomb. Il en faudrait plus pour calmer la vaillance du maçon-charpentier au passe-montagne noir, martelant de plus belle en plein ciel sur son toit. Dans les cases, au long des murs, des villageois tressent encore des soupentes de palmes pour leurs invités aux fêtes d'initiation des filles.

— Elle aura lieu la semaine prochaine, précise Sirius. Tenez, voici une postulante.

Il me désigne une fillette occupée à des travaux de cuisine dans la case à claire-voie d'en face. Elle s'active près du feu, bouge des marmites. Elle porte un étrange collier de grosses graines et de cauris. Ces coquillages servaient autrefois de monnaie. Ce collier indique, paraît-il, qu'elle va bientôt se retrouver peinte en blanc pour subir les épreuves de l'initiation.

Au cours d'une longue cérémonie menée exclusivement par des matrones, elle recevra des conseils sociaux et religieux, elle apprendra des recettes utiles à la maîtresse de maison paysanne. Surtout, elle subira l'excision, qui fera d'elle une femme accomplie : on tient le clitoris pour un organe masculin. Il faut donc le trancher pour réaliser la femme. (De même, le prépuce chez les hommes porte, croit-on, la part femelle de l'individu. D'où la circoncision. Toujours cette obsession religieuse de la prétendue pureté...) Probablement la jeune initiée recevra quelques conseils pour la tenue de sa misérable vie sexuelle — quel plaisir érotique pourra-t-elle espérer après une telle mutilation ? La soumission aux saillies conjugales cernées de promiscuités.

Dès qu'il nous a vu arriver, l'homme à la pipe m'a octroyé son hamac. La marche et la chaleur m'écrasaient de sommeil. Décidément, ce lieu porte à la sieste ! Comme lors de notre premier passage, lové au creux du même hamac, je glisse à nouveau dans une somnolence d'enfant bercé par les bavardages à l'ombre de la véranda.

La jeune mère au visage rond chantonne en agitant toujours son nourrisson baveur. Une autre femme, trapue et rebondie, s'active à carder. Ses seins lourds tremblent et s'entrechoquent quand elle écarte les peignes d'un geste prompt, cueille le rouleau crémeux et le pose sur le nuage de coton déjà travaillé.

La troisième femme, presque une vieille, se tire du bon temps. Elle aussi carde le coton, mais si mollement ! Sans cesse, elle se lève, s'étire, rajuste son pagne, se rassied. Elle tient un petit commerce de détail dont le fonds se compose d'une unique cartouche de cigarettes Western, les plus communes ici car les moins chères. Elle les vend à la pièce. Nous lui faisons faire des affaires considérables : nous en achetons quatre d'un coup. Plus tard, elle soulèvera l'hilarité générale en revenant de sa chambre avec un flacon. Il contient de l'*omélé*, ce tord-boyaux obtenu à partir de sucre mêlé de levure et distillé à la diable. Alcool effrayant à en juger par sa grimace tandis qu'elle en engloutit une gorgée. Puis elle s'étend sur la natte et s'endort en ronflant...

Tout d'abord, courtoisie à l'égard de notre hôte généreux, Sirius se soucie de retrouver notre poule grise. Non, elle n'a pas disparu. Deux gamins se mettent en chasse, notre hôte appelle ses volailles. Gourmandes, elles surgissent des fourrés proches, notre poule grise se

trouve dans le lot. L'homme la saisit, lui attache les pattes d'un brin de raphia tiré de sa poche, la met sous un banc, à l'ombre. Nous l'emporterons à Séfadou...

Un peu plus tard, on s'apercevra que notre poule a disparu. Personne ne l'a vue se sauver. On la découvre devant la maison en train de picorer le raphia lui serrant la patte. Ce geste insolite l'a fait repérer. À nouveau, les deux gamins lui courent après, à nouveau l'hôte lui lie les pattes, solidement cette fois, puis la range à l'ombre du banc.

Dans l'affolement du départ, nous l'y oublierons pourtant. Sirius promettra de la prendre à son retour, de l'emporter au village.

Le taxi-brousse tarde. Déjà presque deux heures au soleil. Quand enfin il arrivera, bondé, il ne nous acceptera pas : il doit continuer au-delà, mener ses passagers jusqu'à un important marché qui se tient aujourd'hui à trois kilomètres d'ici. Il nous prendra au retour.

— Au moins, réservez-nous deux bonnes places !

— Promis ! Mon collègue m'a prévenu. Je reviens tout de suite !

Nous attendrons longtemps ce retour. Nous aurions pu aller flâner à ce marché de brousse au lieu de rester cloués dans cette véranda. J'allais me plaindre de la faim quand le jeune homme de la maison nous apporte un copieux plateau de riz nappé de sauce à la feuille de manioc, un des plats favoris de Sirius.

— Vous aviez commandé le repas ?

— Inutile ! Ils ne mangeraient rien qu'ils ne partagent avec le voyageur. Ils nous doivent l'hospitalité.

Plat unique si abondant qu'il dépasse nos deux faims. Quand Sirius le rend au jeune homme, ce dernier se met à manger nos restes à son tour.

— Il aurait dû manger avec nous, dans ce cas. Pourquoi ne l'y avoir pas invité ?

— Vous voulez donc l'embarrasser ? répond Sirius.

Le riz favorise l'hospitalité. Comme les sauces qui l'accompagnent et l'assaisonnent, il peut indéfiniment se partager sans problème. Aucune nourriture ne se fractionne mieux, s'opposant à notre notion puritaine de portion individuelle, d'assiette fermée sur une ration, de parts tranchées selon une arithmétique de distribution strictement égalitaire. Au contraire, dans le vague tas de riz ouvert à tous, chacun puise selon son appétit — et selon son respect de l'appétit des autres convives. Ainsi le riz, aliment humaniste, enseigne-t-il la communion.

Un jeune homme vient s'asseoir à nos côtés. Sirius me le présente comme le Docteur. Il a suivi deux ans d'école secondaire, lu quelques ouvrages de vulgarisation médicale, et se charge désormais d'administrer aux malades de la région des médicaments allopathiques, importés d'Europe. Il déplie un morceau de papier-journal pour me montrer les remèdes choisis pour un de ses patients : quelques cachets anonymes, deux ampoules — des vitamines D à prendre en injection.

— Il fait des piqûres ?

— Bien sûr ! Les gens en demandent.

— Il nettoie ses seringues, au moins, ses aiguilles ?

Renseignement pris, il fait bouillir son matériel. Et toujours devant ses patients. Cela ajoute une aura magique à son traitement.

Il s'aperçoit bien, le Docteur, que je garde l'air sceptique sur ses compétences. Sirius ne cache pas ses réserves non plus. Mais quoi ! Il n'y a pas si longtemps chez nous, les médecins de Molière soignaient-ils mieux, épuisant leurs malades à coups de saignées et de lavements sous prétexte de leur tirer les mauvaises humeurs ? Et même notre médecine actuelle se révèle-t-elle imperturbablement infallible ? Notre Docteur gagne sa vie sans tuer grand monde avec ses placebos. Il insuffle l'espoir, remède universel. Passionné de soulager les malades, il aurait fait un excellent officier de santé, un infirmier utile, s'il avait rencontré une structure pour le former et l'utiliser.

Sur le chemin s'avancent nos trois Haoussas colporteurs. Le Docteur, charlatan scientifique, fait semblant de ne pas apercevoir ce trio de charlatans traditionnels. Ils passent

sans nous saluer. Au sortir du village, ils font halte, posent ballots et bâtons à terre et, tombant à genoux, inclinent leurs prières vers La Mecque.

— Et si nous allions nous rafraîchir au ruisseau ? Il fait torride. Vous verrez que ça le fera venir, ce lambin d'autobus !

Le chemin touffu longe une sorte de prairie couronnée d'un mamelon bouqueté de palmiers-bambous. Au-delà, des femmes se lavent. Quand nous passons, elles se couvrent les seins d'un geste chaste. Sirius fait bien attention de ne pas regarder de leur côté, et je prends soin de l'imiter. Pourtant, ici, les femmes vont toujours la poitrine nue : pendant la toilette, les mamelles prendraient-elle autre signification qu'offrande aux nourrissons ? Puis le chemin saute un renflement de terre et descend vers le ruisseau où l'on entend des voix.

— On peut descendre ? demande Sirius.

— Attendez, on se dépêche ! répondent des voix féminines.

— Ce coin appartient-il aux femmes, si près de la route ? feint de s'étonner Sirius.

— Pas du tout, pardonnez-nous ! On avait si chaud. On passait par là, il n'y avait personne.

— Vous n'avez rien à faire ici ! crie Sirius mécontent. Il ne nous reste rien à nous, les hommes, si vous prenez tout le ruisseau !

— Excusez-nous ! On vous laisse la place, le temps de nous rhabiller !

Ces femmes ont manqué aux règles. Nous aurions pu les surprendre nues. La belle affaire ! Allons, rien de bien grave... Ensuite, à les voir filer, humbles devant nous, comme des enfants en faute, on se prend à sourire : nous reconnaissons les deux femmes de la véranda, elles ont probablement mijoté notre dernier repas.

À peine trempons-nous les doigts dans l'eau que des cris nous ramènent au hameau : le taxi-brousse arrive ! Je m'élançe en courant. Sirius suit sans conviction : doucement, la hâte ! Le moteur gronde ? Il ne partira pas sans nous ! Lui reproche-t-on d'avoir accumulé trois heures de retard ? Demeurons dans les horaires africains !

Chargé jusqu'à la gueule, notre taxi-brousse. Une ribambelle de jeunes gens rigolent sur le toit. À l'intérieur, des sacs de riz, de café, de fèves, de gros et lourds sacs en jute rebondis de récoltes, et la gent féminine harcelée de marmailles, et un monsieur, mais oui : un vrai monsieur, tout digne, sec et noir comme son parapluie, aux lunettes cerclées d'or et sanglé d'un complet-veston. Vu son âge, sa condition, il ne saurait grimper sur le toit — et le voici condamné à la plate-forme, puisque nous avons réservé deux places en cabine à côté du chauffeur.

Y dort déjà une dame opulente, coiffée d'un élégant turban bigarré. Notre arrivée l'éveille. Elle exige de se mettre entre nous deux pour ne pas se trouver en déséquilibre entre notre banquette et le siège du chauffeur ni coincée contre la portière qui ferme mal, dit-elle. Elle se prétend malade. Elle se plaint de maux de tête. Elle s'assoupit dès que ronronne le moteur. Son front glissera sur nos épaules à chaque cahot de la route, et son mouchoir de tête ne cessera de nous chatouiller le cou.

À nos pieds, des volailles coincées par couples entre des sacoches se résignent à nous laisser glisser nos jambes entre leurs becs. Sirius connaît bien le chauffeur. Cela fait des années que cet escogriffe à la longue figure fait la ligne. Il aime d'amour son taxi-brousse, une camionnette japonaise de huit ans d'âge déjà. Il traite ce vestige en maîtresse susceptible, caressant ses vitesses ou rétrogradant avec volupté, à chaque étape offrant à boire au radiateur jamais assoiffé, inquiet au plus léger hoquet d'un piston avalant de travers un cahot de la piste. Il tient en pochette un chiffon de chamois dont il lustre le tableau de bord à la moindre poussière. Aucune musique dans cette cabine étincelante, cela dérangerait son audition de la mélodie du moteur. Il remarque que j'observe sa conduite. Cela redouble son plaisir de trimballer un Français-de-Paris.

— Tu as une voiture, à Freetown ? me demande-t-il.

— Oui, une Peugeot, cinq, zéro, quatre...

— Peugeot, du solide ! Un chauffeur ?

— Surtout pas. Je conduis moi-même.

— Je m'en doutais.

Il hoche la tête, puis me glisse un regard fraternel. Dans ces parages, Peugeot se prononce *pioudjotte*. Cette mélodie aimable comme un prénom de servante chez Molière, accorde une affectueuse allégresse à l'automobile.

— Ici, les gens ignorent tout de la conduite, continue-t-il. Mais j'ai bien vu que vous vous y connaissiez. Votre façon d'examiner les choses de la mécanique ne trompe pas.

Royaume des aveugles... Voici bien la première fois qu'on adresse compliment à un éborgné de la bagnole aussi crasse que moi ! Pourquoi l'en détromper ? Ma foi, tant qu'il ne me propose pas de conduire à sa place.... Je lui retourne son compliment en le félicitant de son habileté au volant.

— Ma règle d'or : la sécurité des passagers, déclare-t-il. Ils me confient leur vie sans même imaginer les dangers possibles, glisser dans un ravin, se retourner...

Il y a de quoi trembler, en effet. La piste drosse parfois le véhicule comme sous une tempête. Un affleurement de rocher corrige *in extremis* un plongeon vertigineux, un ressac nous soulève vers l'avant, des creux de sable organisent d'inquiétants tangages. Nous dansons au long de la ligne de crête. Sur le toit, les jeunes gens accompagnent nos périlleux roulis de leurs fous rires, de chansons inconscientes, et tapent dans leurs mains aux relevés de déferlantes. Les amortisseurs vont à la dérive sous une cargaison inhabituelle, car aujourd'hui le chauffeur a dû accepter un chargement bien au-delà des normes : des combinards ont acheté riz et café au marché guinéen, ils les emportent en Sierra Leone pour les y revendre en contrebande.

Les passagers devront soulager le coche lorsque le chemin se présentera trop *montant, sablonneux, malaisé*. Alors, hop ! les jeunes gens sautent du toit, wouff ! les femmes s'extirpent de la carcasse avec leurs grappes de marmots, et tout le monde continue au pas de promenade. Le taxi-brousse leur laisse prendre un peu d'avance. Les deux graisseurs galopent jusqu'au sommet de la côte, dégageant le chemin en lançant des regards sauvages de chasseurs. Là haut, ils se munissent chacun d'une solide pierre et font signe au véhicule de démarrer. En bas, le moteur se met à ronfler, rugit, bondit et conquiert la montée avec l'enthousiasme inexorable d'un char d'assaut. Les roues dispersent au passage des jets de caillasse, les passagers plongent sous les herbes hautes, derrière les taillis pour échapper à cette pluie minérale. Le taxi-brousse arrive enfin au plus haut de la côte en exhalant un gémissement de frein comme un cri de victoire. Les graisseurs se précipitent pour coincer leur pierre sous les roues, au cas où il prendrait au véhicule l'idée de reculer. Ainsi les cailloux de la piste suppléent-ils aux faiblesses du frein à main. Alors, on prend le temps de souffler, d'attendre les passagers. Chacun recasé, on repart sans hâte.

Dans ces endroits reculés de Guinée, les pistes, anciens sentiers de portage simplement élargis, négligent les contraintes automobiles : elles enjambent tout droit les collines sans souci de l'abrupt, filent aveuglement dans les tourments du paysage. Voilà pourquoi on y croise les seuls autobus au monde qui prennent des passagers pour les faire marcher à pied.

Le voyage se transforme ainsi en randonnée d'agrément. Des groupes se forment. Des conversations s'ébauchent. On se découvre parents, ou parents de parents, ou voisins de voisins, amis d'amis. Les nouvelles s'échangent de village à village. Au fil du cheminement, personne n'ignore plus rien de chacun, et comme tout le monde se trouve toujours cousin chez les agriculteurs sédentaires, le bus entier prend vite des attendrissements d'équipée familiale.

Tous n'avancent pas du même pas. Les jeunes gens lancent de longues enjambées puis s'assoient en silence à l'ombre d'un arbre comme pour se reposer des chansons braillées en plein soleil sur la galerie. Ils attendent le gros de la troupe, femmes bardées de drapés, de galopins et de transistors. On fume une cigarette.

— Je traverse une crise de tabac, me dit, abrupt, un jeune homme vêtu d'une sorte de pyjama assez misérable.

Il me regardait tirer sur ma cigarette avec envie. Je la lui tends. Il avale la fumée avec ravissement.

— J'étudie à Conakry pour passer le concours de greffier, m'explique-t-il. Greffier de tribunal. Mais on m'a tout volé. Je viens de supplier mes frères de m'aider. Depuis trois jours, je n'ai pas fumé.

Il raconte cela comme une excuse. Faut-il le croire ? Ce voyageur en pyjama si pauvre, si léger, si crasseux, à n'en pas douter a traversé quelque drame obscur.

À la moindre halte dans l'endroit le plus désert, invariablement surgit, d'on ne sait où, quelque paysanne coiffée d'un panier de bananes, et il se trouve toujours quelque affamé pour lui en acheter. Elle monnaie deux, trois fruits. Puis très vite, elle se trouve de la parentèle parmi les passagers. Alors, dans la joie des retrouvailles, elle distribue quelques bananes à ses lointains cousins, puis aux cousins des cousins, à leurs amis, et finit par offrir tout son panier aux inconnus du taxi-brousse. Cadeau-gratuit !

Un jeune passager transporte une ginette. Ce jeune animal ressemble à un chat gris rayé au museau allongé de belette. La bête joue entre ses doigts, s'effraie d'une ombre, se blottit dans sa manche. Quand on passe un ruisseau, il lui donne à boire dans le creux de sa main, en même temps que lui. Ils lapent l'eau lèvres à lèvres.

Les villages guinéens émerveillent Sirius. Il les découvre, car cette partie de la Guinée ne se traversait pas avant l'ouverture de la frontière aux taxi-brousse. Comme il y a beaucoup à décharger et charger à chaque étape, nous en profitons pour sauter de nos sièges, abandonnant la belle passagère assoupie dans ses miasmes fiévreux, et nous arpentons tous deux des ruelles où se mêlent les architectures traditionnelles de chaque ethnie. Devant chaque maison, un oranger en fleur salue suavement le visiteur. De l'eau ? On prend soin de nous faire asseoir avant de nous apporter laalebasse plongée dans le seau tenu à l'ombre. Sirius s'étonne d'une porte blindée d'un affreux panneau de tôle ondulée ou d'un rideau anti-mouches. Quelles bonnes idées ! Moi, j'admire plus volontiers l'élégante organisation des chaumières mandingues, à la fois nobles et douillettes, ou les abords des résidences foulbées, précédées de leur jardin de cailloux où se laver pieds et mains avant la prière. Peu de cases peintes, mais toutes abondamment tapissées d'images découpées dans les magazines : Mirabeau, pin-up, champions de ski sur exotiques champs de neige, réclames de dentifrice, n'importe quoi avec des visages et des couleurs.

Plus loin, en forêt profonde, arrêt au carrefour où à l'aller descendit l'épicière. Nous courrons lui porter le salut. Elle tient une boutique en dur, bien achalandée en produits de luxe : coulis de tomate, cigarettes, bières et sodas fruités. La civilisation ! Sur l'étagère, j'aperçois même des canettes de cidre du Devon. Qui peut ici s'offrir cette fantaisie ?

— On trouve toujours quelqu'un pour épater le monde, non ?

Elle rit. Son rire s'efface vite : un client a surgi de la pénombre du bois.

Le soir tombe déjà quand nous retraversons la frontière pour pénétrer dans Kombayondé. Les douaniers y guettent nos compagnons négociants guinéens. Un gras fonctionnaire en short attaque d'emblée les palabres.

— Des histoires d'importation de café, ça risque de durer... Vous n'avez pas soif ? propose Sirius.

Le graisseur entreprend de redresser un garde-boue entre deux cailloux sous les directives du chauffeur. Manifestement, on a le temps. Nous dirigeons nos pas vers l'emplacement du marché tout proche, aux étals vides à cette heure tardive. Quelques derniers badauds. Dans un petit groupe, Sirius aperçoit le Chef tribal de l'ethnie kono, celui dont nous avons remarqué le portrait cloué sur quelques portes.

— Nous voilà bons pour les salutations de courtoisie ! me dit-il.

Le Chef tribal porte la cinquantaine avec une élégance de chef : complet veston, lunettes d'écaille, menton de manager, anglais timbré à Cambridge. Vite, il envoie sa jeune femme chercher des bières — et exige-les bien fraîches, Chérie ! Il lui parle en anglais.

Accorte, élégante dans une splendide robe africaine, elle se lève avec une modestie de haute race, et je vois qu'elle laisse un livre à sa place.

Comment devient-on chef tribal ? demanderai-je plus tard à Sirius. Hé bien, nous élisons un candidat choisi dans quelques familles traditionnelles. Cette prérogative de chefferie appartient à certaines dynasties seulement : l'accord se fait entre elles.

— Mais notre Chef possède surtout une entreprise minière dans les diamants, ajoute Sirius. Il emploie deux cents terrassiers...

Effectivement, le Chef se présente comme le Délégué des Exploitants Miniers . Comme tel, il a récemment rencontré à l'Université notre Recteur. Ce dernier, il me l'apprend, porte aussi la casquette de Président de la Société Diamantifère.

— La bière, assez fraîche, j'espère ?

— Mais oui, merci.

— Ne vous dépêchez pas de boire. Le bus ne partira pas sans vous.

— Nous avons déjà pris tellement de retard...

— Prenez tout votre temps, je vous assure !

Ce dialogue insignifiant semble irriter Sirius. La femme du Chef nous a tendu les canettes de bière sans un sourire, puis elle reprend son livre et disparaît. Le Chef tient à montrer qu'il a voyagé, il m'entretient de Paris où il a fait escale deux jours. Suivent les banalités d'usage sur le pays kono, gens aimables, beau pays, grand espoir touristique, gibier, ah ! il ne reste que la route à prolonger... Et quand nous nous retirons, il insiste :

— Mais pourquoi vous hâter ? Ils n'en ont pas fini là-bas...

Là-bas, en effet, les palabres continuent autour du taxi-brousse. La femme du Chef se tient derrière le douanier. Nous avons encore le temps d'explorer le village, semble-t-il. Entre deux mesures, je découvre, étincelante, une berline Mercedes dernier cri, surprenante dans ce pays sans route.

— La voiture du Chef ! dit Sirius. Le diamant rapporte gros. La contrebande aussi...

Les lumignons s'éclairent dans le village. Étendus entre les maisons, luisent des draps aux dessins décisifs de simplicité : astres, animaux, figures géométriques du bétail de la Création. Les femmes peules fabriquent avec des tissus appliqués ces chefs d'œuvre domestiques. Ils sèchent encore sous le ciel. Tout à l'heure, d'humbles familles enrrouleront leurs amours, leurs sommeils et leurs rêves dans ces géométries de la Genèse.

Pourquoi si longue palabre auprès du taxi-brousse ? On consent enfin à nous l'expliquer : un négociant guinéen veut passer deux sacs de café pour lesquels le douanier sierra leonais lui réclame des droits. Le Guinéen refuse de payer. Selon lui, ces droits n'existent pas : une invention d'un porteur d'uniforme corrompu, voilà tout ! D'ailleurs, il n'a plus d'argent en poche : il a tout investi dans l'achat de ce café, justement... Or à l'évidence, il ne plaide pas son affaire auprès du douanier : il se tourne sans cesse vers la femme du Chef, laquelle demeure imperturbable.

— Il faut savoir que la femme du Chef possède la haute main sur la contrebande du café, explique Sirius. Un cadeau de son mari : lui n'a pas le temps de s'occuper personnellement de ce petit business. Elle envoie ses gens acheter du café en Guinée pour le revendre ici où le taux monétaire rapporte nettement plus. Malheureusement, les Guinéens refusent désormais de vendre leur café ; maintenant qu'on a ouvert cette frontière au trafic, ils entendent organiser le commerce à leur profit, pardi ! Alors, en représailles, notre Chef a donné l'ordre de bloquer tout négoce, d'arrêter tout véhicule... Ah ! il pouvait faire le généreux tout à l'heure en vous offrant à boire : il savait bien que nous ne partirions pas de sitôt. N'aviez-vous pas saisi ses fines allusions à propos du retard ? Nous l'avons bien méritée, sa bière !

La femme du Chef se montrera inflexible. On décharge les deux sacs de café au pied du Guinéen, larmes aux yeux. Nous repartirons sans lui.

— Bah ! Ils ont toute la nuit pour trouver un accommodement, conclut Sirius. Entre requins...

Nous roulerons longuement sous les étoiles. Les chaudes ténèbres rendent plus denses les odeurs de fleur d'orange à l'approche des villages. Les phares suscitent un foisonnement

de vie au long de la piste fouillée par l'abrupte lumière. Des oiseaux de nuit en damier gris se lèvent de la poussière tiède, déploient leurs lourdes ailes, on croit voir chaque fois une motte de terre s'animer et prendre son envol. On aperçoit des villageois assis devant des seuils sans feu, d'autres marchant en compagnie des arbres aux ombres tournoyantes, calebasse à la main, bêche sur l'épaule, félins repus de nuit brûlante. Le ciel s'éclaircit au loin à l'approche de Séfadou. Puis des lueurs barrent la piste : nous atteignons le poste de Jagbwema, à la fois barrage de police et octroi de la ville. On y décharge le riz, il entrera autrement dans la cité après séjour en entrepôt. On y vérifie les papiers, permis, cartes ou passeports, même si personne ne se souciera de mon évidente identité d'étranger.

La bière se vend au poste de cette police douanière. L'officier de service gère ce bar exclusif. Énorme, ventru, gueulard, ce despote gabelou au profil d'hippopotame entrepose les canettes dans un réduit administratif et les détaille à ses clients du même ton qu'il leur inflige des contraventions. De quoi culpabiliser toute soif. Cette corruption péremptoire ne s'encombre ni de prudence ni de doute. Il nous impose deux bières brunes, tièdes, tout ce qui lui reste, paraît-il. Bien sûr, elles coûtent plus cher que les blondes... Sans importance pour un étranger, non ?

Cependant la palabre s'engage vite : Sirius sait installer les rites des parlotés africaines, plus déliées encore quand la nuit rend les mots plus frémissants et plus profondes les humeurs. À ce moment surgit un membre de la Force Spéciale Intérieure, la fameuse police parallèle entraînée par des mercenaires cubains, garde prétorienne du Président, uniforme bleu et béret rouge dont la seule vue fait trembler les passants. Redoutables hommes de main du Parti Unique... mais celui-là, hé mon vieux ! comme ça se trouve, te voilà dans les F.S.I., je rêve ! Sirius tombe dans les bras du sbire en treillis, tous deux se cognent amicalement les épaules, se tapent dans les mains, pliés de rire, copains.

— Oui, mon copain de classe : des années dans la même école ! Les parties de foot...

Du coup, le flic pachyderme lève l'oreille. Il se fait préciser le village de Sirius, sa famille, ses coordonnés, et se découvre lié à son père — mais oui, par l'ethnie des Délés ! — et tient à fêter sur le champ nos nouvelles accointances tribales : il nous tend deux canettes de bière blonde — dont il venait justement de prétendre qu'il en avait épuisé le stock. Notre soif n'y pourra suffire, surtout que maintenant le taxi-brousse piaffe de nous attendre.

Nous sautons à nos places. Le F.S.I. ne peut détacher son regard de l'ami de son copain d'école, un Européen blanc, tu parles ! Il me saisit la main, me la serre longuement tandis que nous commençons à rouler. Lui aussi voudrait me faire un cadeau d'amitié. Mais quoi donner ? Surtout que nous prenons de la vitesse. Alors, il se résout à lâcher ma main en y glissant un billet de deux léones, modeste somme ici coquette... et je réaliserai après coup qu'il vient de m'arriver la plus extraordinaire des aventures : pour une fois, un policier m'a gratifié d'un bakchich, eux qui m'en extorquent sans cesse.

Entre les arbres de la forêt, les premières lumières de Séfadou clignotent. La piste se dégrade en route cahotante, hérissée de plaques de goudron ancien. On s'arrête dans un quartier loin du centre pour déposer une voyageuse lourdement chargée, sacs de nourritures, ustensiles, bébé à la mamelle. Elle ne retrouve pas son parapluie. Volé ? Égaré dans le capharnaüm des bagages ? On entreprend une fouille générale à la lampe de poche.

— Alors, je ne paie pas mon transport ! Que croyez-vous ? Je ne vais pas encore déboursier quand vous volez mon parapluie. Un article tout neuf. Il coûtait les yeux de la tête.

— Il fallait en prendre soin vous-même. Nous ne pouvons pas assurer la surveillance des bagages !

— Je ne paierai pas.

— Non ? Hé bien, moi, je vais vous reprendre ce sac, alors. Graisseur, recharge-le !

Palabres et bagarres, jeux de mains autour d'un butin de transport, scènes assez habituelles puisque le prix du voyage ne se règle qu'à l'arrivée, champ ouvert aux resquilleurs. Un taxi passe, se propose.

— Si nous le prenions ?

D'un geste, nous jetons nos bagages dans le taxi, réglons notre passage, lançons les salutations. Déjà dix heures de la nuit, quand nous espérons atteindre Séfadou au plus tard

vers sept heures. Nous laissons nos compagnons de brousse et leur cargaison de palabres prolonger leur plaisir du voyage.

Assise sur le seuil, la famille d'Oncle Sahr nous attendait au grand complet en savourant la nuit.

À un Français de Freetown, issu d'une famille de négociants implantés depuis quatre générations en Sierra Leone et fin connaisseur du pays, je mentionne mon périple en pays kono.

— Une des tribus les moins intéressantes, dit-il. Ils pouvaient profiter de leur situation frontalière, des exploitations du diamant, mais ils se laissent coloniser par leurs voisins Mendé au point d'avoir perdu toute identité culturelle. Ils ne se reconnaissent même plus entre eux. ! Et puis, tous ivrognes, décimés par l'alcoolisme, le vin de palme et surtout le redoutable omélé, le gin local. Oui, des alcooliques ! Et probablement confits dans les maladies vénériennes. Des paumés...